This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

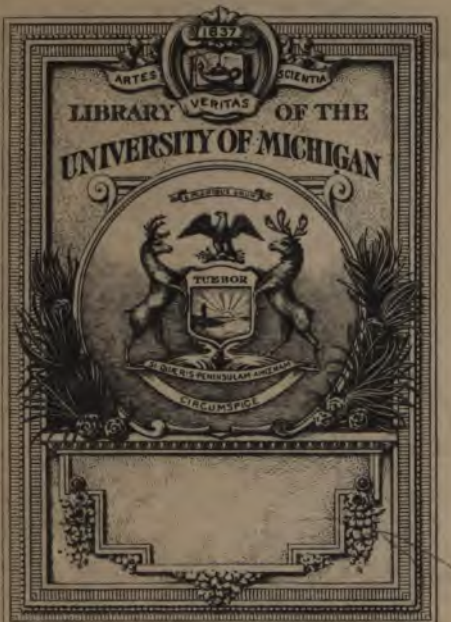
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M. Mentienne, membre de la Commission du Vieu
Paris, à Bry-sur-Marne (Seine

DC
729
.M55
178x

M. Mentienne, membre de la Commission du Vieux Paris,

à Bry-sur-Marne (Seine)



DC
729
.M5
178

TABLEAU
DE
PARIS.

Mercier, Louis Sebastian

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Quod vidi, pinxi.

TOME IV.

A AMSTERDAM.

M. D.C.C. LXXXIV.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE DXLII.

Matrônes.

Terme reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrônes de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrônes qui les accompagnent partout. C'eſt une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes ; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres, ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des aventures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

Les matrônes n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrônes, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe; & c'eſt dans leurs maiſons que ſe rendent ſourdement les petites bourgeoiſes & filles de boutique de toutes eſpece, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrônes.

L'étendue de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes, & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'autres matrônes diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les gens blaſés.

L'expérience leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs

filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée ; l'ouvriere en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

Viennent enſuite les matrônes qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émeillonée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont-ſa : *La mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *La boiteuſe*. Ainſi que dans les haras, les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

Des matrônes moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartemens, ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere* ; celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due ; elle a décraſſé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un défa-

habillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hiver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Ambigu - comique*, aux *Variétés amuſantes*, à qui ſont-elles redevables de ſi rares bienfaits? Elles devroient porter le caſaquin & le tablier, avoir les mains noires & coleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucher & d'obtenir des rubans: or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la généroſité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

Enfin, arrivent les infâmes *marcheuſes*, vieilles matrônes ruinées, échappées de l'hôpital, & ridées ſous le poids des vices: ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon atmoſphere; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues leur unique

habillement? La *marcheuſe* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrônes de recevoir aucunes filles vierges; il faut qu'elles ſoient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté; & ſi telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit ſoudain M. l'inſpecteur.

On rira peut-être de cette derniere phraſe. On aura tort; je l'écris dans un ſens ſérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le ſein du déſordre même, parer à de trop grands abus, protéger l'innocence & la foibleſſe, & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruiſe le lien civil, le nœud ſacré des familles. Auſſi aucun pere n'a de plaintes à faire; jamais l'inconduite de ſa fille n'a commencé dans le lieu ſuſpect: c'eſt un grand point que celui-là; & tout obſervateur qui penſe, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce ſeroit à un peintre à deſſiner le gradin ſymbolique, où ſeroient repréſentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'eſquiſſe.

Au ſommet l'on verroit ces femmes ambitieuſes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles ſont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleſſes des grands.

Immédiatement au-deſſous d'elles ſe verroient les filles d'opéra, les danſeuſes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreſſées, & qui commencent à placer le ſentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

Enſuite les bourgeoiſes demi-décentes, recevant l'ami de la maiſon, & le plus ſouvent du conſentement du mari : eſpece dangereuſe & perfide, qui vole & pare l'adultere de couleurs trompeuſes, & qui uſurpe l'eſtime dont elle eſt indigne.

Au milieu de cet amphithéatre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou ſervantes-maîtreſſes, cohorte mêlangée.

La baſe en s'élargiſſant offriroit les griſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre, & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſtinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles ſons contentes, paiſibles. Si elles ſe permettent un amant à la ſuite de l'entreteneur, voilà où ſe borne leur tromperie.

L'œil en deſcendant ſaiſiroit les phalanges déſordonnées des filles publiques, qui garniſſent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes laſcifs dans les promenades publiques. On les loue com-

me les carroſſes de remiſe, à tant par heure. Elles ſeroient pêle-mêle confondues avec les danſeuſes, chanteuſes & actrices des boulevards.

Le dernier gradin prolongeant dans la fange montreroit les hideuſes créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop bleſſer les regles délicates du goût, n'en feroit ſaillir que la tête. Ici le vice a perdu ſon attrait, & le friſſon qui court dans les veines, dit que la débauche ſait ſe punir elle-même.

Il eſt des métamorphoſes très-ſurprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place ſur le haut gradin pyramidal. Elles montent & deſcendent, ſelon que le haſard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas, eſt préférée à toutes ſes compagnes. Elle roule quinze jours en voiture brillante ſur ce même boulevard où ſes regards ſollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cens livres, qui lui donnoit à ſouper dans ſon taudis, la reconnoît, & ne peut en croire ſes yeux.

L'autre retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans ſon

abaiſſement le partage du laquais qui la ſervoit ſix mois auparavant.

Qui pourra deviner les cauſes de ces viciſſitudes? Qui pourra ſavoir au juſte pourquoi feue mademoiſelle Deſchamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe inſolent de border les bourrelets de ſa chaiſe percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *ſtras* les harnois de ſes chevaux?

Une fille d'opéra qui vient de décéder, laiſſe un mobilier immenſe, une ſomme d'argent conſidérable. Avoit-elle plus de beauté & d'eſprit qu'une autre? Non: ſortie de la plus baſſe claſſe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce deſtin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaiſſe, maintient, renverſe miniſtres & catins.

La populace regrette beaucoup le ſpectacle de la promenade de l'âne: plaiſir que lui donnoit quelquefois un arrêt ſolennel du parlement.

Il s'agiſſoit de la punition exemplaire de ces matrônes, qui, comme le dit naïvement un grave juriſconſulte, *font métier de ſéduire des filles de bonne maiſon.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement ſur quelque malheureuſe qui avoit prêté ſon miniſtere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celles qui, exerçant la profeſſion en grand, avoient ſervi les goûts fan-

taſques des princes, des prélats, des étrangers, & même de quelques philoſophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, enſuite venoit un ſergent armé d'une pique; un valet conduiſoit une âne par la bride; ſur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculon la matrône, appareilleuſe ou ſéductrice, le viſage tourné contre la queue de la bête; une couronne de paille artiſtement rangée ornoit ſa tête. Sur ſon dos & ſur ſa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots: *Maquerelle publique.*

Imaginez toute la canaille dans le tumulte & l'ivreſſe de la joie, jettant en l'air ſes ſales bonnets, & fermant la marche avec des huées & des cris licencieux.

On n'a point renouvellé depuis pluſieurs années ce ſpectacle indécent, qui ne ſert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriſer la populace à proférer des mots ſales & groſſiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un ſcandale pour les oreilles chaſtes & pour les jeunes filles innocentes.

D'ailleurs, que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne ſent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

Cette miſérable oſoit ſourire à la dériſion univerſelle; & meſurant de l'œil les

croisées qui s'ouvroient sur son passage, elle avoit l'effronterie de dire : *Là, à ces fenêtres, au second étage, sont des demoiselles qui font les prudes, & qui n'osent se montrer ; car elles ne pourroient me regarder sans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés, il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, & mangeant par famine le pain de la prostitution.

Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrônes bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agents de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuses, elles

n'ont pas porté une dangereuſe atteinte aux loix de l'état, à celles qu'il veut que l'on reſpecte par-deſſus tout.

On diroit auſſi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un beſoin continuel de leur miniſtere ; & que ſi elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voiſines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approviſionner la ville qu'on ne laiſſera point chommer de cette denrée, & pour cauſe.

En effet, un paſteur s'étant plaint à un lieutenant de police que ſa paroiſſe étoit infeſtée de femmes publiques, le magiſtrat lui répondit tranquillement : *Monſieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voilà un article aſſez étrange ; mais il entroit néceſſairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu paſſer ſous ſilence ce qui eſt, pour ainſi dire, de notoriété publique. J'ai dit ce qui ſe voit, ce qui frappe tous les regards. Le reſte peut ſe deviner ; ma main ne ſoulevera pas le rideau.

Le déſordre dont je viens de faire ici le récit, eſt commun à toutes les grandes villes. Il exiſte de tous les tems ; mais il eſt aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les fem-

mes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée devient une contagion doublement funeſte.

L'original *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornographe*, un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices publiques qui entraînent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes, qui, ſous l'air de Vénus, recelent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

Cette réforme ſera difficile ; car elle demande un eſprit juſte, & un coup-d'œil vraiment philoſophique : mais elle devient de toute néceſſité.

Non, il ne faut pas qu'une créature ſéduiſante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas

propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle faſſe perdre en un inſtant à ſon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de ſoins. Non, il ne faut pas que l'époux, juſques-là fidele, rencontre tous les ſoirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la reſpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards! Eloignez-les! La parole qui ſort de la bouche de la proſtituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eſt encore plus dangereuſe que ſes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eſt caché, pourquoi le premier ne le ſeroit-il pas également? Ce n'eſt pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'eſt ſa fatale publicité. Adminiſtrateurs, liſez ſérieuſement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE DXLIII.

Nouvelles à la main.

Les grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, liſent plus attentivement *les nouvelles à la main*. Il y en a de pluſieurs ſortes: les anecdotes courantes y ſont

conſignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de perſonnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant ſe faire que par un très-long circuit.

L'auteur anonyme ſaiſit la premiere leçon qui court, & ſouvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le ſtyle enſuite qui viſe à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent ſous la main des ſcribes, & leur erreur enfante d'étranges & ſingulieres bévues.

Il s'y trouve auſſi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas ſur-tout les particuliers ; la vengeance ſourde s'eſt gliſſée dans ces canaux preſqu'inviſibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le miniſtere livre cet appât à des perſonnes choiſies & qu'il connoît. Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuſes à meſure qu'elles s'éloignent du centre, ſont plus communes en province qu'à Paris.

Si les gazettes diſtribuées dans la capitale ſont toutes d'accord, ſi aucunes ne ſe contrediſent, ſi elles marchent en tutelle, ſi elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins aſſervies au protocole des idées miniſtérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets ſous une face nouvelle.

Mais ſi l'on veut ſe convaincre combien on eſt ſujet, lorſqu'on prophétiſe en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on reliſe de ſuite les anciennes *Nouvelles à la main ;* leur fauſſeté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Pruſſe à deux doigts de ſa perte. L'impératrice de Ruſſie mourut : tout changea de face. Fréderic eut des ſuccès brillans, & fit une paix glorieuſe. Qui l'eût dit ?

Allez moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez ſi une ſeule a ſu prévoir dans le tems le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur ſuccès, le réſultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez ſeulement ſi l'on a entrevu l'iſſue des affaires de Geneve, dont perſonne ne devine aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelliſtes preſſés & confians ont tous la tête dans un ſac.

Ils ſe trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore ſouvent le mal qu'on a dit de lui ; mais ils ſe trompent encore, & c'eſt à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le dicton : *Il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'eſt des débris de différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoi-*

res ſecrets de la littérature, devenus ſi fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

Dans les cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caractériſée; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoſes des différens partis. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte, l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

Un Ruſſe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le poëte n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpon-

dant toutes les petites paſſions qui l'agitoient dans ſon petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue de ces tranſports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE DXLIV.

Libelles.

Un libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroît ſous le manteau ; c'eſt à qui l'aura. On le paye un prix fou ; le colporteur qui ne ſait pas lire, & ne veut que gagner du pain pour ſa pauvre famille, eſt arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle eſt défendu, plus on en eſt avide. Quand on le lit, & qu'on voit que rien ne compenſe ſa baſſe témérité, on eſt tout honteux d'avoir couru après. On n'oſe preſque dire, *je l'ai lu*. C'eſt l'écume de la baſſe littérature ; & quelle choſe n'a pas ſon écume ?

Le mépris ſeroit peut-être l'arme la plus ſûre contre ces miſérables écrits auſſi éloignés du talent que de la vérité.

Quel eſt le libelle qui, au bout de quinze

jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique, & abandonné à ſa propre infâmie ? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne une conſéquence ſérieuſe. La méchanceté eſt avertie, & ſe promet un plaiſir ſecret bien digne d'elle.

Quand les hommes en place ſauront-ils dédaigner également & les louanges intéreſſées des adulateurs intrigans, & les ſatyres que la faim commande ?

D'ailleurs, ceux qui ſiegent ſur les gradins ſupérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui ſont en-bas ; cela devient preſqu'inévitable. Il faut bien qu'ils payent leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouiſſances ; ils en ont quelques-unes ; ils l'avoueront eux-mêmes, quand ce ne ſeroit que de ſe ſentir au-deſſous de la multitude. Le cœur humain eſt naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou diſſimulent à propos. Les ſatyres tomberont ; c'eſt en ſe montrant impaſſible qu'ils déſarmeront l'ardente malignité.

Je le répete, on n'eſt pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres ſi facilement, il faut conſentir de bonne grace à payer ce plaiſir qu'accompagnent néceſſairement pluſieurs autres prérogatives. Elles ſont aſſez nom-

breuſes ; car de fait, tous les miniſtres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'homme qui ne ſait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, ſoit dans la carriere de la politique, ſoit dans celle de la littérature, qu'il ſorte des rangs, il n'eſt pas né pour la gloire. Il faut ſavoir écouter celui qui improuve, comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu ſe dire à ſoi-même : *Ceci n'eſt qu'une légere bleſſure ; je n'ai pas ſenti le coup.*

Cependant il eſt un genre de libelles odieux, qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'eſt ordinairement que le fruit de la vengeance ſourde & envenimée ; car que fait à tout hommes de lettres le manege ſecret des cours ? Il ſaura aſſez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'hiſtoire.

Mais ſi le libelle audacieux ſe trahit par ſa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contre-poids de la trop grande puiſſance ; il paſſe les bornes ainſi qu'a fait une autorité abuſive. De petits deſpotes inſolens & nuls l'ont ſouvent provoqué ; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer ; car

alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit ?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inſpecteur, qui, propoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit la fabrique à de faméliques écrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloient les dénoncer & les vendre au miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer ; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin receloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre ſoif d'un peu d'or, s'amuſent des inquiétudes du miniſtere ; & plus ils le voyent dans les tranſes de l'appréhenſion, plus ils ſe plaiſent à groſſir le danger & à redoubler ſes allarmes.

La liberté a rendu le miniſtere d'Angleterre inſenſible aux libelles. Le dédain eſt ſûr avant que l'ouvrage ſoit commencé. Si la ſatyre eſt ingénieuſe, on en rit ſans y

croire ; ſi elle eſt plate, on la mépriſe. Mais de toutes façons, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple ſingulier s'étend juſqu'aux gravures. Les miniſtres y ſont repréſentés ſous des figures emblématiques ; le roi lui-même a ſa caricature, ſuivant qu'il a plu à l'imagination du deſſinateur. Toutes ces eſtampes ſatyriques reſtent expoſées en grand nombre devant toutes les boutiques On paſſe, on regarde, on ſourit, on leve les épaules, & l'on n'y ſonge plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* ſe détruiſent l'une par l'autre.

Le gouvernement françois ne ſauroit-il adopter en partie cette inſouciance ? Un mépris plus caractériſé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la ſenſibilité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces ſatyres plates & menſongeres, dont ils ne ſont ſi avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en eſt véritablement offenſé.

Obſervons que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, diſſipent en étincelles fugitives un feu central, qui, comprimé, feroit peut-être le volcan.

L'inquiétude des eſprits & la mauvaiſe humeur ſe ſatisfont complétement avec ces pamphlets ; chacun ſe croit vengé quand le papier eſt noirci. Ne faut-il pas donner un

jouet à un enfant, de peur que l'étourdi, dans ſon oiſiveté, ne ſe mette à caſſer les meubles ? C'eſt un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils diſent, en faveur de tout ce qu'ils ne diſent pas.

CHAPITRE DXLV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

Le Lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ſes genoux deux ou trois cens créatures en linge ſale & en fontanges, dont la plupart font ſoulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractériſe fortement contre une ſeule & miſérable jupe, & filer enſuite l'une après l'autre pour ſe rendre au Cynotarge ?

Etoit-il obligé de courir après un miſérable pamphlet, dont ſe plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandeſtines de tous les mouchoirs volés ? Se ſervoit-il de la même meute pour ſuivre à la piſte un voleur ou un libraire ? Oppoſoit-il ſavamment filoux à filoux,

délateurs à délateurs, pour mieux inſpirer & tirer parti de cette racaille ?

Vouloit-il ſavoir tout ce qui ſe diſoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état, tantôt par ſimple curioſité ?

Comment recevoit-il Sophocle & Euripide quand ils alloient à ſon audience ?

Lorſqu'Alcibiade eut contrefait chez lui les myſteres de Cérès & de Proſerpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au ſacrilege avec le peuple ? Non, dit l'hiſtoire.

Comment fit-il relever les ſtatues de Mercure, qui ſe trouverent mutilées en une nuit ?

Que diſoit-il à Timon le miſanthrope, à Diogene ? Avoit-il plus de condeſcendance pour Ariſtophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni ſon effronterie, ni ſa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même aſſurance ?

On ſait qu'il n'avoit rien à dire à Démoſthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorſqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

Quelles étoient ſes fonctions parmi ce peuple cauſeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir ſa langue ? il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

Comment conduiſoit-il les fêtes des bac-

chanales, & les farces que les payſans d'Icaria repréſentoient à la lumiere ?

Quand Anacréon ou Damophyle avoient fait un couplet plaiſant, le magiſtrat envoyoit-il chez tous les copiſtes pour arrêter ou changer la verſion ?

Lorſqu'une affaire publique agitoit trop les eſprits Athéniens ; que l'on faiſoit entendre que la navigation & pilotage des Tyriens & & des Phéniciens l'emportoient ſur la navigation d'Athenes ; lorſque les vaiſſeaux Tyriens avoient paſſé *preſto* entre les jambes du général ennemi ? faiſoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danſeuſes & de baladins?

Accordoit-il des frivolités & des maſcarades au peuple, pour mieux lui enlever la cauſerie ſur les affaires de l'état.

Redoutoit-il cette cauſerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias, ou du drame d'Eſchyle, examinoient la conduite de Thémiſtocle, de Miltiade & de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un eſprit vif, & qui vouloit devenir tout ce qu'on lui cachoit ? Faiſoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

Comment ſe comportoit-il avec cette academie de plaiſans, dite des *Soixante*, dont

dont l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries ? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux ?

Et les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les ſecrets des grandes dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

Lui falloit-il répondre tour-à-tour à un philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages ?

Venoit-on lui dire : On a tué un homme, & l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris à tel édifice, & le parterre s'eſt mutiné contre tel hiſtrion ?

Si Eſchyle, dans ſon *Prométhée*, haſardoit quelques vers, un cenſeur à ſes ordres étoit-il là pour tronquer ſes hémiſtiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour ſaiſir toutes les alluſions que l'on créoit au théatre, tantôt craignant de ſupprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de ſagacité ce que la

peuple, à coup ſûr, n'auroit pas apperçu?

De quelle maniere commandoit-il à la frénéſie athénienne, qui avoit ſes accès & ſes boutades, lorſque rien ne délectoit autant les citoyens que la ſatyre du jour, qu'ils la ſavoient par cœur, & qu'ils la récitoient par-tout comme un chant de victoire?

Dans le tems de la guerre du Péloponneſe, commandoit-il que jamais fâcheuſe nouvelle ne parvînt à la porte de *Dipylon*, où étoit la belle promenade? Et lorſqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle pyrrhique?

Avoit-il beſoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'inſpecteur, & de la main de l'exempt? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité, & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or il faut qu'un lieutenant de police de nos jours ſoit un peu *grec*. Non-ſeulement il a affaire aux Grecs de profeſſion, qui, dans les maiſons de jeu, accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience; mais il faut

encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains Grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent? D'un autre côté, le ſcélérat ſait compoſer ſon front & ſes diſcours. Le profond Deſrues ne parut pas coupable dans les premiers inſtans où il fut accuſé.

Il fut une occaſion où un lieutenant de police de nos jours ſe comporta en véritable Athénien. Ecoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraſſoit; il n'avoit qu'un domeſtique dont il ſe défioit, & la ſomme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ſes amis de vouloir bien la lui garder juſqu'à ſon retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves: les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment, & envoya

chercher le dépositaire. Il fit passer l'accusateur dans un cabinet.

L'ami arrive, & soutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magistrat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne risquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Ecrivez.

Ma chere amie, tout est découvert; je suis puni si je ne restitue ce que tu sais. Apporte la somme; ce n'est qu'en venant vite à mon secours que je sortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet, ajouta le magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n'avez rien reçu, & votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainsi le lieutenant de police peut suppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles; mais il doit user de ce rare & beau privilege avec une extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu'il sait, suivre la moitié de ce qu'il voit, assister à plusieurs de ses opérations, comme je serois plus avancé dans la connoissance du cœur de l'homme, & combien mes opuscules y gagneroient!

Quand Bacon eut fait ſon traité ſur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé : *De Spelunca* (de la caverne), il ſe ſervit d'une image effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abyme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant!

CHAPITRE DXLVI.

Athenes rétablie.

Qu'entends-je! quoi! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne empereur, ſous celle d'une impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur? Quoi! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux orateurs, aux hiſtoriens, aux philoſophes, aux poëtes leur antique patrie? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes?

Vîte, mes amis, embarquons-nous; allons

ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin, ingénieux & profond. Nos Archontes, venus du nord, ont encore la glace aux talons; ils ne ſavent pas répondre à nos bons mots; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muſes, retournons aux lieux d'où nous ſomme ſortis.

Je me ſens un peu Athénien, mes amis. Tout pays où l'on ne cauſe pas en liberté, eſt un triſte pays, & bientôt tout le reſte s'en reſſent.

Reſſaiſiſſons la gloire des talens; rouvrons le ſéminaire de l'éloquence, de la philoſophie, du goût & de la politeſſe; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous ſerons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la ſottiſe coupe les racines de l'arbre des beaux-arts, où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche; où l'on métamorphoſe quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuſes!

Adieu, groſſier pays, où le génie eſt obſédé de mouchards. Je vais reſpirer l'air pur du Prytannée.

Oh! ſi les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une reſſemblance que les nôtres n'ont pas; ſi les courtiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un

dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie, & de rire de nos peſans perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoyent des exempts à la mine de Sycophante, au lieu de vous décocher finement un trait ſpirituel qui vous ridiculiſe ; ce qui leur épargneroit des gages de geoliers!

Allons, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livres qu'ils approuvent.

Chantera déſormais qui voudra ſous le privilege ſcellé de cire jaune. Je vais trouver la place où le gentil Anacréon faiſoit réſonner ſon luth, où Socrate ironiſoit ; & les Pariſiens ne ſeront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

Grands empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantiſſement, & reproduire le peuple qui

honora jadis l'univers, ſauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE DXLVII.

Vinaigriers.

On les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette ſur laquelle eſt le barril plein de l'acide ſalutaire, & criant, *bon vinaigre !* Ainſi fit mon héros *Savalette*, il y a cent ans ; & ſans moi, ce modele des bons peres ſeroit oublié. Rien n'eſt plus ſain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui reſſemblent au *pere Dominique.* Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : & moi auſſi je l'ai fait rouler à ma maniere ſur tous les théatres de l'Europe, au grand étonnement des critiques ; & maintenant le *brouette* y eſt naturaliſée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis.* Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon pere Dominique, dans ſon coſtume, & avec ſon langage paternel, a fait autant de plaiſir qu'un autre perſonnage. L'éloquente brouette eſt ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables ;

le plus ſimple eſt toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Liſez enſuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terraſſer l'envie.

Ce n'eſt pas un mauvais métier; *Savalette* & *le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandiſe ſera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers eſt le ſieur *Maille*. C'eſt le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a ſu compoſer quatre-vingt-douze ſortes de vinaigres, tant de propreté que de ſanté. Avant lui, il n'en exiſtoit que de neuf eſpeces. La réputation & l'argent ont récompenſé ſes travaux, & il jouit aujourd'hui du titre de *Vinaigrier diſtillateur ordinaire du roi & de ſa majeſté impériale*.

Les moutardes & les vinaigres du ſieur *Maille* courent toute l'Europe; & les envieux qui ont voulu rabaiſſer ma *brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'eſt que leurs critiques ne ſont pas auſſi fines que ſes moutardes, & ne mettent pas comme elle le lecteur en appétit.

Le ſieur *Maille* eſt encore cher aux dames. Il a compoſé des vinaigres particuliers à leur uſage. Les demoiſelles connoiſſent le nom & la boutique du ſieur *Maille*; &

ſi elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit ſentiment de reconnoiſſance.

O Paris! tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus ſéduiſant & de plus utile! & la beauté qui veut parer & conſerver ſes charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant, & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE DXLVIII.

Le Fat à l'Angloiſe.

C'eſt aujourd'hui un ton parmi la jeuneſſe de copier l'anglois dans ſon habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau ſur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'Anglois.

Tout cela eſt fort bien, parce que ce coſtume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raiſonner avec ce ſoi-diſant Anglois, au premier mot vous reconnoiſſez un ignorant Pariſien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne

ſait pas où la Jamaïque eſt ſituée ; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, ſe donne des airs d'un républicain ; mais gardez-vous d'entrer en converſation ſérieuſe avec lui ; car vous ne trouverez pas plus de lumieres dans ſa tête, que dans celle d'un huiſſier-audiencier au châtelet de Paris.

Reprends, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois ; mets des dentelles ; que ta veſte ſoit brodée ; galonne ton habit ; fais-toi coëffer *à l'oiſeau royal ;* porte un petit chapeau ſous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'eſt pas aſſez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'eſprit & le caractere. Retiens ton coſtume national, il te ſied ; c'eſt ſous cette livrée que tu dois parler ſans rien dire, déraiſonner agréablement ſur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

Ne prendrons-nous jamais des Anglois que l'habit ? Ils ont des fats ; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéiſſent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux ; mais ils le ſont là moins qu'ailleurs, parce qu'en tout autre pays ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs ; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice : ils ne vous dépouillent pas entiérement ; ils partagent ; ils ne font

pas couler le ſang, comme le voleur François. Qu'il me tarde d'être volé à l'Angloiſe! Mais nos voleurs de grands chemins ne ſont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent ſur leurs enſeignes, *Magaſin anglois*. Les limonnadiers, ſur les vîtres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloiſe. Les redingotes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats & ſans poudre. On voit le pere, ſortant de ſon hôtel, vêtu de gros drap, trotter à l'angloiſe, le dos courbé. Il y a longtems que les femmes ſont coëffées en chapeau élégant, dont la mode nous eſt venue des bords de la Tamiſe. Les courſes de chevaux établies à Vincennes, rappellent celles de New-market. Enfin, nous avons les ſcenes de Shakeſpeare, qui, miſes en vers par M. Ducis, font le plus grand effet.

Ainſi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiariſés avec les formes que nous rejettions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous reſteroit-il pas à adopter toute autre choſe que le *punch*, les *jockeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpeare?

CHAPITRE DXLIX.

Inſcriptions.

Toutes ſont en Latin ; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde ? Approche, pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monumens publics, la langue nationale ? *La langue Latine a plus de préciſion.* Soit. En bien, l'inſcription ſera un peu plus longue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible, qu'importent quelques ſyllabes allongées ? *La langue Latine durera plus que la langue Françoiſe.* Qu'en ſait-tu, pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans ? Et pour qu'un ſavant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV.

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Fais mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera

toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'académie françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Molière, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

Lis à Saint-Euſtache l'épitaphe du brave Chevert; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe :

Sans aïeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice à l'âge de onze ans;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à ſa gloire,
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

Eh bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte?

Parmi tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Reims; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion :

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

Mais tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription Françoiſe, & derriere, l'inſcription Latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cens années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du Grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

Comme ſix cens mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliers, & pêtriſſant le pain que mangent Meſſieurs les ſavans, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes aient de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un roi un latin qu'il n'a jamais compris; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à ſa louange.

Voici un invalide qui s'avance ſur une jambe de bois; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoy; il s'approche de la ſtatue du monarque pour lequel il a verſé ſon ſang. Il ſait lire, il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où

il fut bleſſé & vainqueur. Le cruel latiniſte lui a enlevé une grande ſatisfaction, & preſqu'un dédommagement.

Quoi! jamais rien pour le peuple? Il ſera conſtamment étranger à toutes les jouiſſances de l'eſprit & de l'ame? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que ſon ſeau ſe remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inſcription françoiſe, en faire un motif de conſolation dans ſes travaux journaliers. Les pédants veulent qu'il n'entende jamais un mot conſolateur; qu'il paſſe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu juſqu'aux monumens publics repouſſer ſes interrogations, & uſer avec lui d'un langage ſuperbe & inintelligible.

Des inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchans, & j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du recteur, lorſque, traînant dans les rues de Paris les vieux

lambeaux des siecles barbares, & en faisant orgueilleusement parade, il croit, en présidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des sciences humaines.

On échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *Sum clericus ;* mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniste de l'université tout comme un garçon serrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les suppôts des colleges à vouloir graver sur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour mieux voler ainsi le vuide & la petitesse de leurs idées ?

CHAPITRE DL.

Sentences de Police.

On a affiché dernièrement une sentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Parisiens de la chair d'âne pour du veau. La sentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de proposer des hommes pour ensevelir les chevaux, parce que plusieurs aubergistes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police, on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'eſt toujours après l'accident que vient la loi réparatrice. Le jeu ſubit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne, & coupé ſon rôle, il s'enſuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danſeuſe de ne paroître ſur les planches d'aucun théatre ſans caleçons.

L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en eſt pas plus diſpenſée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-deſſus des têtes preſſées du parterre. Cette loi s'étend depuis la ſalle de l'opéra juſqu'à la loge du *grimacier*.

La tragédienne ſuperbe, ſous ſes majeſtueux habillemens & déjà reſpectable, par elle-même, doit encore ſe munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainſi que la ſaltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'eſt pas une précaution ſuperflue.

Excepté les actrices, les Pariſiennes ne portent point de caleçons; ils ſont d'uſage dans des pays plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, ſe préſerveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occaſionnent.

CHAPITRE DLI.

Baptêmes.

Quand un enfant eſt né, il faut le baptiſer. La loi veut que ce ſoit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la préſence d'un parrain & d'une marraine ; ce qui ne laiſſe pas quelquefois d'être embarraſſant pour le pere. Il vous ſollicite avec un air un peu honteux ; car c'eſt une petite corvée dont on ſe paſſeroit bien. On l'impoſe aux plus proches parens, quand on n'eſt pas brouillé avec eux. En général, le temps du compérage eſt paſſé.

Le parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiſeurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un reſpect particulier pour ce premier ſacrement de l'égliſe.

La ſage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *Madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant n'eſt rien ; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

Pluſieurs riches, pour abréger, font aujour-

d'hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedaud de la paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu, va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

La ſage-femme couvre le nouveau-né d'une tavaïolle. Tous vont à l'égliſe ſous le même coſtume.

Tout parrain doit réciter le *Credo*. Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

Un *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *Credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *J'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

Le prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du ſacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

Après le baptême vient toujours une col-

lation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſemens, ſe rejettera ſur le ſein de la payſanne dont il aura ſucé le lait.

Le baptême eſt une cérémonie très-importante; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire cet acte baptiſtaire dans toutes les circonſtances de ſa vie. La moindre tranſpoſition, la moindre erreur peuvent avoir des conſéquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redreſſer une erreur dans un pareil acte; on ne ſauroit donc y apporter trop d'attention.

Quand on s'eſt trompé ſur le ſexe de l'enfant, il faut, malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redreſſer l'acte.

S'il eſt touchant de voir ſur les regiſtres de la paroiſſe le nom du fils du roi regnant, placé à la date du jour de ſa naiſſance, & couché entre deux noms obſcurs; ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes, on ne voit pas avec le même intérêt la layette du dauphin, apportée en pompeuſe cérémonie à Verſailles par le non-

ce du pape, & le tambour battre aux champs. La maiſon du roi ſous les armes, pour recevoir au paſſage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le regiſtre où le monarque a inſcrit ſon fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des uſages ſimples & éloquens, d'inſtruire à la fois les princes & les ſujets, de concilier leurs idées, & de donner reſpectivement à leur ame des conceptions juſtes & grandes !

CHAPITRE DLII.

Faillites.

Ce délit contre la ſociété s'accroît, parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? C'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant mal-

heureux ; ils exagerent ſes pertes, & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe ; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quelques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préference.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance ; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné ; il a la fureur

ce du pape, & le tambour battre aux champs. La maiſon du roi ſous les armes, pour recevoir au paſſage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le regiſtre où le monarque a inſcrit ſon fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des uſages ſimples & éloquens, d'inſtruire à la fois les princes & les ſujets, de concilier leurs idées, & de donner reſpectivement à leur ame des conceptions juſtes & grandes !

CHAPITRE DLII.

Faillites.

Ce délit contre la ſociété s'accroît, parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? C'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant mal-

heureux ; ils exagerent ſes pertes, & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe ; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quelques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance ; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné ; il a la fureur

dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorſqu'il a échauffé les eſprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt bruſquement; & changeant de ton, il dit d'une voix baſſe & diſſimulée : Oui, Meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, Meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant, eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les fraix, & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis, Meſſieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

Quelques créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la juſtice; mais comme ce n'eſt pas le nombre des ſuffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui ſe montrent créanciers de ſommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, ſont préférés à trente particuliers à qui il n'eſt dû que le quart, ce ſont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'orateur inſiſtant toujours ſur les fraix conſidérables

conſidérables de juſtice, diſpoſe à un accommodement.

Après beaucoup de rumeur, le plus grand nombre ſigne. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuſe ; on diroit qu'il a fait grace à ſes créanciers, en ne leur faiſant perdre que ſoixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a ſu d'avance faire la loi dans les aſſemblées, en s'aſſociant des complices qui, par des actes ſimulés, ſe ſont rendus maîtres des conditions.

Ce n'eſt point un roman que nous traçons, ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon origine, mais qui eſt totalement annullée par la malice & la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers ; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence & l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidéra-

ble ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans un carroſſe, ont pris un hôtel ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale public ? Il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée : l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

Comme le miniſtere des procureurs, des avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'allongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a beſoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaiſe foi ; il la faudroit ſimple, ſévere & irréfragable. C'eſt une honte, c'eſt une tache nationale, que de voir la confiance particuliere inceſſamment léſée ; elle ne pourra renaître qu'après que

le légiſlateur aura ſévi contre des manœuvres infames & journalieres, qu'on ne prend pas même ſouvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magiſtrats, enchaînés par le code, ſont dans l'impuiſſance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonſtances cruelles ont mis dans la triſte néceſſité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en eſt pas ainſi du débiteur ruſé, & il y auroit de regles ſûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & ſouvent il triomphe.

CHAPITRE DLIII.

Courtiers.

Qui pourroit nombrer la foule de ces miniſtres de l'uſure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui ſont tourmentés par des beſoins pécuniaires? Leur métier eſt de faire prêter de l'argent, & leur premier mot eſt toujours qu'ils n'ont point d'argent.

La moitié des Pariſiens brame après l'eſ-

pece monnoyée : où eſt-elle ? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée ? Les courtiers ſont ceux qui portent l'arroſoir ; ils ſavent où puiſer. Infatigables commis des agens de change & des capitaliſtes, ils rient de votre détreſſe, & ſongent à en tirer tout le parti poſſible.

L'homme qui vous propoſe de l'argent a l'air have, famélique ; il porte un habit uſé. Il eſt toujours las ; il s'aſſied en entrant : car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correſpondre les ventes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres ; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de métamorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires ; & un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux dictionnaire que ſon titre.

Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

Voilà donc votre billet payé en marchandiſes. Vous obtenez quelquefois un quart en argent; & le même courtier, auquel vous êtes obligé de recourir, eſt encore l'homme propre à vous débarraſſer des marchandiſes qui vous peſent. Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de ſa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que ſon entremiſe vous a été fort heureuſe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or ſur mille livres, parle de ſa conſcience, & s'en va.

Ces courtiers ſe rencontrent ſur le pavé qu'ils battent inceſſamment, s'accoſtent, parlent ſur le bord des allées, & ſe donnent mutuellement des clartés vigilantes ſur le degré de néceſſité où ſont réduits les emprunteurs, ainſi que ſur leurs reſſources préſentes ou futures.

Ils entrent par-tout; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & ſecouer la tête à cette ſignature; & chez la belle dame qui s'eſt oubliée la veille au ſallon de Marly, & qui les ſupplie preſqu'à mains jointes de venir à ſon ſecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caiſſe

de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cens aunes de drap ; il faut que le poëte pacifique vende des lames & des coûteaux, & que la belle dame demande à tout ſon voiſinage, *qui veut habiller des domeſtiques ? j'ai du drap.*

Le marquis de *** faiſant des affaires de cette nature, on lui alloua un magaſin complet de bieres pour enſevelir les morts ; de ſorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur Le débit étoit ſûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche ſa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoiſſance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'eſt pas pour lui, il eſt pour des uſuriers au front voilé. Il a ſoin de vous en avertir, ſans les nommer : ce qui l'enhardit à donner à ſes opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il ſourit, & vous traite aſſez familiérement, qui que vous ſoyez, pendant que vous avez beſoin de ſon office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuſe ſon camarade, quand il n'a pas été aſſez adroit, &

que ſes fripponneries ſautent aux yeux ; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

Connoiſſant bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques, c'eſt avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliſer du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'eſcroc veut joûter avec eux, l'eſcroc eſt déſarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piege ; mais c'eſt un exemple preſqu'unique & cité éternellement parmi eux, qui doit préſerver d'une pareille erreur trois générations conſécutives de courtiers.

CHAPITRE DLIV.

Notre-Dame.

Quel eſt l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne ſentez-vous pas en entrant dans cette égliſe, que l'étendue & la majeſté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes ?

La figure coloſſale de Saint Chriſtophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'hiſtoire de ce prédicateur célebre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de ſainteté, & qui, tandis qu'on récitoit pour lui l'office des morts, ſortit la tête de la biere, & cria : *Je ſuis damné !*

Eh bien, cette hiſtoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'eſt-elle pas compoſée d'une maniere pathétique ? Quand elle eſt récitée dans ce monument vaſte & majeſtueux, dans un demi-jour impoſant, en préſence de Saint Chriſtophe, ces trois objets me ſemblent parfaitement d'accord. Je ſuis ému profondément ; j'ai du plaiſir à voir la haute ſtatue, à entendre, ſous ces voûtes élevées, l'hiſtoire du chanoine qui ſe releva trois fois de ſon cercueil, pour dire : *Je ſuis jugé par le juſte jugement de Dieu...* L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un inſtant après, vient à ſonner, c'eſt encore une ſenſation forte que je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée.*

L'empreinte gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches d'une groſſeur énorme, les eſcaliers tortueux, les antiques vîtraux, la ſculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les ſiecles écoulés. Je redeſcends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguſte. Je repaſſe vingt fois devant ces objets vaſtes & mélancoliques; & quand la muſique du chœur ſe mêle au ſon majeſtueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'allonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'égliſe *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette égliſe, qui me plaiſoit beaucoup mieux lorſque ſes murailles portoient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour ténébreux invitoit l'ame à ſe recueillir; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. Je ne me conſole qu'en voyant les tours, Saint-Chriſtophe, & la *Chapelle du damné.*

Oh, les beaux vîtraux! quel effet! Ils brillent depuis des ſiecles! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine!

Quand j'entre dans la grande ſacriſtie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les tréſors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la croſſe, la mître dont on coëffera la tête de Monſeigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant Monſeigneur l'archevêque ſort de la riche ſacriſtie, croſſé, mître, & me bénit en paſſant tout comme un autre. Oh! je ne donnerois pas cette heure-là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle repréſentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bédauds, la muſique, la multitude, l'égliſe, le palais archiépiſcopal, tout m'arrête; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorſque le temple eſt déſert, je ſuis encore intéreſſé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens hiſtoriques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la ſeule femme qui ait eu de ſon chef la qualité d'ambaſſadrice.

De jeune enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choiſis parmi les enfans-trouvés, me font admirer les ſoins de la charité. C'eſt une nuance touchante, qui

adoucit l'empreinte de tant de graves objets

Non, il m'eſt impoſſible de traverſer le parvis, ſans faire une fois le tour de l'égliſe *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Genevieve eſt magnifique ; mais ce n'eſt pas un bâtiment gothique, érigé ſous Childebert Ier., & où tous les rois de France & Charlemagne ſont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruiſe rien du portail & des ventaux, qu'on n'abatte point Saint Chriſtophe ; c'eſt l'ouvrage, non d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare : voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues ; mais Saint Chriſtophe, il eſt unique.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là ; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêque, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats.

Je vous parlerai plutôt de la châſſe de Saint Marcel, contemporain & ami intime de Sainte Genevieve.

Quand on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois,

agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir ; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entraîner St. Marcel, & rompre l'attraction ſentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux châſſes viendroient tout-à-coup à ſe joindre, & reſteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de ſuite. Quel étonnant privilege à l'amour de Saints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont ſoin de promener le Saint & la Sainte à une diſtance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'égliſe *Notre-Dame*, n'eſt pas auſſi pathétique que celui de la *Chapelle du damné ;* mais dans ſon genre, il n'eſt pas moins précieux. Revenons à des traits hiſtoriques.

En 1728, lorſqu'on faiſoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dreſſés, des voleurs s'aviſerent d'un expédient pour piller tout à leur aiſe. Ils choiſirent le jour de Pâques, comme devant raſſembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verſet du ſecond pſeaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter ſur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverſerent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verſet du ſecond

pſeaume, & penſerent à ſe ſauver. Mais les portes étoient trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre ; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupables ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'égliſe de *Notre-Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement de la chambre des comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolemnelle, le jour de l'Aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

La chambre des comptes fut repouſſée en corps & vigoureuſement par le parlement en corps. Après pluſieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la ſuite de ce débat, furent trente années ſans aſſiſter à la proceſſion. Le roi, pour les accorder, fut obligé de ſéparer leur brigade.

Le premier-préſident de la chambre des comptes, qui fut le battu, eſt obligé aujourd'hui de marcher à la gauche du premier-préſident du parlement ; & il porte encore ſur ſon front l'air humilié de ſon ancienne défaite. Le peuple le remarque, dit

tout haut : *Il a la gauche, il n'oseroit faire un pas vers la droite.* Quel insigne revers dans les grandeurs, être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 Août, sous l'œil de tout le public attentif, & sortir queue traînante du chœur par la seconde porte, tandis que le parlement entriomphe fort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit : *Oh, le beau chêne, le beau chêne ! — Que dis-tu là ?* lui disoit son camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours ; un clocher pointu ? — Eh, non*, reprit l'autre ; *c'est un chêne ; regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même instant, les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, sortoient de vêpres, leurs aumuces sous le bras.

Les actions de graces que la cour rend à Dieu pour la naissance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convalescence d'un monarque, enfin pour la paix, se célebrent dans l'église *Notre-Dame*, au son d'une musique bruyante.

Les étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de Notre-Dame.* Quelle précision énergique dans ce mot !

CHAPITRE DLV.

Le Petit-Dunkerque.

C'eſt la boutique d'un marchand bijoutier, à la deſcente du Pont-Neuf. Elle étincele de tous ces bijoux frivoles, que l'opulence paye, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

Rien n'eſt plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'eſt plus triſte à la réflexion ; on ne ſait ſi l'on doit ſourire ou gémir de ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a ſu donner à des riens. Ces ſuperfluités ſont les joujoux des grands enfans, & c'eſt dans ce lieu ſur-tout qu'un philoſophe pourroit dire : *que de choſes dont je n'ai pas beſoin !*

De nombreux tiroirs ſont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuiſé ſes formes & ſes contours. Le prix de façon vaut dix fois le prix de la matiere. L'or a pris toutes les couleurs ; le cryſtal, l'émail, l'acier, ſont des miroirs taillés à facettes, & les enfantillages de l'induſtrie

délicate ſont là ſur leur trône. Un homme deſcend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix, que la moitié auroit ſuffi pour faire ſubſiſter pendant une ſemaine entiere pluſieurs familles néceſſiteuſes.

Nos petits ſeigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les diſtribuent d'un air de nonchalance; & ces dépenſes de fantaiſie excedent les dépenſes néceſſaires. Il eſt triſte de voir des ſommes conſidérables offertes à un luxe auſſi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique eſt remplie d'acheteurs; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte: *C'eſt du Petit-Dunkerque?* Chaque année on baptiſe ces petits bijoux d'un nom particulier & bizarre.

Mais après avoir gémi en philoſophe, il faut rendre juſtice au goût du maître. Il anime, il dirige les artiſtes; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à pluſieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis ſous les yeux du public des modeles élégans & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis long-tems.

D'ailleurs, chez lui, le prix des bijoux eſt fixe & invariable; & ſi la rivalité fait

dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'eſt la jalouſie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire, lors de ſon dernier ſéjour à Paris, ſe plaiſoit beaucoup dans le riche magaſin de cette maiſon curieuſe. Il ſourioit à toutes ces créations du luxe; il appercevoit, je crois, une certaine analogie entre ces bijoux brillans & ſon ſtyle.

Comme le luxe change continuellement d'objet, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des viciſſitudes ruineuſes; & leur ſort eſt toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'eſt pas. Tel colifichet perd de ſa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le beſoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre: des ouvriers qui mouroient de faim, ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſies, n'ont que des momens de vogue; ils ne ſavent à quel objet s'attacher pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'état perd des citoyens, dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

Si l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'état de la perte des malheureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non; ils tombent invinciblement dans l'abyme de la miſère, ces futilités changeantes exigeant une adreſſe particuliere. Priſée la veille, nulle le lendemain, cette induſtrie n'eſt point applicable à des oubjets utiles; elle eſt trop ou trop peu payée, ſelon le cours de ces joujoux bizarres. Auſſi l'artiſan qui connoît lui-même l'inſtabilité de ſa profeſſion, n'oſe jamais ſtatuer ſur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

Chaque ſiecle a ſon moule qui paſſe de mode. Tout s'y jette; on le change: les deux ſiecles n'ont preſque plus la même phyſionomie.

Qui découvrira les chaînons imperceptibles, mais exiſtans, par leſquels nos manieres tiennent les unes aux autres? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des aſſiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque ſemblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coëffure. Il eſt donc en tout des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE DLVI.

Concert ſpirituel.

On eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion, & conſacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi-ſaint, de pâques, de noël, de la pentecôte; mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théatre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Il n'ont par leur habit de théatre; voilà toute la différence.

On chante le *Miſerere* & le *De profundis* à grand *chœur*; mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſeaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le Pſalmiſte, dans la bouche de la même actrice, font ſourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des repréſentations

vraiment théatrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique ſacré comme d'une ariette dans le goût Italien.

Quelqu'aguerri que ſoit l'obſervateur aux ſingulieres contradictions de nos coutumes, il ne ſe fait pas à l'idée de voir les membres excommuniés de l'opéra chanter ſous des parures mondaines, ces pſeaumes que les prêtres chantent le même jour en habits ſacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie ſe proſterne & adore.

La chanteuſe ne comprend pas toujours le ſens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui ſe diſent au *Concert ſpirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

Les abbés, qui s'interdiſent ſcrupuleuſement l'*Académie royale de muſique*, ſe permettent le *Concert ſpirituel*. Par ce moyen, ils connoiſſent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuſes, ſans avoir ſcandaliſé leur protecteur; car leur évêque, dans ſon rigoriſme, ne ſauroit déſapprouver le *Concert ſpirituel*, puiſque le roi David s'y trouve, & que ſes vers, accompagnés de la harpe, ſemblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE DLVII.

Hôtels nouveaux.

La belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux ! Que le coup-d'œil en eſt régulier & magnifique ! Quel eſt cet hôtel qui s'éleve ? Qui doit l'habiter ? C'eſt un homme qui a laiſſé mourir dans les hôpitaux une foule de ſoldats languiſſans. A côté eſt l'hôtel d'une courtiſanne, dont l'adreſſe a raſſemblé une immenſe fortune. Plus loin eſt celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Verſailles ; il n'a pas fait ſa cour en *préſence des batteries*. En face eſt la demeure de l'homme qui a vendu ſa patrie. Ces hôtels ſi brillans au dehors, recelent des êtres ſéparés de la multitude autant par leur froide inſenſibilité que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'un a fait diſparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un pays ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hô-

tels ? A des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

Comme la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes ! Quoi, les beaux-arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage ! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

Toutes les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies ; ils en jouiſſent ſans remords :

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais ;
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.
On le montre, on le voit, mais on n'y loge pas ;
Et ſon maître diſcret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit ſous dix ſervices,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ſes délices.
C'eſt un gala de nôce, un feſtin, un banquet,
Un ſuperbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De ſa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.

Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci;
Deromme, en maroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illuſtré la preſſe;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuſe adreſſe,
Ne ſont que du bois peint; ils lui ſervent autant.
Il les montre, il les cite, & chacun ſemble dire:
Le bel emploi d'argent... ſi Damon ſavoit lire!
Quoi! déjà vous ſortez? Un moment: il faut voir
Ce temple faſtueux, qu'il nomme ſon boudoir.
Avancez... De Vénus, voici le ſanctuaire:
Un Amour à la porte, apoſté par ſa mere,
Défend aux indiſcrets d'approcher de ces lieux.
Damon eſt cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on reſpire une riche molleſſe;
Glaces, tableaux, ſofas, tout parle de tendreſſe;
Tout peint la volupté, tout invite aux plaiſirs.
Quel malheur qu'on ne puiſſe acheter des deſirs!

(*Anonyme.*)

Aucun philoſophe n'a d'hôtel. Rarement un nom reſpecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent? Comment, en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extrême opulence? & qu'a-t-il fait? On

a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux aient honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au deſſus de nos têtes ces hommes du néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

Encore ſi l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bienfait au public; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non; ils jouiſſent ſeuls, ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez pas que ces inſolents millionnaires laiſſent après eux un monument qui ſerve à ſauver leur nom d'un juſte opprobre. Les richeſſes d'un luxe perſonnel reſteront ſeules après eux, & ſeront l'objet d'une oiſive curioſité. Auſſi leur mort ſemble ſoulager l'humanité; elle eſt ordinairement reçue avec un ſourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique autel ſera tendu de noir, que tout le clergé de la paroiſſe formera le convoi, que les ſonneurs mettront

en

en branle les groſſes cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire ſur le mort. *Il n'a pu emporter ſon argent dans l'autre monde :* voilà les paroles qu'on entendra autour de ſon cercueil.

CHAPITRE DLVIII.

Couvens, Religieuſes.

Les couvens ſont jugés. Les curioſités exceſſives, la bigoterie & le cagotiſme, l'ineptie monaſtique, la bégueulerie clauſtrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une antique ſuperſtition ſont au milieu d'une ville où la philoſophie a répandu ſes lumieres ; mais les murailles de ces priſons ſacrées ſéparent les victimes de toutes les idées regnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle ſur l'adminiſtration de cet empire. Un mêlange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit, d'un côté, la plus implicite obéiſſance, & de l'autre, les petiteſſes du commandement. Ajoutez enſuite le déſeſpoir du plus grand nombre, la réſignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutiſſement d'eſprit des plus ſpirituelles. Là le devoir n'eſt

plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & ſans goût ; on prie ſans ſavoir ce que l'on demande, & l'on ſe mortifie pour obéir à la regle.

L'habitude adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne ſont pas aſſujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles déſapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

Les paſſions ne dorment pas dans le ſilence de la retraite ; elles s'éveillent, & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes ! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eût été facile de détruire ces priſons triſtes, en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans ! Une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes ſœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice ; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monaſ-

teres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles ſont femmes, elles racontent à voix baſſe les hiſtoires ſecretes que tout le monde ſait, & les ſingulieres paſſions qui y regnent. Ce qu'il y a d'étrange & d'inconcevable, c'eſt que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour ſa fille, quoique bien inſtruite du danger que l'innocence y court.

Je ne ſais ſi les pauvres religieuſes étrillent tous les jours leur dos & leurs épaules à grands coups de diſcipline ; ſi elles s'éveillent conſtamment à minuit ; ſi elles regardent leur directeur comme un doué d'une ſcience ſurnaturelle : mais je ſais qu'on ne ſe jette plus aux pieds de ces vertus ſublimes, & qu'on a ceſſé de les admirer.

Ainſi les monumens de l'extravagance humaine ſubſiſtent, lors même que la raiſon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté, tous ces moines rubicons, aux épaules larges, à la taille nerveuſe ; & jugez de la loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux priſonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourmens qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuſe placée derriere une grille de fer, ſans la trouver ſouverainement aimable; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée; l'impoſſibilité de changer leur état, le ſentiment que tant de charmes ſont perdus, & que le ſoupir de l'amour malheureux ſera éternel dans leur cœur; tout m'attriſte devant la barriere impénétrable que rien ne peut briſer. Quand je m'éloigne, je ſens avec amertume qu'il n'eſt point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont ſans doute quelque jouiſſance qui leur aide à ſupporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles; & je répete tout bas ce vers de Lucrece, qu'on eſt forcé de redire ſi fréquemment dans les états catholiques:

Quantum religio potuit ſuadere malorum!

Si les vocations ne ſont plus forcées, la ſéduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monaſtiques & éternels.

Voici un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773.

Un pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa

première éducation, éprouva l'opposition la plus décidée. Il reconnut sans peine l'inspiration des filles indiscretes & pieuses qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & se chargea du soin de guérir cette grande aversion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après, il reçut la lettre suivante :

» Dieu, à qui tout appartient, souverain » de l'univers & de toutes créatures, juge » des vivans & des morts.

» Ecoute, impie, les paroles de ton » Dieu, si tu les méprises, je commande » à l'ange exterminateur de te frapper avant » la fin de l'année. Oses-tu préférer ta for- » tune au salut de ton ame, & satisfaire » tes vues ambitieuses en allant contre mes » volontés ! Ne sais-tu pas que tous les biens » sont dans ma main puissante, & que je » les distribue selon qu'il me plaît ? Ta fille » est à moi, sa volonté & son être m'ap- » partiennent. N'es-tu pas trop heureux que » je la range parmi mes épouses pacifi- » ques, & que je consente à ce qu'elle dé- » sarme, par ses prieres, ma justice irritée ? » Tes crimes ont mérité les plus grands » châtimens, & mon bras est encore sus- » pendu. C'est son innocence & ses larmes » qui ont arrêté ma vengeance ; c'est le lieu » qu'elle habite qui a fléchi mon courroux.

» Si tu oſes balancer la vocation qui l'ap-
» pelle vers moi, tremble ; mon bras va
» ſe baiſſer & te percer dans ma colere «.

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre ; il mépriſa aſſez le fanatique qui l'avoit forgée, pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria ſa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore, & embraſſe dans la joie de ſon cœur les enfans de ſa fille, qui, au lieu d'être l'épouſe ſtérile de Jéſus-Chriſt, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE DLX.

Portrait d'une Abbeſſe.

Toutes les paſſions ſe ſont calcinées dans ſon ſein, & il en eſt réſulté une maſſe froide & inſenſible. La ſucculence des alimens a énervé ſon ame, & enveloppé toute ſa ſenſibilité. Elle ne ſent point les peines de celles qui ſouffrent ſous ſa regle. Le calme de la froideur s'eſt étendu ſur ſa ronde face unie ; elle eſt devenue liſſe & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente ; voilà ſa grandeur & ſa volupté.

Le grade où elle eſt parvenue ne ſera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

Quant à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les paſſions actives, elle eſt maigre & jaune ; le feu ſombre de ſes regards annonce que du fond de ſon cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene ſans ceſſe ; elle fait tranſpirer au dehors toutes les petites traceſſeries, afin que le monde revienne à elle ; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les prélats ſont forcés d'abaiſſer leurs regards ſur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle ſe mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de converſation avec elle, pour avoir des ſoupçons injurieux ſur les actions des hommes que l'on eſtime le plus.

Voilà ce que fait la profonde retraite. Toutes les paſſions s'y corrompent ; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de milieu dans ces murs ſolitaires ; c'eſt là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perverſité.

CHAPITRE DLIX.

Théatre national.

Comment a-t-on repréſenté ſur ce théatre tant de tragédies où les rois ſont toujours des tyrans qu'il faut détrôner, pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder & d'empoiſonner des ſouverains qui déplaiſent aux fiers amans de la liberté, logés au fauxbourg Saint-Germain ?

Comment nos poëtes ont-ils placé dans la bouche de leurs perſonnages les mêmes maximes tant de fois reprochées aux jéſuites, qui, du moins, ne les ont pas miſes en vers ?

Comment a-t-on ſi fort exalté les gouvernemens républicains au ſein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point paſſé pour poëte ſéditieux, en nous faiſant déteſter la royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Emilie*, en ennobliſſant tout le rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard.

Comment une foule de tirades modernes qui reſpirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis qui adore

ſes monarques ? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

Que d'injures dites aux rois dans ces pieces doublement approuvées ! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un prince Aſiatique ; & que le ſtilet & la coupe empoiſonnés ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cens lieues du fauxbourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *Permis de repréſenter & d'imprimer.*

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le coûteau levé :

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai beſoin d'un bras
Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

Ces hémiſtiches monſtrueux paroiſſent forts à l'oreille de ces faiſeurs de tragédies qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces inſenſées, où le parricide ſe commettra au nom de la liberté. Le commiſſaire qui arrêta le poëte *Pechantré*, lequel avoit tracé ſur du papier : *Ici le roi ſera tué*, ne concevoit pas en homme de ſens, qu'une tête Pariſienne pût

appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faiſoit ſon devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conſéquences, & qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

Comment a-t-on avili enſuite ſur ce même théatre l'ordre de la bourgeoiſie? Pourquoi le marquis, le comte y ſont-ils toujours légers, ſémillans, & le bourgeois toujours plat & bête? Dans telle piece, l'officier donne des croquignoles au marchand; & le parterre, compoſé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ſes forces.

Comment a-t-on récité & récite-t-on encore ſur la ſcene ces deux vers de Voltaire, dans un pays où le clergé eſt ſi puiſſant?

Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Comment a-t-on repréſenté Cartouche ſur le théatre de la nation avec une affluence extraordinaire?

Comment a-t-on joué & rejoué *le roi de Cocagne*, ſi finguliérement couru & applaudi?

Comment prévient-on d'un côté toutes les allufions poſſibles, & comment, de l'autre,

laiſſe-t-on les alluſions nouvellement enfantées ſur des vers anciens ?

Ce qu'il y a encore de remarquable ſur ce théatre national, c'eſt que les comédiens qui ont commencé par ſe modeler ſur quelques hommes de qualité, donnent enſuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé, faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un ſe grattoit légérement le deſſous du nez ; l'autre faiſoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci ſautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes, affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théatre ; ils viennent enſuite dans les maiſons achever le rôle du comédien.

Que l'étranger ſe mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui ſont dominantes.

L'engouement pour tel acteur ceſſe quand il a été ſuffiſamment copié. Il vieillit ; lui ſeul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles, & l'on court les rechercher juſques ſur les théatres du ſecond ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ſes imitateurs.

Auſſi les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du

comédien à la mode: Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez de lui. Soyez sûr qu'il eſt complettement dans l'illuſion. Parce qu'il a foulé les planches du théatre, il croit ſon exiſtence précieuſe à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inſpiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaiſante. Il a perdu le point de vue de ſa place; il eſt en l'air; il ne ſait plus ce qu'il dit.

Voilà la maladie des gens de théatre. Tous n'en ſont pas atteints; mais ceux chez qui elle domine, ſont devenus des êtres curieux, à raiſon de l'importance qu'ils ont donné réellement à leur perſonne.

Or, dites-nous, moraliſtes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudiſſemens publics, inſpirent-ils tant de vanité, lorſque l'auteur, le peintre, le ſtatuaire, le compoſiteur de muſique, le

géometre ſont modeſtes par comparaiſon? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu ſi prodigieux, ſi conſtant, les fibres de ſon amour-propre. Pourquoi ce ſentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres profeſſions? Qui, au moral, prendra le ſcalpel pour découvrir la cauſe de cette irritation, de ce prurit, que je ne me laſſe point d'examiner?

Le parterre de ce ſpectacle a perdu ſes droits antiques; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a conteſté l'uſage, qu'on lui a ravie enfin; de ſorte qu'il eſt devenu paſſif.

On l'a fait aſſeoir, & il eſt tombé dans la léthargie. La communication des idées & des ſentimens ne ſe fait plus ſentir. L'électricité eſt rompue, depuis que les banquettes ne permettent plus aux têtes de ſe toucher & de ſe mêler.

Autrefois un enthouſiaſme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théatrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le ſilence, l'improbation froide ont ſuccédé au tumulte.

Il a auſſi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit ſur les convenances. Si l'on avoit à ſe plaindre de ſa ſévérité, elle devenoit utile.

Le parterre ancien, beaucoup mieux com-

posé, peuplé d'amateurs, non-seulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les ressources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *C'est bien, c'est sage ; mais le poëte est sec. On sent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'est vérifiée. L'auteur, depuis vingt ans, se tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne sauroit en venir à bout.

Des bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit son voisin : *Quand on est aussi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien rester chez soi.* — *Monsieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE DLXI.

Le Calvaire ou le Mont-Valérien.

Petite montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siecles. C'est pendant la semaine-sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand

crucifix où Jéſus-Chriſt eſt mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieuſement que ce calvaire eſt la montagne même où les Juifs crucifierent Jéſus, & qu'il expira réellement ſur ce calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoiſſance de la montagne *Golgotha*, ſituée hors de Jéruſalem du côté du ſeptentrion; il ne ſait pas même où Jéruſalem étoit placée; il prend l'imitation pour l'objet réel.

Sept chapelles environnent cette croix, & dans chacune eſt repréſenté quelqu'un des myſteres de la paſſion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le ſtatuaire a donné aux juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font ſanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu'il ſe faiſoit des pélerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi-ſaints. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traverſoient le bois de Boulogne, & graviſſoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec ſageſſe ce que cette piété avoit de ſuſpect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahottés dans une charrette pour leurs cinq ſols, s'y rendent pendant le jour. On y entend la meſſe, & l'on redeſcend enſuite dîner gaiement dans les

cabarets de Surêne. Les pélerinages eurent, en tout tems, plus d'une utilité ; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleſſis, grand planteur de calvaires.

Les vues des terraſſes du Mont-Valérien ſont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux payſages des environs de Paris, le vaſte canal de la Seine, ſes détours, & les villages qui décorent ſes rives.

Un confeſſeur ayant ordonné à ſon pénitent pour l'expiation de ſes fautes, de faire un pélerinage au Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci, trouvant la tâche trop pénible, & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois !

On fait des retraites dans la maiſon des prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique ; & le corps s'en trouve tout auſſi-bien que l'ame.

CHAPITRE DLXII.

Jours ouvrables.

Dans les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent trois. On auroit dû les rejetter toutes au dimanche; mais la ſuperſtition a bataillé, & le bien ne s'eſt fait qu'à moitié.

Savez-vous quel eſt le corps qui ſeroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppoſe le plus par ſes diſcours? C'eſt la ferme générale, parce que ces jours-là, l'égliſe donne le ſignal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y conſument le gain d'une ſemaine.

Le peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne ſont pas fermées : diſtinction que ne connoiſſent pas les gens du beau monde, tous les jours de la ſemaine étant égaux pour leurs plaiſirs.

C'eſt un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elyſées, aux Boulevards, & conſidérer ces halanges bigarrées de promeneurs qui offrent une va-

riété bizarre, de phyſionomie & d'accoûtremens. Là, vous pourrez lire ſur le front du Pariſien ſi ce que j'ai écrit de ſon air ſoucieux, gêné ou compaſſé, n'eſt pas vrai; & ſi l'étranger qui lui attribuoit, il y a ſoixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'eſt pas autoriſé à prononcer aujourd'hui qu'il a dans ſes manieres quelque choſe de contraint & de triſte.

Je parle de la petite bourgeoiſie, la claſſe aſſurément la plus nombreuſe, & dont l'attitude & le regard me paroiſſent exprimer un caractere ſouffrant : indice d'une vie contentieuſe & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorſqu'il ſe promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre choſe, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'aſſeoir ſur des bancs ou des chaiſes. On voit qu'il ne ſait ſe créer aucun amuſement, & qu'un jour de fête eſt encore pour la petite bourgeoiſie un jour où il ne faut rien dépenſer; car l'avertiſſement preſſant de la capitation, envoyé par le terrible receveur, & qui menace de pourſuivre, ſemble écrit ſur toutes les phyſionomies.

Ce receveur de capitation eſt un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé; c'eſt une eſpece de financier dont on vient d'é-

riger l'emploi fatal en charge, & qui va rechercher des têtes contribuables juſques dans les flancs des veuves. Il vous impoſe arbitrairement; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de choſe*, il vous ſoutient que votre tête eſt excellente pour lui payer tant. Dès que ſon tarif eſt tracé, rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que ſa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE DLXIII.

De Raoul Spifame.

Je vais parler de lui, quelqu'obſcur qu'il ſoit, parce que je me ſens une certaine analogie avec ſon caractere & ſa tournure d'eſprit. Cet homme, du ſeizieme ſiecle, s'étoit établi roi dans ſon cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient; & là il travailloit à loiſir à une manufacture d'arrêts concernant preſque tous les objets de la légiſlation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets? Qui n'a pas dit quelquefois, *ſi j'étois roi*!

Ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt que *Brillon*, auteur du dictionnaire des arrêts, l'abbé *Abel de Sainte-Marthe* & pluſieurs autres

écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier ſans caractere & ſans autorité, tant il avoit imité parfaitement le ſtyle & le ton de ces édits royaux.

Dans ſa ſouveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient auſſi l'ouvrage de la haine ou du reſſentiment; (car il faut bien que l'homme ſe montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépoſſédoit les avocats ſes confreres, de leur état, en cas de déſobéiſſance à ſes réglemens. Il aboliſſoit leur ordre, non-ſeulement comme ſuperflu & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau légiſlateur exaltant ſon imagination, s'approche du trône; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour ſon fils par *arrogation civile.*

Reconnoiſſant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi ſoient exécutées ſans aucune *remontrance* ni délai. C'eſt vouloir ce que nos rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en ſe créant monarque, ſe faiſoit monarque abſolu. Vous le voyez enſuite inſtituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'égliſe gallicane, dont il lui donne la *ſur-intendance.*

Il eſt plaiſant qu'en ſe faiſant roi dans ſon cabinet, on y ſoit deſpote. Cette obſervation, je penſe, ne doit pas échapper au moraliſte.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* ſoient auſſi extravagans. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de pluſieurs loix & de pluſieurs établiſſemens utiles à la ſociété.

Si l'année commence dans toute la France au premier Janvier ; ſi l'on a ſenti les abus de nos juſtices ſeigneuriales ; ſi l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embelliſſement & à la commodité de la ville de Paris ; ſi ſon égliſe cathédrale a été décorée du titre d'archevêché ; ſi la bibliotheque du roi eſt devenue un dépôt public, où ſe trouvent réunies toutes les richeſſes littéraires, &c. c'eſt peut-être à *Spifame* qu'on en a l'obligation : du moins tous ces établiſſemens ou réglemens ſont-ils annoncés dans ſa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la réſidence aux évêques ; celui qui établit des penſions ſur les bénéfices pour la ſubvention des guerres & autres néceſſités de l'état ; celui où le roi invite ſes ſujets à l'avertir des malverſations. (Voilà le germe d'un édit précieux) : celui qui regle

qu'à l'avenir le pape ſere tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* ſe rapprochent de celles des ſouverains de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante ſageſſe de leurs loix. Il a obſervé le premier que l'état, par la ſuppreſſion des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a auſſi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit!

Il s'eſt montré jaloux de conſerver la pureté dans les mariages, & il condamne aux travaux publics ceux qui ſeront convaincus du crime d'adultere.

Ce légiſlateur ſans couronne & ſans miſſion a donné une loi bien faite pour être méditée, ſur-tout dans un tems où l'on eſt occupé dans tous les pays à tirer le meilleur parti du fonds de ſon territoire. Comme il ne voyoit de terres ſtériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par ſon édit que ces terres incultes ſeront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroît admirable.

Il établit enſuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établiſſement, tel que le conçoit celui qui le propoſe, me ſemble d'une

toute autre utilité que nos ſociétés d'agriculture. Ainſi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention ſur bien des détails agronomiques, qu'ils nous préſentent tous les jours comme une ſcience abſolument neuve.

Ce curieux faiſeur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ſes arrêts, il ſe fit créer *dictateur & garde-de-ſceau dictatoire & impérial.* Il l'étoit en imagination, ainſi que d'autres ſe font miniſtres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas regner quand il ne dort pas? Qui, la tête doucement appuyée ſur l'oreiller, ne croit pas fermement que ſa volonté eſt plus droite, plus lumineuſe que celle de l'adminiſtrateur en charge?

Raoul Spifame, dans ſon travail réformateur, nous préparoit cinq cens arrêts; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa régénération des choſes. Nous n'avons que trois cens neufs édits de ſa fabrique, (on ne ſauroit être roi à moins) & ils ſeront recherchés ſans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés juſqu'à ce jour.

Le réſultat de ces divers arrêts, c'eſt que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches; ils le paient toujours en dernier reſſort: autant vaudroit commencer par eux. C'eſt-là qu'il faut trancher dans le vif: car la réduction de ce luxe ne ſera pas

un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puiſque la réduction ſera proportionnelle. Mettez donc des impôts ſur les cartes, les parfums, les liqueurs, ſur la poudre à cheveux, ſur les étoffes d'or & de ſoie, ſur les galons, ſur la porcelaine, ſur les laquais, ſur les valets & femmes-de-chambre, ſur les maîtres-d'hôtels, ſur les parcs, ſur les roues de carroſſe, &c.

Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous faiſiſſez ballots, marchandiſes, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique; & vous taxez la tête d'un malheureux ſans pain; & vous créez chaque jour de petites & miſérables loix qui ont toute la phyſionomie du vol, du dol, de la rapine; & vous avez des bras qui vous demandent du travail, & que vous laiſſez ſans travail! Liſez *Spifame;* il a vu en grand dans un ſiecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore aſſemblé leurs idées.

Monteſquieu l'a preſque copié lorſqu'il a dit : *Chacun ayant un néceſſaire phyſique égal, on ne doit taxer que l'excédent. Taxer le néceſſaire, c'eſt détruire.* Mais on n'a écouté ni Spifame, ni Monteſquieu. *Si tout homme de bien,* comme le dit Platon,

eſt

est législateur, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?

CHAPITRE DLXIV.

Inventaires. Ce qu'on ne voit point.

Le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire est bientôt fait, au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins & six mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos aïeux inquiets sur l'avenir déposoient, selon leur expression, *un testaire pour la soif*.

Le parchemin qui fait du roi un légataire universel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoissance, de l'amitié, de la générosité; il renforce l'intérêt personnel, raffine l'égoïsme des particuliers. Qu'importe ! Le pere se sépare de son fils, l'oncle de son neveu. Tous les liens sont dissous; on se saigne pour porter son argent à dix pour cent; il ne faut plus qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une seule main.

Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle ? Le fils d'un porte-faix, d'une blanchisseuse, d'un cordonnier. Dans le monde, on ne pleure plus ses parens;

on viſite la ſucceſſion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on ſe fâche ou l'on ſe réjouit, ſelon que le mort a trompé ou réaliſé les eſpérances.

C'eſt à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eſt évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis ſe côtiſent. On ne ſait comment le mort auroit fait pour ſubſiſter encore ſix mois ; il paroît auſſi nud en ſortant de ce monde que lorſqu'il y eſt entré.

Voyez les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion ? Comment ſe fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on ſavoit théſauriſer, mourut, il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus preſſé que de chercher ſes eſpeces. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vuide. Grande rumeur. Où eſt ſon or ? ſe diſoit-on, où eſt ſon or ? On empriſonne les domeſtiques, on ſonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuſe la terre des caves : point d'or. Les héritiers ſe lamentent ; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapiſſeries ; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'abſence des eſpeces monnoyées.

On va, en dernier lieu, à la bibliotheque poudreuſe ; l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au ſommet regnoit un long cordon de gros volumes non ouverts ; c'étoit la collection des peres de l'égliſe, collection faſtidieuſe pour notre ſiecle. L'huiſſier veut en déranger un pour l'offrir au libraire priſeur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume peſant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis d'or jailliſſent du ventre crevé d'un gros Saint Chryſoſtôme. Ses voiſins, Grégoire, Jérôme, Auguſtin, Baſile, rendent également l'or qu'ils receloient. Les héritiers émerveillés ſourirent, pour la premiere fois, aux pages ſacrées des peres de l'égliſe. Ils ne reprocherent point à ces ouvrages théologiques leur peſanteur.

Le financier avoit caché ſon or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien ſûr qu'on ne s'aviſeroit pas dans ſa maiſon d'aller ouvrir ces volumes reſpectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, ſous un frontiſpice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où ſon or repoſeroit d'uns maniere plus ſûre que ſous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appoſe & qui leve les ſcellés, tremble de toucher à certaines ar-

moires ſecretes, parce que l'officier de juſtice ſait, par expérience, que la ſerrurerie moderne, ſoudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des reſſorts particuliers & dangereux, qui jouent, après le décès d'un homme comme de ſon vivant, & qui couperoient la main d'un commiſſaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier eſt opulent, plus les inveſtigateurs uſent de circonſpection au milieu de leurs avides recherches.

Notre ſiecle préſente un exemple terrible des inventions, dont la ſerrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T ****, riche financier, ayant fait conſtruire une porte de fer à un caveau où il entaſſoit ſon or & ſon argent, deſcendoit chaque jour pour y contempler à ſon aiſe la déeſſe *Mammona*. Le ſerrurier, auteur de cette induſtrieuſe ſerrure, lui avoit dit: Prenez garde à tel reſſort; il eſt formidable: car, s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

Pluſieurs années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſidument. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces ſacs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport ſavourant les plaiſirs de l'ava-

rice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrain inacceſſible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule action charitable, ne vient point conſoler ou adoucir l'horreur de ſa ſituation. Quel dénouement d'une vie financiere! Et quel monologue nouveau & terrible il reſte à tracer au poëte dramatique! Qui le fera pour épouvanter le théſauriſeur?

Cependant on le cherche de tous côtés; car chacun ignoroit l'aſyle clandeſtin qu'avoit creuſé ſa taciturne avarice. Le ſerrurier apprend cette diſparition; il ſoupçonne l'événement, va trouver ſon épouſe, indique l'endroit myſtérieux: on briſe avec des maſſes de fer la porte du caveau. Quel ſpectacle effrayant! On trouve le malheureux T *** mort de faim, & qui s'étoit mangé les poings, couché ſur des ſacs d'argent.

Pauvres qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les ſoupirs, ni les gémiſſemens, je vous connois; vos cœurs émus s'attendriront en-

core ſur cette image, & vous déplorerez ſa deſtinée !

L'indigence, la pauvreté, la richeſſe, l'opulence ſe trouvent quelquefois dans la même maiſon. L'opulent habite le rez-de-chauſſée, le riche eſt au-deſſus ; la pauvreté eſt au quatrieme étage, & l'indigent ſous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voiſin ſe préſente, réclamant le prix de ſept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne paſſe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, ſpéculateurs de tous les gouvernemens poſſibles, eſt-ce ici le chef-d'œuvre de la ſociété policée ?

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux. Les plus riches meurent ; & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres. Ils ſont égoïſtes même dans le tombeau. Infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens lorſqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un

devoir que de ne pas quitter la vie ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

On n'a point encore vu, que je ſache, un millionnaire à Paris, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, qui lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité; & ce qui ſeroit plus pur encore, ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

Rien n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſéchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections qui caractériſent les teſtamens. Il en faut dix mille pour en citer un digne d'un être qui mérite de juſtes regrets. De grands hommes même n'ont pas ſu faire cet acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre finale où l'ame paroît à nud?

CHAPITRE DLXV.

Homme de goût.

Point d'auteur, & sur-tout d'académicien, qui ne prenne ce titre, & ne s'en pare exclusivement.

Le mot *goût* est peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux personnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juste, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec précision le sens de ce mot abstrait.

Le meilleur écrivain est toujours celui qui se fait une objection secrete à lui-même sur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la pese, & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere satisfaisante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent; ils partent & bondissent en criant, *j'ai du goût*, avec une aisance qui décele leur confiance présomptueuse.

Les peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leurs arts,

& les individus, ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à ſon avantage ce mot, qu'elles appliquent enſuite à tous les objets, afin de proſcrire plus ſûrement ce qui n'entre pas dans leurs uſages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artiſtes, dans leur petit domaine, ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement ſa ſupériorité ſur ſes rivaux, & fermer la barriere, afin que perſonne ne vienne le chagriner en lui conteſtant le triomphe.

Ce n'eſt pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La transfiguration de Raphaël, le Milon de Puget, le *Stabat* de Pergoleſe, le ſecond livre de l'Enéide, doivent également plaire aux peuples qui ſe rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais eſt-il conſtant qu'on ne puiſſe peindre un tableau fort oppoſé pour la maniere, le ton & la couleur, à la transfiguration de Raphaël, & qui ſeroit néanmoins auſſi beau & peut-être plus parfait encore? Ne peut-on faire une ſtatue plus expreſſive que celle de Puget, compoſer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéſie plus fier, plus animé que l'embraſement de Troye? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection? La nature s'eſt-elle empriſonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées? A-

t-elle ſoumis toutes ſes couleurs au pinceau de Raphaël, toute ſon énergie au ciſeau de Puget, toute la profonde ſenſibilité du cœur humain aux notes de Pergoleſe, toutes les images qui décorent ſa face riante & majeſtueuſe aux dactyles & aux ſpondées de Virgile? Ils ont réuſſi : d'accord. Eſt-ce une raiſon pour dire : voilà le ſeul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais ſaiſir la magie des beaux-arts. Et quoi! ces artiſtes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, ſont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait; & l'on oſera dire en leur nom : voici les formes conſtantes & éternelles qui conſtituent la beauté par excellence! La nature peut maintenant périr; ce qui reſte d'elle eſt groſſier & bizarre, & ne mérite pas les fraix du tableau. Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

Ainſi l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qui s'eſt fait plutôt qu'à réfléchir ſur ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt retréci par les arrêts excluſifs qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent; & au bout d'un certain tems, il n'eſt plus permis de s'éle-

ver contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentimens & ſes plaiſirs! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qui contemple & dont il reproduit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet, & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſſionne vivement dans ſon heureuſe ignorance, & il jouit de même: tel un corps ſonore frémit au ſon qui lui eſt propre.

A Paris, il eſt vrai, les diſputes ſur le goût ne vont pas ſi loin; elles n'embraſſent pas les coutumes, les habitudes, la légiſlation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs paſſions, leur ſol, leur climat. Ces diſputes ſe réduiſent à dire que Racine a du goût, puiſqu'il fait de beaux vers, & que Shakeſpeare eſt un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoiſe, que celui qui écrit le mieux, eſt l'écrivain par excellence; & l'on ne s'entend pas plus ſur le ſtyle que ſur tout le reſte. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le

ſuffrage de la bonne compagnie : & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale ; que tout ce qui ſe fait ailleurs eſt de très-mauvais goût. Après avoir ainſi anathématiſé les jouiſſances des autres nations, on les plaint & l'on demande ſi elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE DLXVI.

Ventes par arrêts de la Cour. Encan.

La plupart de ces ventes ſont ſimulées. Un marchand voudra vuider ſon magaſin d'un ſeul coup ; ſon confrere établira contre lui une procédure qui aboutira à la ſaiſie, & les effets ſeront vendus avec toutes les formalités requiſes.

Ce n'eſt qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer ſous-main, ne laiſſera adjuger les effets que lorſque les acheteurs ſeront tombés dans le panneau. Il y aura une ligne dans l'aſſemblée ; on s'écriera de tous côtés, *c'eſt pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'eſt une vente autoriſée, ſera dupé dans tous ſes achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magaſin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes, trop multipliées, jettent dans le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse, & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete, dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légere dès qu'elle se repartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils sont en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut, pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors dans une assemblée particuliere, ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché ; elles

agiſſent ſous l'œil des magiſtrats inſtruits de ces ſubterfuges, & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *grafinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

Cette conſpiration, contre la bourſe des gens, chaſſe de la ſalle des ventes un nombre infini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafinade*, que par la *grafinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

Les crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

Nos ſeigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſions, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes, antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets qui ſont bientôt

des magasins. On les croiroit passionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vases, ces bronzes, ces chefs-d'œuvre auxquels ils semblent tenir, & dont ils se montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médailler. Malgré tout l'étalage du propriétaire, on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes ; ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artistes, tandis qu'ils en sont les tyrans.

Au reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le sallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : là les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du roi, on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une salle à manger.

Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de

ſon alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé? Son principale tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquereur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres. Ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE DLXVII.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & conſomment de bois! On le brûle à Paris comme on y diſſipe la vie, ſans y faire trop d'attention.

La cuiſine, l'anti-chambre, le ſallon, vingt chambres particulieres dans la même maiſon dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes, de brûler deux cens voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce

côté, c'eſt tout comme s'il achetoit & anéantiſſoit l'air qu'on reſpire ? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages ſe contentent de deux voies de bois ; le riche a brûlé leur portion néceſſaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier Mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un commiſſaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers, eux-mêmes, exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

Pourquoi les chantiers ſe ſont-ils trouvés dégarnis ? L'un dit : c'eſt parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année ; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois ; ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres diſent : les groſſes eaux ont empêché la proviſion d'arriver. Pendant ce tems-là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade, n'a plus été échauffée ; & les Pariſiens qui eſtiment que le pain, le vin & le bois deſcendent dans la capitale à-peu-près comme les rayons du ſoleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'aſtre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a ſongé en

ce moment à le moins prodiguer ; & les cuiſiniers, qui brûloient les groſſes bûches comme des alumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues maſſes de bois appellées *trains*, qui ont juſqu'à deux cens cinquante pieds de longueur, que conduiſent ſeulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne ſonge point aſſez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549, le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'inſenſé avant le ſuccès, puis on le tracaſſa lorſqu'il eut réuſſi.

Ainſi le bois qui fait la ſoupe Pariſienne vient de quarante lieues ſans voitures ni bateaux. Jetté dans des ruiſſeaux, il deſcend ainſi juſqu'aux rivieres ; & la main induſtrieuſe compoſe alors ces maſſes longues & flottantes, dont toutes les pieces ſont parfaitement liées enſemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, Tritons bourbeux, vivant dans l'eau juſqu'à mi-corps, & tous dégoûtans d'une eau ſale, portent piece à piece ſur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hiver ſuivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte de peines, de ſoins & d'induſtrie, ne ſauroit

être compris que par ceux qui ont ſuivi ces travaux ; & perſonne ne réfléchit ſur les détails immenſes qui préparent cette conſommation prodigieuſe.

Cette diſette imprévue fera ſonger ſans doute aux moyens de trouver un chauffage moins expoſé aux revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'eſt encore adopté que par les ouvriers de forge.

Au reſte, il n'eſt rien de tel qu'un accident dans une partie de l'adminiſtration, pour lui rendre aujourd'hui ſa vigilance & ſon reſſort.

Sully, dans ſes *Economies royales*, a prédit que toutes les denrées néceſſaires à la vie hauſſeroient conſtamment de prix, & que la rareté progreſſive du bois à brûler en ſeroit la cauſe.

CHAPITRE DLXVIII.

Rue Plâtriere.

Jean-Jacques Rouſſeau a parlé aſſez ſouvent dans ſes écrits de beaux payſages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des boſquets, des rochers, des montagnes dont l'aſpect parloit puiſſamment à ſon ame. Son imagination ne repoſoit que ſur les prés,

les bois, les eaux, & leur ſolitude animée. Cependant il eſt venu preſque ſexagenaire ſe loger à Paris, rue *Plâtriere;* c'eſt-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus paſſagere & la plus infeſtée de mauvais lieux.

Qui l'eût dit que J. J. Rouſſeau auroit paſſé les dix dernieres années de ſa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années ſans y mettre le pied?

Quoi, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans ſur les forêts de ſapin, le rugiſſement des torrens bleuâtres, lime ſourde & éternelle qui fend les rocs, creuſe les vallons, nourrit les lacs & les fleuves, eſt venu habiter un plancher étroit, reſſerré, où parvenoient ſans ceſſe à ſon oreille les juremens des forts de la halle, & les glapiſſemens de crieuſes de vieux chapeaux! Et Voltaire qui travailloit inceſſamment pour les petits ſoupés de Paris, demeuroit au pied du mont Jura. Son œil embraſſoit l'horizon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il fût les dompter; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées

qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere ;* & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Emile*, je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre ſa perſonne ; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux : *Quoi cet homme que j'ai tant admiré eſt un maniaque!* Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

Oui, J. J. Rouſſeau, mû par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décroteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendians à rejetter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere

ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité; car ſon caractere eſt devenu un problême; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée, étoit attaqué d'une manie folle, & d'autant plus incurable, que ſon extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon ſens! bon ſens! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente ſon poſſeſſeur, & lui dérobe la vue des choſes ordinaires pour le jetter dans un monde particulier & bizarre.

Lorſqu'après la mort de l'auteur d'*Emile*, les comédiens françois, comme pour ſe venger de ſon ombre, reproduiſirent la mauvaiſe & méchante comédie des *Philoſophes*, & que l'on vit une alluſion injurieuſe au caractere moral de cet écrivain dans un vil perſonnage que le poëte faiſoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation générale s'éleva, & proſcrivit cette ſcence plate & ſcandaleuſe. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philoſophe étoit en honneur, que cette juſtice éclatante du parterre qui redreſſa le poëte.

CHAPITRE DLXIX.

Bancs.

Les bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres ; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidens qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois ? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

Aux promenades publiques, on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

Qu'arrive-t-il ? Un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide ; ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

Un intérêt vil & ſordide devroit-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la deſtruction des bancs ; & bientôt on

n'en trouvera plus un seul dans les promenades qui soit bon & solide.

Ainsi ces petits privileges qui enrichissent quelques obscurs particuliers, donnent à la chose publique je ne sais quelle physionomie avare & mesquine. Jusques dans les églises, il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues ; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE DLXX.

Dix-huit ans.

A dix-huit ans un Parisien a fait ses études. Il croit tout savoir ; il ne sait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous lisons, que Cicéron, César, à l'âge de vingt-cinq ans, portoient encore le nom de disciple. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicéron avoient de l'esprit ; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances ; ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministe-

re

re public, ſe réſerver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les reſſorts, les mouvemens de la machine politique. L'eſprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peſer, & c'eſt ce qu'ils faiſoient ſans rougir.

De nos jours, à vingt ans, le fils d'un préſident commence à caqueter ſur des matieres importantes; les enfans des hommes en place paſſent d'une timidité exceſſive à une arrogance remarquable. On ſonge à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inſpirateur, le ſecretaire eſt déjà choiſi: c'en eſt aſſez pour le ſuccès. Si l'on oſoit, on les déclareroit adjoints au miniſtere; on n'uſe néanmoins de cette licence, qui date de notre ſiecle, que pour quelques bureaux déjà tout montés.

L'homme qui oſe parler à vingt ans ſera au-deſſous du médiocre à trente; c'eſt ce que j'ai été à portée de vérifier ſur nombre de ſujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots ſaiſis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeuneſſe actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet eſprit fondé ſur les phraſes qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt ſe diſſipe bientôt en frivoles

bluettes ; ce babil eſt l'infaillible marque d'un eſprit ſans conſiſtance ; ils parlent beaucoup, ils tranchent ; & choſe ſinguliere, ils ſont tous d'un ſérieux qu'on pourroit appeller triſte.

CHAPITRE DLXXI.

Le Temple.

Les religieux templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe-le-Bel. Leur ancienne demeure eſt devenue un lieu privilégié, qui ſert d'aſyle aux débiteurs qui ne payent point.

C'eſt à qui n'acquittera pas ſes dettes. L'un demande du tems, l'autre obtient un arrêt de ſurſéance ; celui-ci un ſauf-conduit. Il eſt des hommes habiles, qui connoiſſant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juriſdictions, croiſent des oppoſitions. Ceux qui ne connoiſſent pas cette reſſource, ſe refugient dans l'enclos du temple.

Là l'exploit de l'huiſſier devient nul ; l'arrêt qui ordonne la priſe de corps expire ſur le ſeuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ſes créanciers ſur ce même ſeuil, les ſaluer, leur prendre la main. S'il faiſoit un pas de plus, il ſeroit pris : on fait tout pour l'attirer

au dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

Il paye cher une petite chambre étroite, toujours préférable à la priſon. Du fond de cette retraite, il arrange ſes affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers ſont intraitables, il reſte dans l'aſyle que lui ont ménagé les religieux templiers, qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laiſſer ſubſiſter ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur préſent qu'avec le débiteur abſent.

La viſite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le temple ; toutes les profeſſions y ſont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tiſane purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le temple avec un prodigieux ſuccès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple, las du charlataniſme des médecins, des drogues empoiſonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tiſane un remede vraiment ſalutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour ſa bonté & ſon utilité générale.

Le débit de cette tiſane monte juſqu'à 12 cens pintes par jour ; & comme l'efficace d'un remede n'eſt conſtatée que par l'expérience, tous les raiſonnemens contre l'em-

pyriſme deviennent fautifs, quand l'empyriſme guérit encore mieux que la médecine qui raiſonne. Il ſe pouroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une ſeule & même maladie, & qu'un ſeul remede conſéquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guériſſeurs* de profeſſion contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, eſt une des choſes qui m'ont le plus réjoui.

Il eſt bon qu'il y ait dans une grande ville un aſyle ouvert aux victimes de cette foule de circonſtances qui agitent ſi diverſement la vie humaine; il eſt bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers diſparoiſſent, pour laiſſer à l'homme ou à l'art la liberté trop ſouvent ailleurs gênée & fatiguée.

Ainſi le terrein du temple devient précieux. On parloit d'y établir un ſecond théatre; il ſerviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de meſſieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

Monſeigneur le duc d'Angoulême, fils de monſeigneur le comte d'Artois, frere du roi, eſt grand-prieur du temple.

On enterre dans l'égliſe du temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

Ainſi les chevaliers de St. Jean de Jé-

ruſalem habitent la maiſon qu'occupoient les templiers, dont la deſtruction forme dans notre hiſtoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curioſité.

CHAPITRE DLXXII.

Habillemens.

Quand je vois les bedauds je me dis : Ainſi tout le monde étoit habillé ſous le regne de Charles VI. Les capucins me rappellent la ſoutane qui deſcendoit juſqu'aux pieds avec une eſpece de capuchon, & une queue pendante par derriere. Nos coureurs me repréſentent l'habillement ſous François I, un pourpoint étroit, & ſi étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre ſoigneuſement cachée ſous la toque.

Quand je ſonge qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un capucin, & que ce cavalier plaiſoit beaucoup à l'empereur Fréderic II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent bizarres un jour, & toutes les graces qu'ils croyent placer dans leur

habillement & leur coëffure ſeront baffouées avec un peu de tems.

Pourquoi ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs ſont-ils toujours à couper & à recouper différemment les étoffes ? C'eſt que l'habillement oriental eſt fait pour la taille humaine.

C'eſt un grand plaiſir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un ſeigneur. Quand le commis s'eſt vêtu comme l'homme à équipage, ſon cœur eſt dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il ſe croit de niveau avec l'officier. *Tout eſt confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus perſonne.* Eh non, laiſſez-les faire ; on diſtingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent ; *l'air qu'on veut ſe donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime ; ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*

CHAPITRE DLXXIII.

Luxe, bourreau des riches.

On juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature ; de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoiſſable. De-là le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis; & au lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade ; & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout ſacrifier !

J'étois aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent. Il ſoupiroit. Qu'avez-vous ? lui dis-je. Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre ni le préſent, ni l'ave-

nir ; votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace. Il ne dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur. Et moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge ; mais ce ver eſt inviſible. Je ne pus en ſavoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin ; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, l'on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

Quoi ! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere ? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie ? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas ? Faut-il pluſieurs laquais

pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine ?

Quelle eſt cette extravagance de l'imagination ? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cependant pour ces miſeres-là que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Sors de la tombe, ſors, réveille-toi, Boileau ;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laiſſe en paix Cotin, miſérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaiſes mœurs que ſont les mauvais vers ?
Laiſſe là nos écrits, & combats nos travers.
Viens ; je veux à tes traits les livrer tous enſemble :
Le luxe dans lui ſeul, ce monſtre les raſſemble.
Quoi ! ſur nos mœurs encor des ſermons importuns,
Des déclamations, de triſtes lieux communs ?
Des lieux communs ! Non, non. Si je diſois : Dorante
Fait briller à ſon doigt deux mille écus de rente ;
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ſes ſix chevaux ;
De l'épais Dorilas, que Paris vit ſi mince ;
Le fallon coûte autant que le palais d'un prince ;
Ce traitant dans un jour conſume plus dix fois
Qu'il ne faut pour nourrir ſon village ſix mois ;

Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais ſi je dis : Cet homme attendu ſur la roue,
Pour ſon faſte orgueilleux courbe tout devant lui ;
Ce qui perdit Fouquet, l'abſoudroit aujourd'hui ;
Ce vieux prélat ſe plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'eſt pas trop pour bien vivre ;
Cette beauté vénale, émule de Deſchamps,
Des débris de vingt ducs ſcandaliſe Longchamps ;
De ſa vile moitié ce trafiquant infâme
Étale impudemment l'or que paya ſa femme :
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
Non ; grace à vos excès, mes vers ſeront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zele extrême
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même :
Équitables cenſeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes ſous le chaume ;
Ravaler nos Craſſus aux Romains du vieux tems,
Des pois de Curius régaler nos traitans ;
A nos jeunes marquis, ſi foux de leur parure,
Du vieux Cincinatus faire endoſſer la bure ;
A nos galans ſeigneurs citer le dur Caton.
Non, je ſerois gothique ; & le morne Barton,
Fier du ſuperbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils diſcours ſe pâmeroit de rire.
Il eſt un luxe ſuperbe & décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens ;

Qui juſqu'au dernier rang refoulant la richeſſe,
Fait redeſcendre l'or qui remonte ſans ceſſe.
Il eſt un autre luxe, au vice conſacré,
De l'active induſtrie enfant dénaturé.
L'orgueil ſeul éleva ce coloſſe fragile;
Son ſimulacre eſt d'or, & ſes pieds ſont d'argile.
La vanité le ſert, l'orgueil à ſes genoux
Immole ſans pitié, fils, femme, pere, époux.
Squélette décharné, ſon étique figure
Affecte un embonpoint qui n'eſt que bouffiſſure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et ſon trône s'éleve au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs diſcours ſubtils j'aime la profondeur;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les ſavans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui ſe fie à ſes preſtiges vains!
De nos biens, de nos maux, les reſſorts ſouverains,
Quels ſont-ils? La nature, & ſur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude:
Sous l'humble toît du ſage, heureux ſans tant de ſoins,
Le vrai plaiſir ſe rit de tes pompeux beſoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur & la roſe nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vaſes brillans ne contiennent les fleurs,
Si l'oiſeau n'eſt captif dans de vaſtes treillages,

Si l'eau ne réjaillit parmi des coquillages ;
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiſeaux ?
L'art ſe tourmente en vain ; la fraiſe que le verre
Par de fauſſes chaleurs couvre au fond d'une ſerre,
A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verds
Pour flatter ton palais, inſultent aux hivers ?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,
D'un jus plus ſavoureux parfume-t-il la bouche ?
Heureuſe pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ſes biens.
L'art te donne à grands fraix d'imparfaites prémices ;
Des fruits dans leurs ſaiſons je goûte les délices.
Ces dons prématurés ſont moins piquans pour toi
Que ceux que la nature aſſaiſonne pour moi.
Va, raſſemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
Joins l'hiver à l'été, le printems à l'automne ;
Tranſporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour ſe change ;
De tous ces attentats la nature ſe venge,
Et ne laiſſe en fuyant que des ſens émouſſés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.
Puis vante-nous le luxe & ſes recherches vaines !
Stérile en vrais plaiſirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chriſès chaſſé les maux ſecrets ?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?

Demande au vieux Narcis ſi ſa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ſes doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil eſt mauvais maître.
Mais l'homme faſtueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les diſcours publics il met ſa jouiſſance.
De l'éclat ruïneux de ſa folle dépenſe,
Veut-on le corriger ? Le moyen n'eſt pas loin,
Ordonnez ſeulement qu'il ſoit fou ſans témoin.
Faites qu'*incognito* ſa maîtreſſe ſoit belle,
Et je veux, dès demain, le voir époux fidele.
Que pour ſon cuiſinier il ne ſoit plus cité,
Et je me fais garant de ſa frugalité.
L'or, pauvre genre humain, vous fût donné, je penſe,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'oſant y toucher, l'enterre triſtement ;
L'autre, au lieu d'en uſer, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous lequel l'eſt davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'uſage,
Ou le ſot faſtueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépenſe en objets dont il ne jouit pas ?
Le chef de ſes concerts lui choiſit ſa muſique,
Des peintres ſes tableaux, des auteurs ſa critique,
Un cuiſinier ſes mets. Jouiſſant par autrui,
Il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encor, heureux, ſi les airs qu'il ſe donne
Font rire à ſes dépens ſans ruiner perſonne !
Car nous ſommes bien loin de ce ſiecle groſſier,

Où l'on croyoit encor qu'acheter eſt payer.
O quels pleurs verſeroient un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faſte s'enfler,
Juſqu'à l'homme opulent le pauvre ſe gonfler,
Le ſeigneur aux commis diſputer l'élégance,
Le duc des traitans même affecter la dépenſe,
Et ceux-ci dans un wiſt haſarder ſans effroi
Plus qu'en ſix mois entiers ils ne valent au roi!
Toutefois dans le luxe il eſt un trait que j'aime;
C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un tems fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vîte engloutiſſez-moi tous les biens de vos peres
Ou dans votre quartier, obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois, végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence,
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis;
Boucher lui vendoit cher ſes élégans croquis.
Géliote chantoit dans ſes fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux fraix du ſot & la ville & la cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit aſſleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil

En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.
Damis vous ſoutiendra, qui l'eût pu ſoupçonner!
Que pour faire fortune il faut ſe ruiner.
Je le veux toutefois peut-être eſt-il peu ſage
De riſquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéreſſé :
» Le roi ſait qu'aux états j'ai ſeul tout éclipſé.
» Au dernier camp, la cour en doit être informée,
» J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée «.
Le roi, la cour, malgré des ſervices ſi beaux,
Laiſſent en pleine rue arrêter ſes chevaux.
Trop heureux le mortel, dont la ſage balance
Donne un juſte équilibre à ſa noble dépenſe,
Qui ſait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaiſir la ſanté!
Sans prodigalité comme ſans avarice,
Qui l'eût cru que ce luxe unit ce double vice!
Tout eſt plein cependant d'avares faſtueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois préſomptueux,
Il pouvoit rendre heureux ſa famille & lui-même,
Sa fille eût épouſé le jeune amant qu'elle aime;
Un bon maître eût inſtruit ſes enfans; ſes amis
A ſa table à leur tour ſe ſeroient vus admis;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais, placé par le ſort près d'un riche voiſin,
Sur ſa magnificence il veut monter ſon train;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de
l'être,

Il s'eſt fait indigent de peur de le paroître.
Pour ſon leſte équipage il fondit ſes contrats ;
Le foin de ſes chevaux eſt pris ſur ſes repas.
En faveur des rubis, dont ſa femme étincelle,
Hier chez l'uſurier on porta la vaiſſelle.
Son cocher coûte cher. En revanche à ſon fils
Il achete au haſard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans ſa rage
Sa fille au célibat, & ſa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié !
Le bonheur ſuit ſouvent un bon bourgeois à pied ;
Et ſon char faſtueux promene la miſere.
» En effet, me répond ce gros millionnaire ;
» Ce diſcours que j'approuve eſt bon pour un faquin,
» Dont l'aiſance éphémere expirera demain.
» Avoir du goût chez lui ſeroit une inſolence ;
» Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenſe,
» Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
» Que demande mon nom, qu'impoſe mon état «.
Quoi, ton or t'importune ? O richeſſe imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur deſſéchés par la faim,
Et ces filles ſans dot & ces vieillards ſans pain ?
Ton or te peſe, ingrat ! Connois la bienfaiſance ;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Aux mains de ton paſteur cours dépoſer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux : qu'une aumône ſecrete
Surprenne l'indigent au fond de ſa retraite.
Du moins ſi tes bienfais n'oſent r..ſter obſcurs,

Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes ſoins remet ce jeune éleve;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève.
Ce monument gothique offenſe tes regards...
Mais que parle-je ici de chefs-d'œuvre & d'arts?
Vois-tu près de tes parcs, ſous ton château ſuperbe,
Ces ſpectres affamés qui ſe diſputent l'herbe?
Vois-tu tous ces vaſſaux, filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile;
Laiſſe-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile,
Et que ſes humbles toits réparés à tes fraix,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient ſa table, raſſemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit ſon eſclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de ſavourer. Il fut obligé de s'empoiſonner; car en réviſant ſes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que 60 mille écus pour vivre: il craignoit de mourir de faim.

CHAPITRE DLXXIV.

Plume de Commis.

Comptez, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, bordereaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination ! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule ! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde !

Quand il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'employeroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis des fermiers-généraux, des ſous-fermiers, des régiſſeurs, des adminiſtrateurs, des receveurs-généraux & des receveurs des tailles !

Que de plumes occupées à griffonner ſur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, ſorties, péages, papier marqué, contrôles, centiemes deniers, in-

ſinuations, enſaiſinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs ! Joignez-y enfin les *dix ſols pour livre*, que les traitans appellent ſi ingénieuſement *la rocambole.*

Ajoutez les commis des adminiſtrateurs ou régiſſeurs des poſtes, des loteries, des meſſageries, des rentes ; vous verrez un tiers de la ville qui verſe l'encre ſur le papier ſous le drapeau de la maltôte.

Quand je vois ces regiſtres qui égalent en groſſeur les volumes de l'encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémiſſement comme ſi j'étois condamné à parachever la triſte beſogne. Que de gens, me dis-je, à qui il eſt fort indifférent de faire un *bordereau*, & qui ſont inhabiles à ſentir l'ennui attaché aux arides calculs ! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille ! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amuſant, en comparaiſon de la fonction ſédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme regiſtre.

Le moindre de ces commis a ſix cens livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté ; il ſait un peu d'arithmétique : voilà ſa ſcience, voilà ſon gagne-pain. O frere du fils

de Vaucanſon, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entaſſe, on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleverſement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes enſevelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un regiſtre des *rentes ſur l'hôtel-de-ville*, au-lieu d'un volume du dictionnaire des arts, comme le ſavant ſcrutateur ſeroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir ſu lire la quittance d'un tontinier, au-lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre poſtérité qui pourroit ſe méprendre. Ainſi, après bien des peines pour déchiffrer les manuſcrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en eſt reſſuſcité que quelques fragmens d'un miſérable ſcholiaſte ſur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre, & appliquoit ainſi ſa ſignature de toute ſa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliſeroient un paiement de douze ſols, qui conſtateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, ſigneroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe ?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier ſur un commis de ſes bureaux. Le préſident ne regarde pas ainſi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainſi un commis ? Par l'idée que la diſtance qu'il y a de ce ſerviteur à lui, n'eſt pas déjà ſi grande que le haſard ne puiſſe la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jette un ſupérieur en traverſant ſes bureaux ! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de ſa vue. Sa marche hautaine, ſa tête en-arriere ſemblent dire à tous ces ſubalternes : *Je vous nourris ; mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE DLXXV.

Séminaire.

Ce mot formé du ſubſtantif latin, qui ſignifie *ſémence*, annonce aſſez l'alluſion au mot *ſéminaire.*

Là eſt donc la ſemence de tous les théologiens qui ſe répandront ſur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuyent.

Dans l'âge des paſſions, ils s'occupent de theſes ſorbonniques ; ils ont renoncé à leur ſexe pour l'appât d'une place qui les nourrira ſans le travail des mains ; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-ſoupers clandeſtins, une reſtauration que ne leur offre pas la rigoureuſe frugalité de la table du réfectoire. D'un côté, un violent appétit ; de l'autre, une abſtinence forcée les obligent d'appeller des mêts auxiliaires. Ils ſe livrent en tremblant à ces agapes furtives qui conſiſtent à boire quelques bouteilles de mauvais vin, & à manger quelques gâteaux qu'un ſommelier complice a introduits malgré la regle ; ce qui cauſe un bouleverſement total lorſque le ſupérieur en eſt inſtruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des ſymptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met ſur le compte des *livres philoſophiques* l'amour des pâtiſſeries & des liqueurs. Sans ces maudits livres, on chériroit les plats de la maiſon, & ils ſuffiroient à des eſtomacs dociles, qui n'auroient pas ſongé, dans leur rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces ſéminariſtes, reclus au moment où la puberté jette dans le cœur de l'homme ſes plus vives étincelles, n'ont pour recours que des queſtions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la baſe

de ces fameuſes theſes chancele, & les ſéminariſtes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général eſt ſtupide, parce qu'il eſt compoſé d'une eſpece de payſans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller enſuite ſe faire ſous-diacres, & paſſer delà à quelqu'emploi de porte-faix eccléſiaſtique.

Ces épreuves ſacerdotales n'embelliſſent pas leur phyſionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix viſages groſſiers & laids, pour une figure agréable. Cela doit frapper dans des hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur eſt plus caractériſée chez les ſéminariſtes que dans tout autre aſſemblage d'hommes.

La moindre ſuſpicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiſte*; le nom de *ſocinien* fait trembler les voûtes du ſéminaire. Il ne faudroit qu'un tome des Œuvres de J. J. Rouſſeau pour ſouiller la maiſon, & faire accuſer ſon profeſſeur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obſcurciront leur entendement, & les feront déraiſonner le reſte de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a diſpoſé à

des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux ruſtiques, conçoit tout-à-coup le vuide des queſtions oiſeuſes, s'occupe d'objets champêtres, ſourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeſte qui ſurchargeoit ſon entendement dans ces ſolitudes où l'imagination échauffée ſe repaît d'idées creuſes. Il eſt à remarquer que le corps le plus utile, les curés des campagnes, ont paſſé par les ſéminaires : mais ils n'ont fait qu'y paſſer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens preſqu'inévitables dans ces maiſons où l'on entaſſe à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oiſive a le plus d'activité, où les paſſions, encore ſans objets, ne peuvent que s'égarer.

Les princes jadis ſe ſont diſputés à qui établiroit des ſéminaires ; & l'on a imprimé du ſéminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE

CHAPITRE DLXXVI.

Saiſies.

Rien de plus fréquent, & rien qui déshonore plus notre légiſlation. On voit ſouvent un commiſſaire avec des huiſſiers, courant après un vendeur de hardes, ou après un petit quinquaillier qui promène une boutique portative.

Les communautés ſe font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les avocats & procureurs choiſiſſent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il eſt vrai, de ces repas prolongés, où, ſyndics, jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaiſir des ſaiſies.

On dépouille publiquement une femme qui porte ſur ſon dos & ſur ſa tête une quarantaine de paires de culottes. On ſaiſit ſes nippes au nom de la majeſtueuſe communauté des frippiers ; on enleve le miſérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offenſé les droits impreſcriptibles de quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veſte qui porte quelque choſe enveloppé ſous ſon manteau. Que ſaiſit-on ? Des

ſouliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les ſouliers ſont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuſe devenant attentatoire à la cordonnerie Pariſienne.

Que ne ſaiſit-on pas aux barrieres, aux douanes ! Que de droits ſur toutes les balles & ballots du commerce ! On ne ſait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir paſſé ſa vie à étudier le code ténébreux que les intéreſſés amplifient & interpretent à leur guiſe.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui ſur la librairie. Une cupidité ſubalterne a calculé qu'il lui ſeroit avantageux de s'emparer, ſans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la penſée humaine, ont été confiſqués. C'eſt à qui ſe diſputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres ſcandaleux ou ſatyriques que tout gouvernement a droit de ſupprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés, par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui compoſent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ſes manufactures, ont ſervi ſon commerce, & vont contribuer encore à la circulation intérieure, un brigandage ſecret ſaiſira ces marchandiſes

ſans aucune formalité légale. On crevera les ballots ; un mouchard adroit y gliſſera ſubtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte de la ſaiſie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empreſſeront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent ſans doute que ces infamies s'operent ſous leurs noms ; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel ſur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue ſecrete des brigands a fait mettre de côté, ſont bientôt retirés par eux, vendus, diſtribués. C'étoit d'abord, à les entendre, un poiſon infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots, & peſtiférer la ville entiere. Quand le prétendu poiſon a paſſé par leurs mains, il a perdu toute ſa malignité ; on peut en amuſer le peuple, c'eſt-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des ſaiſies.

Le goût de la lecture eſt donc aſſujetti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en eſt confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raiſonnables & ceux qui ſont marqués au coin d'une licence effrénée, ſottiſe & génie, éloquence & galimathias : rien n'eſt exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuſes conquêtes faites ſur la librairie étrangere compoſent des maſſes énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe abſent eſt ruiné ; mais le livre n'eſt pas détruit.

Il eſt des ſaiſies qui deviennent légitimes, quand elles tombent ſur des libelles ou ſur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proſcription la ſageſſe & le cyniſme, l'écrit inſtructif & la ſatyre impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'eſt-à-dire, de les broyer ſous une machine faite exprès, & qui métamorphoſe ces pages ſcandaleuſes en cartons utiles. Ils forment les tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obſcene, mis en pâte & verniſſé, eſt dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ſes anciens anathêmes ; il prend du tabac dans ce qui compoſoit jadis *le Portier des Chartreux*. Ainſi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne ſecoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE DLXXVII.

Hôtel des Enfans-trouvés.

On n'entre point dans l'hôpital des enfans-trouvés ſans reſſentir une profonde émotion. Dans une grande ſalle ſont plus de deux cens enfans nouveaux-nés, couchés dans de petits berceaux rangés ſur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la miſere ou l'inſenſibilité ont conduites dans ce lieu de miſéricorde, ſont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient ſans la main qui les a recueillis. Eſt-il au monde un ſpectacle plus touchant!

A qui appartiennent ces enfans? Le prince & le ſavetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rouſſeau, dort peut-être celui de Cartouche! Dans cette crêche où tous ces berceaux ſont placés, le ſang le plus noble eſt confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître!

Séparés à jamais du ſein maternel, privés des tendres careſſes, des ſoins vigilans d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne pronon-

ceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance, & nous diſpoſent aux vertus, n'exiſte point pour eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie?

Huit mille enfans ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à-peu-près la moité dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié à découpées d'un ciſeau économe, ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

Pauvre enfant! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort; la mort dans ton premier

âge te seroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée ? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un père dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retint pas les leçons d'un pere ! Et ton ame dégradée par le malheur suivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

Quelquefois de jeunes amans, près de devenir époux, vont ensemble tenir un de ces enfans sur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rousseau, *d'en donner autant à faire à d'autres.* Cette cérémonie est pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'Hôtel-Dieu se trouve en face de l'hôpital des Enfans-Trouvés : comme si l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'avoient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir, mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue ; & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec ef-

froi tous les malheurs réſervés à l'eſpece humaine.

En traverſant ces ſalles où dorment dans la *créche* tous ces enfans qui ne ſentent pas encore leur infortune, en contemplant leur phyſionomie douce, gracieuſe & touchante, une idée m'a frappé. Qu'il me ſoit permis de la propoſer aux princes, aux grands, aux riches; à tous ceux enfin qui poſſedent un ſuperflu conſidérable.

On a des manies puériles, vétilleuſes, vicieuſes, & l'on n'en a point de vertueuſes. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiſeaux! Comment ne ſe trouve-t-il point un amateur de l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui faſſe élever ſous ſes yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit? Tel homme a trente chevaux dans ſon écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit ſix, voir croître autour de lui ſix enfans dont il ſeroit le bienfaiteur. Quelle fête pour un cœur ſenſible!

Quoi? parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit: j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens, je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere: j'en ferai des citoyens; un ſeul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenſera de tous mes travaux.

Les paſſions ardentes, contrariées par les

inſtitutions ſociales, ont peuplé ce ſéjour. » Ces enfans, (dit Shakeſpeare avec ſon » énergie accoutumée) dans l'acte vigou- » reux clandeſtin de la nature, ont reçu » une ſubſtance plus abondante, & des élé- » mens plus forts que n'en peut fournir un » couple épuiſé, qui va dans une couche » inſipide travailler ſans plaiſir à la création » d'une race d'avortons engendrés entre le » ſommeil & le réveil (1) «. Parmi tant d'individus, que de talens divers à cultiver ? que d'ames fortes à diriger au bien ? Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de ſoins ; il ne faudroit qu'un homme de génie dédommager des fraix d'éducation.

Il eſt bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révéré par les ſauvages, ne ſoit pas en uſage parmi nous. La foule des néceſſiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption ſeroit ſans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité ſans en avoir les chagrins ; il ouvriroit ſon ame à l'ame qu'il trouveroit ſenſible & reconnoiſſante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuſes ne ſeroit plus ſon fils. L'enfant adopté perdroit

(1) *Le roi Léar*, Acte I, Scene VI.

totalement le nom de ſon pere, & toute relation avec la ſource dont il ſort.

Qui ſait ſi l'hiſtoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaiſante ? Si l'homme n'eſt pas connu, c'eſt que l'on n'a pas encore tenté les expériences ſuivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui ſait ſi, en élevant de la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on diſtingue les vins généreux & les fruits ſavoureux de telle année, ſi l'on n'appercevoit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres?

J'ai eu occaſion de remarquer que preſque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & ſubſéquentes offroient des hommes d'un ſens plus raſſis.

Je laiſſe à l'imagination le ſoin de développer ce que ce projet a de fécond ; je ne fais que l'indiquer ; mais ſi je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'hiſtoire naturelle, qui doit ſervir plus que jamais à nous éclairer ſur toutes les étranges modifications de la curieuſe eſpece humaine.

CHAPITRE DLXXVIII.

Cabale.

Quand les auteurs tombent, ils ſe plaignent de la cabale ; mais quand ils réuſſiſſent, c'eſt à leur propre mérite qu'ils attribuent le ſuccès dans toute ſon étendue.

Autrefois il y avoit des cabales contre la piece : aujourd'hui il y en a pour. Si l'on eſt ſifflé à la premiere repréſentation, on ſe releve à la ſeconde. L'arrêt du parterre inflexible eſt caſſé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une eſpece de gloire à reſſuſciter l'auteur.

La farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere repréſentation. On juge la piece déteſtable ; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece eſt jouée trente fois de ſuite.

Le cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'exiſte plus. Ce rôle ſingulier, & que j'ai vu dans ma jeuneſſe, s'eſt effacé & ne figure plus dans nos ſpectacles. Il ſe forme bien quelque petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux, mais tous les accès de la jalouſie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois ſortes de parterres ; celui des gens de lettres, qui ordinairement eſt trop ſévere ; celui des gens du monde, qui n'a pas aſſez de ſenſibilité : c'eſt la troiſieme portion du public qui ſait apprécier l'auteur, & le récompenſer de ſes efforts. Les auteurs de profeſſion ſont de mauvais juges, parce que leur maniere propre eſt trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'hiſtoire du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuſes, qui déceleroient le tour d'eſprit de la nation.

Peu de pieces bonnes ou mauvaiſes, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

De tout tems le parterre a été le ſiege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'eſt diſputé auſſi vivement pour & contre la ſtructure de quelques hémiſtiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes diſcuſſions paroiſſent toujours incroyables à quelques hommes de ſens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théatre.

L'orgueil des auditeurs a toujours été aux priſes avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en eſt réſulté des ſcenes très-plaiſantes, où le cœur humain ne s'eſt pas moins dé-

veloppé & montré nud, que dans les révolutions les plus sérieuses.

Le public veut que l'auteur soit modeste. Le plus habile est donc celui qui sait déguiser son amour-propre, & qui semble prêt à l'immoler devant son arrêt : alors sa déférence lui ménage le succès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur ; & puis quand elle est généralement établie, il se plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pousse ses branches en toute liberté ; il se réserve le droit du ciseau.

Quand un auteur voit jouer sa piece, tout au milieu de ses craintes, de ses alarmes, de ses frissons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'assemblé redoutable qui le juge. Ce moment inspirateur lui fait naître de singulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'est là son secret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état fait aussi ses petites réflexions mentales, & sourit en secret plus d'une fois ; car on ne sauroit dominer le troupeau de l'espece humaine, en quelque genre que ce soit, sans être tenté d'en rire : c'est un mouvement involontaire.

Auteurs & rois, vos idées particulieres sont plus rapprochées que vous ne pensez ; & votre coup-d'œil sur la masse des spectateurs, au moment où ils prononcent sur vous,

a, ſi je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne converſez-vous pas plus fréquemment enſemble ? Vous pourriez-vous communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à ſavoir manier légérement la bride inſenſible qui mene le courſier ombrageux, mais docile ; car, pour en impoſer à un parterre tumultueux & à une nation en effervescence, les moyens, du moins je l'imagine ainſi, ſont à-peu-près les mêmes.

Que des rois ſifflés ſur le grand théatre, qui, avec des riens, auroient pu ſe faire applaudir à toute outrance !

CHAPITRE DLXXIX.

Lorgnettes.

Il y a des grimaces de mode. De-là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux diſſimulent leur perfection pour uſer d'un inſtrument inutile, & qui n'annonce le plus ſouvent que l'affectation. N'en eſt-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait ſi délicat,

ſi tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expreſſion de cet organe éloquent, lorſqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un cryſtal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer ſon ame toute entiere ; que, ſachant qu'elle ſe refugie dans les regards, il en voile le mouvement expreſſif ; que cette formule, favoriſant ſon orgueil, le diſpenſe de ſaluer, l'enleve aux rites officieux d'une politeſſe fatigante : je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues miopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

Tandis que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens preſque convulſifs, qui déparent les plus beaux viſages.

Ici, c'eſt une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de bleſſer les cœurs eſt trop fortement caractériſée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'eſt un regard languiſſant & étudié, qui ſe porte avec nonchalance à gauche & à droite ; elle croit ſe donner ainſi l'air du ſentiment, & l'on ne montre que le menſonge dans cet organe de la penſée.

On apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air diſtrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries; je parle de cette affectation de promener inceſſamment ſes yeux, comme ſi la curioſité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire par une pétulance bizarre ou une langueur menſongere, cette expreſſion naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux; & les femmes, quelle que ſoit la foibleſſe de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainſi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE DLXXX.

Philoſophie.

Il eût été peut-être à deſirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens philoſophes enſeignoient ſuivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ſur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas expoſé la philoſophie aux furieuſes & outrageantes dé-

clamations des ſots, des ignorans, des méchans; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des ſouverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repréſente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent ſans préparation au milieu d'un peuple, elles cauſent une exploſion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs, chacun ſe croit appellé à juger & à prononcer ſur ces graves & importantes matieres; il en réſulte une confuſion & une diſcordance qui ne produiſent que du bruit; les ſciences livrées indiſcrétement à tous les eſprits perdent de leur majeſté; elles ſe dégradent ſous des mains téméraires, folles ou baſſes, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conſerver la réputation des ſciences & de ceux qui les cultivoient; mais une précaution ſage pour empêcher les eſprits eſclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la diſcuſſion ne convient qu'aux ames généreuſes, parce que les ames timides les abaiſſent à leur niveau, tandis que les eſprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne sait plus à qui elle doit demander l'instruction; & des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le sait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leurs véritables sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne sait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement: ce sera pour un autre ouvrage; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes sans en indiquer les auteurs; car on voudroit ménager ceux-ci, en luttant contre leurs dangereuses idées.

CHAPITRE DLXXXI.

Point central.

Après avoir considéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications sortent du même tronc! comme les branches s'étendent au loin! Quelle impulsion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voisines?

La police de Paris a une correspondance étroite avec la police de Versailles, de Saint-Germain-en-Laye; & s'étendant plus loin; avec celles de Lyon & des autres villes provinciales; car on sent bien qu'elle seroit imparfaite, si elle ne pouvoit suivre le perturbateur de l'ordre public, & si la distance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

La correspondance de la police Parisienne ne se borne donc pas à son enceinte; elle regne plus loin, elle va jusqu'à Bruxelles; & c'est dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir se donner le plus de licence, que l'administration vigilante épie les discours, & surveille

ceux qui établiroient leur audace ſur le degré d'éloignement.

Ainſi la police de Paris, après avoir embraſſé la France, pénetre encore en Suiſſe, en Hollande, en Allemagne, & quand il en eſt beſoin, l'œil eſt ouvert de toutes parts ſur ce qui peut intéreſſer le gouvernement. Quand il veut être inſtruit, il l'eſt à coup ſûr; quand il veut frapper ſérieuſement, il eſt rare qu'il manque ſon coup.

On comprend que la machine ne ſeroit pas entiere, & que ſon jeu manqueroit l'effet deſiré, ſi elle n'embraſſoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur néceſſaire. Que l'eſpion ſoit ſoudoyé à Paris, ou à cent lieues, la dépenſe eſt la même, & l'utilité devient plus grande.

Il eſt en politique des nuances ſi fines, que la police de Verſailles, par exemple, n'eſt plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere; il faut qu'elle compoſe inceſſamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit ſuivre un autre régime.

Ce qui eſt indifférent à Paris ne le ſeroit pas toujours à Verſailles; & la ſévérité dont on uſe dans la capitale contre quelques déſordres, échoueroit auprès de la maiſon du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces obſervations fondées ſur l'expérience admettent donc des différences eſſentielles dans les branches de la police ; il faut changer de poids & de meſure, ſelon les tems, les lieux, les perſonnes & les circonſtances. Il n'y a point de regles fixes ; on doit les créer ſur-le-champ, & les actions les plus verſatiles ont leur ſageſſe & leur raiſon.

Voilà ce que les légiſlateurs en gros n'appercoivent point : c'eſt à la pratique qu'il eſt réſervé de ſaiſir ces nuances ; il faut une politique uſuelle, &, pour ainſi dire, journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur : ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

Or, cette ſcience a non-ſeulement ſes détails & ſes fineſſes, elle a encore ſes variations, & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires ; ce qui, en fait de police, eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

Or, vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn ; vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes, mais auriez-vous deviné celles-ci ? Quoique ſecretes, elles exiſtent, elles ont leur ſageſſe, & même leur profon-

vateur, en allant, dans le tems de carême, d'égliſe en égliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe; là, vous verrez un prêtre de paroiſſe, qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume, & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller ſa parafite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *Philoſophie* & les *Philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage; il tonne devant des janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

Tout ſermonneur, en deſcendant de chaire, obtient une collation; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedaud lui apporte du vin & du ſucre; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux

aux dames : *Prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partagons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre ; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur ; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*, & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe ; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prêche à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors, & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue Françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

Point de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute com-

poſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

Sur le mont Saint-Hilaire eſt un parche-minier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons ramaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par de ſcribes de toute eſpece.

Quand le jeune eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'armoire s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, M. l'abbé? Une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption*. Voilà quinze *Jugement dernier*, douze *Pardons des injures*, trente-deux *Paſſion*: choiſiſſez.—Non, dit le diacre, c'eſt une *Conception immaculée* qu'il me faut. — Une *Conception immaculée!* Mais cela n'eſt pas ſi commun que le reſte. — Il me la faut. Je voudrois de plus un ſermon *ſur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la Magdelaine, conſidérée comme non pécheresſe.— Je vous entends, Monſieur, je n'en ai que trois copies; après les *Conception*, les *Magdelaines non pécheresſes*, ſont ce qu'il y a

de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *grandeurs de Dieu*, je vous les paſſerois à cinquante ſols.

L'abbé monte ſur une chaiſe, armé d'un flambeau; il choiſit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte ſous ſa ſoutane, à pas précipités, un bon rouleau de ces pieux manuſcrits; s'enferme, pille des phraſes à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés, & que perſonne ne réclamera. Son ſermon & ſon panégyrique ainſi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme aſſurance; & les vingt écus qu'il a laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

Quand un ſermonneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Avent* & un *Caréme*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'eccléſiaſtique peut parcourir toutes les provinces du royaume: par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

Eh bien, tous ces ſermons ſont bons, excellens, quoique mauvais; ils contiennent toujours quelques principes de morale: car elle a cela d'admirable, qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple,

ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe, qu'il ait volé ces phraſes à tous les orateurs décédés ? les idées ſorties de la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pénetre, il attendrit ; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique ſont impreſſion aux deux bouts de la France.

Les ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme ; & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue ; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes ; ils ſe ſont rapprochés des proteſtans, ſi ſupérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les proteſtans eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de dé-

tails fins, propres à être ſaiſis par tous les eſprits & par tous les caracteres : elle n'eſt ni orgueilleuſe, ni dure ; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours, prononcés au peuple chaque dimanche, font une partie conſidérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification ; & plus d'un bon paſteur eſpere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs proteſtans, ne les connoiſſent pas ; ou bien ils obéiſſent aux préjugés que leur inſpire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, ſans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ſes diſcours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours ſa ſublime apoſtrophe à Louis XIV : *Et toi, prince, que j'honorai jadis comme mon roi, & que je reſpecte maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras auſſi part à mes prieres !*

Le prédicateur que j'ai entendu & ſuivi avec plus de plaiſir, c'eſt le P. Elizée, carme déchaux. Il y a du ſtyle, de la raiſon & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres ſur l'*éloquence de la chaire*, comme on fait beau-

deur Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance ; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La deviſe de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *La lettre tue, & l'eſprit vivifie.*

CHAPITRE DLXXXII.

Prédicateurs.

Quand un moine s'ennuye dans ſon couvent, il compoſe quelques ſermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut ſortir de la claſſe commune, & ſe mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere, il ſonge auſſi à prêcher.

C'eſt à qui attrappera un bon *Avent* ou un bon *Caréme :* car les honoraires augmentent ſelon les fonds de la *fabrique.* Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il y en a cinq cens.

La loueuſe de chaiſes influe ſur le choix des ſermonneurs ; elle ſtipule verbalement dans ſon bail avec la *fabrique*, qu'on choiſira

des orateurs accrédités, & elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début, elle prend des gardes à la porte de l'église, & renchérit les chaises. Il faut la voir trotter dans le saint lieu ; on ne peut s'y asseoir que sous son plaisir : elle vous fait la loi.

Entrez dans une église. Si la loueuse de chaises a la mine humble, le prédicateur est médiocre ; mais si elle est insolente, asseyez-vous.

Tous ces sermonneurs rêvent d'aller prêcher à la cour, ils se bercent tout de cette espérance, à-peu-près comme le jeune rimeur, en fabriquant ses vingt premiers vers, songe à l'académie Françoise. C'est qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduisoit autrefois à de bons bénéfices & même à une abbaye. Autre avantage. Le jeudi-saint, on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *vespérie* du prédicateur, avec toute sa garde, & il ne fait pas le moindre geste d'improbation. Plusieurs même ont passé les bornes sans qu'il en soit rien résulté : ce n'étoit qu'un sermon.

On distribue la liste imprimée des prédicateurs, & c'est à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un est admiré de la petite bourgeoisie ; l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuser pour un obser-

vateur, en allant, dans le tems de carême, d'égliſe en égliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe; là, vous verrez un prêtre de paroiſſe, qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume, & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux; des fleurs de rhétorique; il fait briller ſa parafite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *Philoſophie* & les *Philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage; il tonne devant des janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

Tout ſermonneur, en deſcendant de chaire, obtient une collation; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedaud lui apporte du vin & du ſucre; & cette bouche, qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux

aux dames : *Prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partagons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre ; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur ; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*, & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe ; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prêche à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors, & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue Françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

Point de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute com-

nes publiques, ils regretteront peut-être alors la ſcience expérimentale décédée, qui s'offroit pour les inſtruire ; & ſi l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces obſervations météorologiques ne joindroit-on pas l'*état des quais* ?

Les endroits où l'on a mis pour inſcription : *Défenſe, ſous peine de punition corporelle, de faire ici ſes ordures*, ſont juſtement ceux où ſe rendent les affairés. L'inſcription, au lieu de les écarter, ſemble les inviter. Il ne faut qu'un exemple iſolé pour amener trente compagnons.

Tel eſt le réſultat d'une immenſe population. Toute ſéance à table en exige une à la garde-robe ; & puiſqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas auſſi des latrines ?

Les perſonnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination eſt toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui ſatisfont groſſiérement les beſoins de nature, les repouſſant même loin d'elles & de leur ſociété, ſont obligés néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils dépoſent en plein air. Les excrémens du peuple avec leurs diverſes configurations ſont inceſſamment ſous les yeux des ducheſſes, des marquiſes & des princeſſes. O

quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-dessus ! Mais, quel dommage ! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes, sur ce point, sont plus patientes que les hommes ; elles savent si bien prendre leurs mesures, que la plus dévergondée ne donne jamais le spectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaste. Les observations desirées des médecins, si un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens masculins ; il faudroit recourir ailleurs pour constater celui des femmes.

CHAPITRE DLXXXVI.

Egoûts publics.

La magnificence romaine s'imprima surtout dans ces utiles établissemens, nécessaires à la santé, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, & punissoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut construit à Paris un grand égoût, appellé l'*égoût Turgot*, parce qu'il fut or-

donné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égoût commence au bas de Menil-Montant, parcourt de-là du côté du nord preſque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égoûts particuliers des rues verſent dans ce grand égoût, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égoût aſſez vaſte & profond n'étoit point couvert; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à laide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de la ville de vendre le terrein de cet égoût; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

Dès 1778, on s'apperçut dans le fauxbourg Saint-Honoré, qu'une odeur putride ſe répandoit & incommodoit beaucoup les voiſins de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Coliſée, pour recevoir dans cet égoût les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce fauxbourg, peu inſtruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du

Coliſée. La véritable cauſe de l'odeur infecte répandue dans le fauxbourg, vient de ce que les égoûts des cuiſines & les ſieges des latrines verſent inceſſamment dans ce grand égoût ; abus inconcevable. Ce grand égoût, dans l'état où il eſt, ne ſera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra eſſayer d'y entrer ; il y perdroit la vie. Quel ſera le remede aſſez prompt, aſſez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abîmes de putridité ? Il n'y en a plus ; la moindre ouverture forme un éolipile dangereux ; l'air & les rayons du ſoleil abſorboient du moins auparavant ces terribles exhalaiſons. Ainſi l'intérêt de quelques particuliers a empriſonné la peſte dans un quartier ſalubre. Puiſſe-t-elle ne pas s'échapper ! ou recourons du moins aux chymiſtes modernes, qui ſe jouent de tous les miaſmes meurtriers, & qui offrent de deſcendre dans les latrines avec la même confiance qu'un danſeur de la foire voltige ſur la corde large ou tendue.

CHAPITRE DLXXXVII.

Cabarets borgnes.

Autrement dits *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs ; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'eſt là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe qui mérite d'être obſervée ; car les paſſions qui ſont à nud, ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un fauxbourg. J'entrai au lieu déſigné, & je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table ; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

Sur les dix heures du ſoir, je vis tout-à-coup entrer tumultueuſement dix-neuf pendards, ſeize créatures & dix enfans, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poiſſons, légumes, morceaux de pain ; puis l'on fit venir du vin,

qui ne fut pas ſervi dans des pintes de plomb; mais dans des vaſes de grès.

Je fis ſemblant de ſortir, & me jettai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde, qui devenoit plus nombreuſe, jetta tout-à-coup ſur la table, tant en monnoie qu'en liards, une ſomme de quatre-vingt-quatorze livres dix-ſept ſols neuf deniers, dont ces mendians ne paroiſſoient pas ſatisfaits, diſant que la ſurveille leur recette avoit paſſé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *tréſorier*. Un autre, qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre conſidérable de vieux bas, ſouliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout ſeroit remis à leur friſpier de l'abbaye Saint-Germain. On eſtima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le réſultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils burent vingt-deux pots; plus, quatre bouteilles d'eau-de-vie; ils conſommerent auſſi deux livres de ſucre, un quarteron de tabac à fumer, ſeize cotterets & fagots.

De ces femmes, pluſieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les

chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer ſinguliérement leurs chiens ; car ils les embraſſoient & leur parloient avec une affection ſentimentale que n'a pas la plus jolie femme baiſant ſon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiſſoit le chef calculateur ; il regla les comptes, diſtribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la ſociété. Il s'agiſſoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, des vieilles hardes, & de les dépoſer chez tel gargotier qui les acheteroit en maſſe.

Cette eſpece d'hommes qui ne connoît ni la diſſimulation, ni l'hypocriſie. A la moindre contradiction, le viſage de telle femme ſe tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement : mais les hommes cédoient conſtamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme, & le ſecouant vigoureuſement, ſon voiſin calma tout-à-coup ſa colere, en lui diſant : *Aſſieds-toi, c'eſt une femme qui parle.*

Les femmes criailloient, & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expreſſions. Elles avoient un caractere de liberté abſolue, & leur idiôme groſſier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de men-

dians, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuſes qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de ſuite ; ils ſembloient ſe deviner plutôt que converſer entre eux. Quoiqu'on fît dans ce tems-là la chaſſe aux mendians, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette perſécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot ; mais leur langage étoit précis, énergique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien à reprendre à leurs diſcours. Ils juroient, il eſt vrai ; ils employoient fréquemment le ſaint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaiſe habitude, ainſi que chez pluſieurs Pariſiens qui ne ſont pas de la claſſe des gueux.

Leur ſouper étoit des reſtes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une nôce ; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuſent. Tout ſe conſomme à Paris ; la chymie a beau décompoſer les alimens & nous parler de ſes gaz, l'eſtomac robuſte ne con-

noît pas tous ces nouveaux ſyſtêmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raiſon que Winſlow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'oſoit ſe baiſſer pour ramaſſer une épingle, dans la crainte de ſe rompre une fibrelle à lui connue; de même le chymiſte n'oſe quelquefois manger, de peur de s'empoiſonner. Le gueux, qui ignore ce que révélent le ſcalpel, & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

La délicateſſe ne regnoit pas parmi eux; mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché; & prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit: Pluſieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs: car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occaſion

de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte eſt ſur une table de bois informe à deux pieds de diſtance d'un ménétrier qui fait danſer une populace de déguenillés ; c'eſt un ſoldat & une ſervante qui boivent enſemble ; c'eſt le rire & la miſere qui s'accolent près de ce vaſe de plomb enduit d'une craſſe rouge.

S'il ſurvient une rixe à la ſuite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent enſemble : la garde accourt ; & ſans elle, cette canaille qui danſe alloit ſe tuer au ſon du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a beſoin pour être contenue, & ſe repoſe ſur elle du ſoin de terminer les fréquens débats qui naiſſent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette ſoldateſque, ce guet qui met le *hola*, eſt compoſé de ſavetiers, habillés de bleu, qui, le lendemain, quand ils auront dépoſé leur fuſil, ſeront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vuidé la pinte de plomb. Ainſi c'eſt le petit peuple qui agit ſur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces ſoldats, *les ſoldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les ſoldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe eſt aſſurée d'une longue vie ; ils ne riſquent

que quelques talochès quand le délinquant eſt ivre & recalcitrant ; & alors ſerrant les menottes à celui qui a réſiſté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de croſſe de fuſil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui repréſente le guet, n'avoit que des houſſines ; ce qui ne bleſſoit pas comme le canon de fuſil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dériſion, *ganter* un homme. Quelquefois ils paſſent les bornes de la ſévérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la bierre & les liqueurs ſont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne ſais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoiſonneurs. Un conſeiller au parlement, dans ce ſiecle, opina à la mort contre un cabaretier falſificateur, ſoutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis enſemble.

Ces perfides diſtributeurs qui alterent un breuvage fait pour reſtaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-mêmes ſans doute les funeſtes accidens qui doivent réſulter de leurs mêlanges. Plus inſtruits, ils ne s'expoſeroient pas à commet-

tre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple & raiſonné, qui inſtruiroit tout à la fois le cabaretier & le peuple ; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, ſeroit très-utile, ſurtout, s'il indiquoit encore le remede contre les accidens de la boiſſon frelatée.

Qui fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique ?

CHAPITRE DLXXXVIII.

Lettres de Cachet.

Je ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine. Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un prince de ſang dans ſon palais. L'auteur auroit-il bonne grace de ſe plaindre quand ſon alteſſe royale obéit tout auſſi promptement que lui ?

Clovis, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela eſt démontré. Louis XIV & Louis XV en ont diſtribué une belle quantité, & n'en ſoupoient pas moins de bon appétit. Cela n'eſt que trop vrai.

Blackſtone les condamne ouvertement. Linguet, ſorti *de la Foſſe-aux-lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les diſtribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* ſont contraires au droit naturel; que tout homme eſt né ici-bas avec l'entiere propriété de ſa perſonne; que le ſieur *Henri* ne peut pas couper ſa promenade légalement; mais tous les livres poſſibles ne détacheront pas une ſeule pierre des crénaux de la Baſtille, n'abaiſſeront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaiſſeur des verroux. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur; il continuera ſes fonctions ſilencieuſes; & le philoſophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cens mille hommes armés, cinq cens millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Baſtilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'arrêté de la part de ſa majeſté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de repoſer dans ſa mémoire. La petite *eſtampille* (1) vous a fait paſſer

(1) L'étranger ne manquera pas de demander rapidemen

rapidement les *guichets*, & la signature de la main auguſte, qu'on liroit avec reſpect, ſeroit du moins une conſolation pour le pauvre priſonnier qui ſe diroit à lui-même : *Le roi de France ſait que je ſuis ici ; ſa volonté ſoit faite.*

Mais cette petite *eſtampille* déſœuvrée, qui, dans un moment de mauvaiſe humeur, peut ſe promener un dimanche matin, à Verſailles dans un certain cabinet ſur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade reſtaurante, ô voilà ce qu'on ne ſauroit digérer ! Or il faut avouer qu'on ne peut enviſager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on ſoit) un *eſtampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant ; mais qui, d'un coup de *griffe* allongé par diſtraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent ſur la terre ou qui planent dans l'eſpace des airs.

Combien délivre-t-on de lettres de cachet année courante ? Je n'en ai point la liſte ; ce que je puis affirmer, c'eſt qu'on n'en

---

qu'eſt-ce que l'*eſtampille* ? Je lui ôterois tout ſon plaiſir, ſi j'allois lui expliquer tout de ſuite ce que c'eſt. Qu'il s'enquierre.

accorde pas autant qu'on en demande : on en refuſe. Peſez bien ce mot, cher lecteur, & diſpenſez-moi du dangereux commentaire.

Les priſons d'état ſont déſertes, en comparaiſon de ce qu'elles contenoient de priſonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu : enfin, l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* aſiatique.

Le cardinal de Fleury a ſigné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les janſéniſtes ne ſont plus empriſonnés, & le trône de Pharamond ne paroît pas pour cela en grand danger.

Tant d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eſtampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumiere & de modération. Il faut leur en ſavoir gré.

Ces empriſonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que ſur un très-petit nombre d'hommes ; c'eſt-à-dire, ſur les agens publics & ſecrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou ſur ceux dont la plume ou la langue eſt trop indiſcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cens quatre-vingt-dix ne ſont pas

dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Parisiens ont plus peur d'un commissaire que d'un *estampilleur*.

Le tems n'est plus, il est vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet*; où il y avoit un bureau ouvert à toutes les passions violentes, sourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des empriſonnemens. Ce tems que j'ai vu est absolument passé, Dieu soit loué!

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil est devenu depuis peu plus commun que l'empriſonnement; c'est d'abord une économie pour l'état. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus sauvage, que d'entendre le cri lugubre des serrures, sous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monosyllabes atterrans.

Le prisonnier d'état, seul avec son imagination, son plus grand bourreau, envie le sort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf; & si la voix glappissante d'un porteur-d'eau parvient jusqu'à son oreille, il voudroit avoir la sangle entre les deux épaules, monter deux séaux en équilibre à un septieme étage par un escalier obscur & tortueux.

Ce doit être un grand supplice que cette inaction forcée; & la solitude doit donner à

toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus déſeſpérante encore que la perte de la liberté !

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abuſives, tortionnaires, lorſque ſon neveu a commis un délit, qui va le livrer à la juſtice & l'expoſer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ſes propres principes. Que fait l'oncle ? Il va ſe jetter tout éperdu aux pieds du miniſtere ; il implore un *ordre*, pour dérober ſon neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui ſauvera ſa famille du déshonneur !

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché ; c'eſt ſa femme qui en eſt l'auteur ; il ne peut publier le crime, ſans flétrir ſix enfans innocens dont le nom eſt encore cher à la patrie. Le crime reſtera impuni, & la vie même du mari eſt en danger, ſi l'autorité ne vient promptement au ſecours. Les loix ordinaires ne peuvent rien ; la trahiſon eſt à ſon comble ſans la main du pouvoir ſuprême. N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable ?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du miniſtre ; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt let-

tres de cachet contre ſa famille ? Sans un plus grand examen, il doit être par-là même le plus infortuné des hommes.

Mais quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accuſatrice d'un pere ? N'eſt-il pas un juge ſacré ? Nos formes juridiques ſont trop groſſieres pour deſcendre dans le ſecret des familles ; & ſi elles ſont diſſoutes tout-à-coup par des paſſions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut conſidérer comme un aſſemblage de pluſieurs familles ? Les miniſtres (il ne faut point chicaner ici ſur les mots) ne ſont-ils pas auſſi des juges ?

Dans les *affaires d'état*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de pluſieurs côtés, qui deſcendent dans pluſieurs conditions, ſe trouve un traître qui va venger un ſecret important, qui va donner une clarté fatale. La nation eſt léſée, ſi la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs ſi étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter ſon audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne ſont donc pas injuſtes ; il en eſt de néceſſaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la ſociété de monſtres ténébreux, qui ſe

flattoient que les loix civiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géans ambitieux ou téméraires, pour les enſevelir en un clin d'œil ſous leurs rochers audacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ſes fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon ſouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernemens dont toutes les parties ſont rellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'état! Mais ces gouvernemens ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

Quand il n'y aura ni vengeance, ni ſurpriſes, ni petiteſſe dans la diſtribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du ſein du paiſible olympe, n'aura point l'air d'une miſérable fuſée qui vous bleſſe au haſard, cette foudre des rois abſolus, ce témoignage de leur grand cour-

roux retentira avec majeſté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puiſſance, ils les regarderont comme la ſauve-garde de l'état & du trône.

On ne ſauroit détruire, hélas ! ce qui eſt fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reſte. L'autorité qui s'éclaire & qui n'eſt plus inhumaine, rendons-lui pleinement juſtice, admet chaque jour des modifications ; elle a ſenti qu'il étoit de ſa dignité, & même de ſon intérêt, d'effacer les anciens abus. Ils tomberont inſenſiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

Le comique (car où n'eſt-il pas ?) ſe mêle au ſérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terraſſer eſt dans la poche de l'exempt, perſonnage qui n'exerce pas ſans plaiſir ſes fonctions redoutables. Il eſt orgueilleux en ſecret de la foudre qu'il porte ; il ſe croit l'oiſeau de Jupiter : mais il marche à la maniere des ſerpens ; il ſe gliſſe, vous guette, ſe courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baiſſé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules : *Je ſuis au déſeſpoir, Monſieur ; mais j'ai un ordre, Monſieur, qui vous arrête, Monſieur, de par le Roi, Monſieur. — Moi, Monſieur ? — Vous-même, Monſieur.* Vous balancez un inſtant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un

homme poli, révérencieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous ſeriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup déſarmé. Vous auriez des piſtolets, que vous les tireriez en l'air, & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ſes réverences; il s'établit même entre vous un combat de politeſſe & d'honnêteté. C'eſt une réciprocité de mots civils, de complimens, juſqu'à l'inſtant où les verrous retentiſſans vous ſéparent de l'homme poli qui va rendre compte de ſa miſſion, & dont le métier, aſſez lucratif, eſt d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité poſſibles.

CHAPITRE DLXXXIX.

Corbillard.

Vaſte char ſervant aux magnifiques obſeques des princes, où l'on porte à ſon dernier gîte un grand perſonnage mis en plomb. Il va au lieu de ſa ſépulture ſe repoſer, le plus ſouvent de quels travaux? des fatigues journalieres de la chaſſe.

La marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés,

& portant le deuil de ſon alteſſe, quel ſpectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent juſqu'à terre. Les chevaux, ſous la caſaque noire & blanche qui les couvre, ſont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char eſt élevé & fort ample, comme ſi le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt ſont peintes au-dehors d'une maniere également large & tranchante.

Mais tandis que le deuil environne ce char funebre, ſous ſa vaſte toile qui eſt très-épaiſſe, doublement & triplement tendue, ſont des ouvriers en veſte, qui jouent aux cartes & aux dez ſur le cercueil royal pour ſe déſennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici eſt un fait.

On diroit que ce corbillard eſt l'image des courtiſans qui ſemblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la triſteſſe ; au-dédans des cœurs eſt la diſtraction.

Non, rien ne peint mieux le revers de la grandeur & le néant des repréſentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons ſelliers, ces charrons, qui, commandés pour accommoder le corbillard en cas d'accident, ſont cachés ſous la toile tendue, & roulent les dez ſur le corps de l'éminent perſonnage, lorſque tout l'appareil d'un deuil

faſtueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege ſacerdotal, les aumôniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE DXC.

Guerre des Auteurs.

Quelqu'un a voulu les réconcilier : ce n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs diviſions. On rit, &, ſelon la coutume, on charge les couleurs. Il eſt vrai que les autres états malheureuſement ne préſentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les profeſſions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout ſemble les déſunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville ſans ſe rencontrer une ſeule fois. On eſt toujours fort empreſſé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s'amuſe de leurs rixes, & ſemble les exciter à ſoutenir le combat. Il ſeroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdroit des ſcenes plaiſantes, ſans compter ce que cette union auroit de force & d'aſcendant pour en impoſer à ſes vagues déciſions.

Ainſi le public, qui, tout-à-la-fois veut rire & conſerver ſa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une ſottiſe, on la cache avec ſoin. Si c'eſt un auteur, mille bouches ſont ouvertes pour la porter ſur les toîts. On ne ſe met pas aſſez à la place d'un homme à qui l'on diſpute un ſtérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts, & qu'on veut inhumainement rabaiſſer au milieu de ſes premiers ſuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de ſe montrer ſenſible. On a été ſouvent injuſte, violent à ſon égard; on l'a attaqué indécemment, & l'on exigera néanmoins qu'il chériſſe ſon adverſaire comme ſi dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faiſoit aucun ombrage.

Malgré les diſcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oſerons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'envie que d'ambition. Ils ſe voient & ſe rencontrent avec plaiſir; ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires les uns aux autres; ils ſe plaiſent dans leurs diſputes vives & intéreſſantes; & quoique prolongées, elles finiſſent paiſiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oſons croire que, s'ils ſe fréquentoient davantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de ſe connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes,

autant sur leur caractere respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes, lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même-tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quant au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des sots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès?

Il faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure; peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit suivre les démêlés des personnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, malgré tout ce qu'on oublie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres sincérement liés entr'eux, qui sont plus encore, qui s'estiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le despotisme au fond de leur cœur, & qui se reconnoîtront ou que l'on reconnoîtra ici sans que nous les nommions,

les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y sollicite, & nous apercevons le tems peu éloigné, où, avertis par le ridicule, ils se pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié se concentrera alors toute entiere contre les satyriques de profession. Ceux-ci sont les vrais ennemis de l'espece.

Notre aversion contre toutes les classes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons sur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un souverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé versificateur *Boileau*, qui, au-lieu d'armer la poésie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ses rivaux. Exemple fatal, que l'innocence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

Cet écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthousiasme, ni sensibilité. Asservi à l'esprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'hérésie, & l'encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jettoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il se moquoit, lui bien pensionné, du poëte pauvre; il railloit cruellement

Colletet de ſon indigence qu'il eût pu ſoulager.

Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
Va demandant ſon pain de cuiſine en cuiſine,
. . . . . .
Horace a bu ſon ſoul quand il voit les Ménades,
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccès d'un ſonnet.

L'homme qui a laiſſé ces vers ſubſiſter dans la réimpreſſion de ſes œuvres pendant quarante années, ſans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

Tous les critiques de nos jours, qui ſe croyent des Boileau, veulent marcher ſur ſes traces, & appellent les injures littéraires *la défenſe du bon goût*. Mais leurs ſatyres, auſſi inutiles que dures, tombent dans le mépris; on les lit plus, & ils ſentent la vérité de cet aveu fait par leur maître:

C'eſt un mauvais métier que celui de médire.

Cette fureur de dénigrer les productions de ſon confrere au nom du *goût*, de l'inveſtiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la juſtice, de tranſporter dans le paiſible champ de la littérature la fougue des paſſions tumultueuſes, eſt une vraie maladie qui ne ceſſe d'agiter quelques

écrivains ; mais ils en ſont punis : aucun de ces détracteurs n'a ſu faire encore un bon ouvrage. Ils ne ſortent pas de la médiocrité. En répétant ſans ceſſe que tout décline, il ne reſte d'eux que le ſouvenir infâmant des injures qu'ils ont adreſſées aux hommes de lettres les plus eſtimés & les plus connus.

CHAPITRE DXCI.

Meches à lampe.

C'eſt pour vous, mes chers confreres, hommes de lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches* qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe ſtudieuſe pourra brûler ſans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches ſont compoſées de coton, & treſſées ſur le métier ; elles ſont enduites d'une ſubſtance graſſe, d'une odeur légérement aromatique. En brûlant, elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que ſoit l'huile qu'on employe ; elles jettent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*Académie des ſciences* ; elles ſont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Ser-*

pente. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empreſſe de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaiſir & l'inſtruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie, il méditoit encore !

CHAPITRE DXCII.

Tête tranchée.

C'eſt un phénomene, tandis que les pendus ſont communs. Une tête tranchée laiſſe un long ſouvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. Le dernier qui tomba ſous le fer du bourreau fut celle du comte de Lally. Il fut décapité le 9 Mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde ſoit flétri ; mais quand il tue en ſéparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'eſt imprimée ſur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du ſang. Ainſi rien

de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud (1).

C'eſt préciſément le contraire. L'opinion regnante eſt viſiblement déraiſonnable & injuſte ; elle pouvoit avoir ſon équité lorſque les familles étoient patriarchales, & qu'on puniſſoit pour ainſi dire, les chefs qui n'en avoient pas ſurveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille eſt hachée, que le fils à peine adulte quitte ſon pere, que le frere eſt étranger à ſon frere, comment l'abſurdité & la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore ſervi à le ruiner de fond en comble ?

Un deſcendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans ſa maiſon. Les parens du comte de Horn, coupable du plus lâche aſſaſſinat, ne ſeroient pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve ſous la régence ; & un marchand de drap, parce que ſon beau-frere, qu'il

(1) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je ſouhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'eſt honteux que pour le criminel ;
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

n'a jamais vu, ſe fera pendre, ne pourra parvenir aux petites charges diſtinctives de ſa petite communauté !

Quoi, les grands ont ſu s'affranchir de ce préjugé, & ils l'impoſeront encore aux petits, & les petits ne ſauront pas raiſonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi, pour le crime d'un ſeul, diffamer toute une famille ! Quoi, cette déraiſon ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voiſins, qui, ſe dérobant à toutes les eſpeces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant !

Qu'arrive-t-il parmi nous ? C'eſt que le juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainſi dire, que ſur des gens de la lie du peuple ; les autres claſſes forcent l'impunité : le châtiment a perdu ſa terreur, & les loix leur majeſté.

On a vu ſans frémir le plus monſtrueux des ſpectacles. Des parens, avertis que leur couſin ſeroit exécuté, pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la priſon, & mêler du poiſon aux alimens du condamné ! Cet attentat, qui offenſe toutes les loix divines & humaines, a été préconiſé : tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles. Une famille entiere, qui empoiſonne par orgueil un de ſes membres plutôt que de laiſſer aux loix leur dignité,

& à la punition ſon exemple, eſt-il un plus grand crime contre la ſociété ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite ſomme ; mais tel qui ſera condamné à perdre la tête aura cauſé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du ſecond aura encore droit aux diſtinctions honorifiques. Il eſt ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il eſt preſque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi ſon pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées auſſi abſurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus aſſujettiſſant ; car il ne tient qu'à l'opinion publique de ſe réformer elle-même. Les nobles ont dit : Nous monterons ſur l'échafaud ſans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon ſens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

On ne ſait plus trancher les têtes, diſoit un ancien officier un peu chagrin, ſe promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit, frappoit, & paſſoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier paſſant du grave au plaiſant avec cette légéreté qui n'appartient qu'aux François : Un gentilhomme, continua-t-il,

condamné à mort ſous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorſqu'il feroit un certain ſignal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *C'eſt fait, Monſieur, ſecouez-vous ;* & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux ſous le regne de Louis XIII, & déplora le ſiecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE DXCIII.

Laitieres.

Une ordonnance de police a ſagement défendu d'apporter du lait dans des vaſes de cuivre : mais le payſan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le tranſvaſe au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falſifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoiſe trompe la bonne foi publique, comme ſi elle étoit de la ville. Mais une faute plus grave, une cauſe réelle d'inſalubrité, c'eſt que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *La laitiere, allons, vite!* Auſſi-tôt les petites filles à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empreſſent de deſcendre de leur quatrieme étage, & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce ſeroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux eſt diſtribué.

Cette conſommation eſt devenue conſidérable, depuis que le peuple, ne ſachant plus que boire, vu les impôts & la falſification, a pris un goût effréné pour le café; c'eſt une habitude journaliere dans les trois quarts des maiſons de la ville (1).

Ces laitieres en cotte rouge, baſanées, & le plus ſouvent ridées, ne reſſemblent pas à celles que Greuze a deſſinées. Les tableaux de ce peintre ſont tout auſſi menteurs

(1) Dans les montagnes de la Suiſſe, ſur les rochers eſcarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'uſage du café au lait pouſſé juſqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *ſucrier*, parmi les uſtenſiles de premiere néceſſité! D'où vient que le goût de cette boiſſon a pris ſi généralement & preſqu'à la même époque dans des climats différens? C'eſt une fureur. Mais que la Suiſſe pauvre paye un

que les idylles des poëtes, qui copient Théocrite & Geſſner, près des choux & des carottes du fauxbourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos eſquiſſes rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant de ces embelliſſemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaiſie; mais ces figures voluptueuſes & ſéduiſantes qu'il s'eſt plu à repréſenter, ne ſont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

tribut auſſi conſidérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à ſucre un débouché nouveau & prodigieux? Les harangeres de la halle, les vendeuſes de marée, ces femmes robuſtes, prennent le matin leur café au lait, comme la marquiſe & la ducheſſe. C'eſt aux gens de l'art à déterminer en derniere analyſe l'effet de cette boiſſon ſur les tempéramens. Je ne vois plus perſonne à Paris déjeûner avec un verre de vin.

CHAPITRE DXCIV.

Contraſte des Pariſiens avec l'Habitant de Londres.

Les mœurs & le caractere de deux peuples voiſins, rivaux conſtans dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contraſtes remarquables, qui peuvent également ſervir à leur curioſité & à la perfection de leurs uſages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes reſpectives; & ſaiſis d'une vivifiante émulation, ſe diſputer avantageuſement le ſceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de ſervir & reſpecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philoſophie, qui tempere les fureurs erronnées de la politique; & le tems n'eſt pas éloigné peut-être, où chacun d'eux ſe réconciliera avec les idées qui lui ſemblent aujourd'hui les plus étranges.

Il eſt vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui ſe touchent. Elle s'eſt plu à établir une ſéparation morale, qui a droit d'étonner quiconque ſait réfléchir. De Calais à Douvres, tout change, au point que dans plu-

ſieurs choſes, ce ſont les contraires qui font contraſte.

L'eſprit philoſophique, qui enviſage toujours la gloire de l'eſpece humaine avant celle d'une nation particuliere, prenant un juſte milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les inconvéniens, mais ſans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités ſagement à profiter de l'échange de leurs idées : commerce digne d'eux & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point ſur le ſol ſanglant des batailles.

Cet eſprit de ſageſſe & de prévoyance pourroit aller plus loin dans ſon eſſor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équivoque, la poſſibilité d'une alliance neuve, prochaine, conſtante & ſinguliérement avantageuſe pour ces deux peuples : alliance qui ne ſera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, ſervilement attachés au vieux protocole des plus funeſtes idées.

Ces politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change autour d'eux, & que le progrès des lumieres néceſſite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

Quand le philoſophe lit l'hiſtoire, il eſt aiſément convaincu que les nations ont fait juſqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

Si

Si l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce, & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalousie qui les a aveuglés jusqu'ici sur leurs vrais intérêts; s'il vouloient respirer dans une concorde parfaite, & dans l'oubli de toute disparité d'opinion, ils sentiroient bientôt que leur antipathie n'est ni fondée, ni réelle; qu'elle peut s'évanouir aisément, & qu'ils sont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumieres, & s'il faut se permettre l'expression, pour jouir de leur supériorité naturelle sur les autres nations de l'Europe.

Cette alliance si plausible aux yeux du philosophe, & secrétement desirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verseroit des deux côtés l'instruction, l'abondance & l'exemple salutaire des plus heureuses innovations.

Si la nation angloise, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la simplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domestiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aisance à ce luxe fastidieux & ridicule qui semble éloigner les vraies jouissances à mesure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plusieurs des sages coutumes de ce peuple voisin & res-

pectable ; & ce n'eſt qu'en l'étudiant ſans préjugés & avec le deſir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuſe variété d'inventions & d'améliorations, qui cauſent une ſi agréable ſurpriſe aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre induſtrie, il faut avouer que le travail manuel, la philoſophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne ſont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voiſins. Heureuſe patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juſte équilibre l'aſſujettiſſement aux loix & la dignité de l'homme ! Puiſſe ce peuple qui vient d'éteindre ſes diſcordes civiles après avoir donné, dans cette criſe violente, l'exemple des plus étonnantes reſſources, offrir à ſes voiſins la communication de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres ! Ce ſera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ſes véritables avantages, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui lui ſont accordés par ſa ſituation, ſes loix & ſon génie.

Déjà les dames portent ſur leur tête la coëffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre.* Il y a plus de ſens & de raiſon dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE DXCV.

Athéiſme.

Nous ne le diſſimulerons pas, il n'eſt que trop répandu dans la capitale : non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres ſouffrans, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de ſe plaindre du fardeau pénible de l'exiſtence ; mais parmi le riches, les hommes aiſés, qui jouiſſent des commodités de la vie.

Il faut conſidérer en même tems que cette déplorable erreur n'eſt pas raiſonnée chez le plus grand nombre, & que c'eſt plutôt oubli, inſouciance, diſtraction, amour effréné du plaiſir. Chez d'autres, l'athéiſme eſt la goutte ſereine de l'ame ; leur ame manque de toute eſpece de ſenſibilité. Ceux qui l'affichent ne ſont plus dans les ſociétés honnêtes que de miſérable perroquets, répétant des phraſes vieilles & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre déteſtable, & ce ſcandale eſt proſcrit preſqu'univerſellement.

L'athéiſme eſt la ſomme totale de toutes les monſtruoſités de l'eſprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fantiſme, de l'ignoran-

ce, de l'audace ; c'eſt une manie deſtructive, qui fait un déſert du brillant ſpectacle du monde, & qui avoiſine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n'avoir rien de commun avec les penſées les plus reçues, a donné naiſſance à l'athéiſme, d'autant plus que ce cruel ſyſtême a une fauſſe apparence d'élévation, de grandeur. C'eſt un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conſcience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuſes; ils ſe ſont étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus inſenſés qu'ils ne le ſont en effet. Au reſte, le plus hardi ne ſauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire *je doute*.

Avouons en même tems que l'eſprit de parti s'eſt ſervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverſaire, & lui faire une bleſſure profonde. Le janſéniſte appelle le moliniſte athée ; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéiſme contre le philoſophe.

Qu'un homme dans ſa maiſon mette ſon pot au feu le vendredi, la dévote, en mangeant ſon brochet, décide qu'il eſt athée.

C'eſt un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu, enfante. Un habitué de paroiſſe appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire paſſer pour athées des hommes dont les écrits reſpirent la morale la plus ſaine & la plus intéreſſante. Cette accuſation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée, elle ſe détruit d'elle-même.

L'athée par ſyſtême eſt un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penſer comme le peuple, qui juge par inſtinct que le plus ferme appui de la morale ſera toujours dans la connoiſſance du grand Être qui ſcrute le fond des cœurs ; tandis que celui que n'environne pas cette majeſtueuſe idée, eſt néceſſairement plus près qu'un autre de tromper ſon ſemblable, de ne contraindre aucune de ſes paſſions, & d'immoler tout à lui-même.

Après y avoir long-tems réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans ſon malheureux ſyſtême : par la même raiſon que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

CHAPITRE DXCVI.

Babil.

Point de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine ; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup ; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangeres à l'objet ; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

On a déjà beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'est pas encore assez : il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le palier & tout le long de l'escalier. On se répond encore quelques mots jusques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les diſputes criardes, bavardes & ſottiſieres. Ici ſont des rimeurs échauffés, qui ſe tranſportent pour ou contre des hémiſtiches; plus loin, d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue eſt ſi familiere aux Pariſiens, que chaque table de café a ſon parleur. S'il eſt ſeul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers & charretiers, après les juremens uſités, commencent entr'eux une rixe de paroles groſſieres; les gourmades n'arrivent qu'a la ſuite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau, on ne s'entend point; c'eſt une rumeur confuſe, perpétuelle. Les mariniers ont peine à ſe communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches vienent à ſe rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les paſſagers. Alors c'eſt une bordée d'injures précipitées, c'eſt à qui réduira ſon voiſin *aux abois*. Les voix tonnantes & aiguës ſe répondent; & les coches ſont à deux cens toiſes, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une ſottiſe modulée ſur un ton particulier.

Il eſt donc impoſſible au gouvernement de lier la langue du Pariſien. Affilée, ai-

guiſée, babillarde, pétulante, elle s'exerce ſur tout & par-tout. On babille dans le ſallon doré, comme dans la tabagie enfumée; on s'arrête dans les rues pour cauſer. Les voitures ſéparent les dialogueurs, qui malgré le danger & la remontrance du cocher, ſe rejoignent auſſi-tôt pour achever leur phraſe futile.

Eſt-ce dans l'organiſation du Pariſien qu'il faut chercher la ſource de ce déluge verbeux, intariſſable? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journaliſtes ont reverſé enſuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journaliſtes ne ſont-ils pas des eſpeces de babillards, qui entaſſent par jour, par mois, par ſemaine, des mots vuides de ſens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaiſe ſtructure d'une hémiſtiche, employent à cette grande réformation pluſieurs feuilles de papier? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliſte ne commence-t-il pas ſon rapport par vous parler du ſiecle d'Auguſte & du ſiecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naiſſante célébrité d'un auteur? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures ſur la prééminence de Corneille ou de Racine? N'a-t-on pas répété faſtidieuſement dans toutes les ſociétés leur ennuyeux parallele, & les jeu-

nes rimeurs ſavent-ils dire encore autre choſe ?

Phocion appelloit les babillards, *larrons de tems.* Il les comparoit enſuite à des tonneaux vuides, qui rendent plus de ſon que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs de ſallons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles!

Vainement voudroit-on étouffer dans le Pariſien un babil indiſcret ou préſomptueux qui lui eſt naturel; ce penchant eſt irréſiſtible. Depuis la tête du miniſtre juſqu'à la jambe du danſeur, il faut qu'il diſe ſon mot ſur tout; il faut qu'il répete l'épigramme du jour; c'eſt pour lui un triomphe. Mais ſon caquet eſt auſſi inconſtant que ſes idées. Attendez huit jours, & ce parler bruyant qui ſembloit devoir tout renverſer, quittera un édit ou un miniſtre, pour tomber ſur une ariette ou ſur un demi-poëte.

CHAPITRE. DXCVII.

Fat, Fatuité.

Le magiſtrat, quand il eſt fat, l'eſt beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours eſt

une eſpece de miſantrope qui fonde tout, affiche un grand fond de mépris pour tous les hommes, & ſeroit infiniment cauſtique s'il avoit le talent de l'être? Sa mémoire n'eſt plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il eſt ſilencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend ſa ſource à la cour, & n'y exiſte pas, parce que le courtiſan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur; mais le fat veut imiter le courtiſan, & les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De-là vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville: *J'arrive de la campagne. — Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer? — C'eſt que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſifflage a diſparu avec les agréables du jour; le ton des halles illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines*.

Il faut avertir les Allemands qu'on ne

voit plus les petits-maîtres papilloner de loge en loge, faire les ſinges par le trou de la toile, traverſer le théatre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujourd'hui c'eſt le paſſe-tems des clercs de procureurs; il faut leur dire auſſi, que les petites maiſons n'ont plus l'air de myſtere, & que les petits ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

Je regrette le tems où les gens du bel air ne ſavoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout: tel marquis converſe, comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV diſoit à Philippe V, ſon fils, partant pour l'Eſpagne: *Ne paroiſſez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'eſprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes: on ne ſait s'habiller, marcher, converſer, qu'à Verſailles; mais ſupportez un peu ces Eſpagnols, ſur leſquels vous allez regner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'eſprit ſur un grand fond d'arrogance, telle eſt l'eſſence du fat de nos jours. Il paroît

dans telle ſociété infiniment aimable, & dans telle autre infiniment ſot. Il parle de l'*extrémement* bonne compagnie avec un ſérieux, un flegme remarquable ; il ſe peint tout en laid, excepté ſon propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artiſtes célebres, de tous ceux qui ſe diſtinguent dans les ſciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a preſque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux ſont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de ſoie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeſte de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philoſophes, ni dévots ; ils ont un amour-propre qui viſe à toutes les ſortes de diſtinctions : ce ſont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végétent à Verſailles.

Il eſt auſſi des fats parmi quelques écrivains qui s'encenſent d'abord réciproquement, & ſe font paſſer les uns les autres pour de ces génies dont la nature eſt avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maiſon pendant ſept à huit mois : mais au bout de ce tems, une brouillerie ſurvient ; ces grands génies ſe tranchent l'un l'autre leur tête de coloſſe, & ne s'appellent plus que Pygmée.

Quelle eſt l'ambition d'un fat de cette

eſpece ? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide admiration de quelque plat perſonnage.

Le philoſophe, jetté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété ; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui ? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs ?

Pourquoi donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? C'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde ; mais lorſqu'enfin les hommes, harraſſés de leurs propres préjugés, auront conſenti à ſecouer les plus tyranniques, ils ſeront tout étonnés que perſonne n'ait oſé le premier porter la main à un édifice auſſi fantaſtique.

Juſqu'à quel point peut-on braver la mode ? C'eſt une grande queſtion.

Notre politeſſe a pris la teinte d'une ironie malicieuſe : on ſubſtitue le compliment à la penſée. Il eſt convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne diſe rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode eſt le ton de la bonne compagnie ; & il eſt preſque permis d'être pervers, lorſque l'on eſt très-poli.

On diſſimule les propos déſagréables qui ſont venus à notre connoiſſance, parce que ce n'eſt plus le tems où un mot équivoque, un geſte d'inadvertance exigeoit du ſang. On n'a plus la même attention dans ſes paroles, & l'on ſe venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont bleſſés.

Quand la logique ſcholaſtique jouiſſoit encore de quelqu'honneur, on raiſonnoit de ſuite en diſcutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le ſtyle épigrammatique a pris faveur, on paſſe de branche en branche, & une converſation raiſonnée & ſuivie paroîtroit inſoutenable.

On diſoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promeſſes !

Si la vraie politeſſe conſiſte dans l'intention, qu'eſt au fond la nôtre ? Mais dans ſon menſonge, elle met du liant dans le commerce du monde, & perſonne pour ſon intérêt ne s'aviſe de pénétrer au-delà de la ſurface.

Il nous eſt venu depuis peu une clarté fatale ; on s'eſt apperçu que le deſir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous donne cette idée deſtructive ? C'eſt le ridicule que le fat moderne a ſu jetter ſur une vertu, & le plus ſouvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE DXCVIII.

Table.

On ne dîne plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le tems, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

Pour ne pas avoir l'air d'un déſœuvré, l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoiſſe ; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *Madame eſt ſervie* : il ſe montre.

Pourquoi prie-t-on à ſouper ? Pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier ; pour étaler ſa vaiſſelle & ſa porcelaine. Pourquoi préſente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le tems de boire ? on ſe leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que ſa magnificence.

Le poëte, qui dévore comme un loup, trouve que le tems des repas eſt furieuſement abrégé. Il a beau ſe rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ſes repas com-

me le grand ſeigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poëte n'a-t-il pas déjà fait une ſatyre contre ces repas ſuccincts ? Il eſt paſſé le bon tems de la gourmandiſe. Le ſervice change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne ſervant & n'écoutant perſonne, de très-mauvaiſe humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'eſt un académicien vorace ; il ſait qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le ſiecle de Charlemagne, où l'on reſtoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuſe a l'eſtomac d'un académicien ! Venez-le voir manger. Cela eſt plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'eſt à table, c'eſt à la clarté des bougies que les femmes aiment à ſe montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-tems ſur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouſſes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en uſant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE DXCIX.

Poſtérité des vrais Philoſophes.

Vous ne la trouverez cette rare poſtérité que dans les murs de la capitale. Là ſont cachés une foule d'hommes aimables & inſtruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la ſociété & l'étude, qui jouiſſent de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loiſir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre; ils poſſedent la raiſon dans toute ſa pureté, la raiſon accompagnée des bienſéances.

Voilà ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compenſe la foule des incommodités. Vous y trouverez des philoſophes dont la converſation eſt un charme toujours renaiſſant. Tout ce que les arts & les ſciences ont de plus délicat & de plus ſublime, vous eſt révélé par ces hommes, qui ſans être ſéparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere eſt un ſpectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces*, & pleurant aux *tragédies*.

Quand le François eſt ſage, il eſt le chef des philoſophes. Ceux dont je parle jugent

tout ce qui ſe fait ſans enthouſiaſme & ſans froideur, ſavent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'eſt à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuſes vérités ſe débitent. Le papier n'eſt pas fait pour les recevoir.

Ces philoſophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec ſageſſe; ils font grand cas du repos & de la tranquillité; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout à la fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne, à à Berlin, à Londres même, vous n'y trouverez point autant d'individus de cette claſſe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

Ils ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté; & qui ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue; ils ſavent travailler dans le cabinet, & parler dans le monde. Ils ont étudié, & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état; ils ſeroient tentés de parler plus haut: mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près ſtérile. Quelques-unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, ſeroient du bien probablement. Ce ſeroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable: ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit ſe propager cette foule d'hommes inſtruits, qui ont ſu échapper pendant leur vie aux traits d'une double perſécution, gar-

der leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un ſiecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

Voilà le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ſes mœurs aiſées & ſociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement néceſſaire à leurs obſervations multipliées.

Ce que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiſer leur conception, & raffiner leur ſtyle. Il eſt unique, il n'appartient qu'à la capitale; c'eſt, pour ainſi dire, la fonte heureuſe de pluſieurs ſortes d'eſprits; il en réſulte une raiſon aſſaiſonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expreſſion.

Ce ſtyle-là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres, que l'on s'entend, que l'on ſe devine au premier mot, & que l'on rit du ſimple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

Ces philoſophes vivent au milieu de la ſottiſe & de la folie, & paſſent entre deux ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicateſſe & ſcru-

pule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux ? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théatre.

Voilà, je le répete, le charme de la capitale ; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage ; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend inceſſamment ; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cet athmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans ce lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

Ailleurs ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point ; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à la fois le côté plaiſant & le côté ſérieux : alors l'homme de lettres, hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des

mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes, & laiſſe trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la converſation!

Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits, de ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE DC.

Secrétaires du Roi.

Le nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de ſa régénération, eſt preſque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ſes forces de la claſſe dont il ſort. Il a ſi peur qu'on ne ſe ſouvienne de ſa roture décédée, qu'il employe ſes ri-

cheſſes à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à ſe frotter contr'eux; on diroit du fer qui cherche à s'impregner de l'aimant.

Il ne ſort pas du nouveau tourbillon où il eſt entré; il ſe perſuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant paſſé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en arriere qu'avec effroi, & ſa conduite eſt conſtamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent! Comment ſe rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a ſix mois; que l'on couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, reſcriptions, billets des fermes, actions des Indes?

Le fils d'un ſecrétaire du roi ſera plus noble que ſon pere; auſſi l'acheteur de la charge n'enviſage-t-il qu'avec un certain reſpect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie ſe proſterne devant ſes petits-fils, qui ſeront décorés de titres, & n'auront rien de commun avec la ſouche originelle.

En attendant ces majeſtueuſes deſtinées, le ſecrétaire du roi ne ſauroit abandonner tout-à-coup les manieres bourgeoiſes. Il a beau s'étudier, c'eſt toujours M. Jourdain dans ſa maiſon. Le noble ne paroît que lorſ-

qu'il traverſe la ville en ſilence dans ſon équipage ; & pour repréſenter comme il faut, il devroit ſe taire toujours.

On croyoit que les négocians, ſatisfaits d'un nom eſtimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & ſeroient revenus de l'idée d'acheter une nobleſſe qui ne ſert qu'à marquer leur diſtance d'avec la haute & véritable nobleſſe.

Quand le roi la donne pour ſervices rendus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui ſe paye.

CHAPITRE DCI.

Révolution muſicale.

Quand on veut donner une jouiſſance nouvelle au Pariſien, il ſe mutine, & commence par injurier le novateur : comme ſi en fait de plaiſirs un novateur pouvoit être dangereux !

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra, & je diſois avec la Bruyere : *Je ne ſais comment, avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému. Gluck eſt venu, & j'ai connu les

les charmes de la muſique. Je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi. C'eſt à ſon expreſſion ſimple, énérgique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette muſique expreſſive & touchante. Il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre; mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte! ah, quel opéra!

Le Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

Puiſſe le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet art, ſorti enfin pour nous de l'enfance où nous le captivons? Que l'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé, ni affoibli, & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault; il n'y a rien de ſi inſipide que ſes opéra; il n'a ni rapidité, ni diverſité, ni chaleur. C'eſt une folie à l'académicien Marmontel, que de vouloir le rapetaſſer. Tous

les muſiciens perdront leur tems, & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vuides, qui repouſſent le génie.

Voici donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique brillante de Lully a diſparu; & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant; car s'il s'arrête, il recule.

Depuis que nos opéra-tragiques & nos brillans opéra-comiques ſont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *ſolfier* à voix baſſe dans les rues, dans les promenades, dans les ſociétés; c'eſt un air que ſe donnent ceux même qui n'ont ni voix ni oreilles.

Ah, combien le gouvernement doit chérir l'opéra! Les factions théatrales ſont diſparoître toutes les autres factions.

La politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à ſon chien pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes: » Ce chien avoit une ſi belle » queue! Quelle fantaiſie prend à cet Alci» biade de la lui couper? Il a dégradé le » plus bel animal du monde; c'eſt un fan» taſque, c'eſt un fou «.

Alcibiade, dans ſon char doré, portoit un Cupidon armé du foudre: cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre ref-

pectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'on dit, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage : d'accord ; mais auront-ils la force & la ſanté qui ſupportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne ſe rapelleront-ils pas ces arts qui amoliſſent l'ame involontairement ?

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les haut-bois, les flûtes & les baſſons ; cela eſt un peu cher. La poéſie, y compris l'art dramatique, coûte infiniment moins. Il y a trop de muſiciens. On a maintenant le droit, pour ſon argent, de ſe montrer très-difficile.

CHAPITRE DCII.

Bal d'Enfans.

On ne danſe plus au bal de l'opéra ; on ne fait plus qu'y courir ; on n'y cherche que la confuſion ; on ſe marche ſur les pieds ; on s'étouffe : voilà le grand plaiſir ; mais plus de contredanſes.

La danſe eſt ſi perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danſer avec une ſupériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la

tête appuyée sur une de ses mains, s'écrioit: *Que de choses dans un menuet!* Prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne seroit plus permis de danser pour son plaisir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danseroit pour être applaudi?

Des personnes qui n'atteignent point à ce dégré de perfection qui nous rend si difficiles, se dispensent de danser. Les bals d'enfans ont achevé de proscrire la danse. Ces petites créatures déployent tant de graces & de légéreté, qu'il n'est plus permis de se présenter après elles. On s'excuse, parce qu'on sent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves, & la mere à vingt-huit ans n'ose pas joûter avec sa fille.

Les prélats assistent à ces bals d'enfans; ils étalent leurs croix pastorales, & voyent avec complaisance les menuets & les quadrilles. Ils causent avec les vieilles tantes en cöeffe, qui ont en horreur le scandale du bal public. Mais quand la danse est concentrée dans l'appartement d'une présidente, que des têtes mîtrées sont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danse proscrite par l'église semble être réconciliée avec ceux qui l'anathématisent.

Il n'y a rien de plus sérieux que les bals qui se donnent à la cour. Tous les détails sont d'une importance extrême. L'étiquette

préſide au moindre rigodon, l'étiquette plane ſur les danſeurs : tout eſt calculé, meſuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoît XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes François qui ſe trouvoient à ſon audience. Mais ſi le François, monté au vatican, rit en préſence du ſaint-pere, en revanche, il eſt exceſſivement ſérieux dans un *bal à la cour*, & il eſt peut-être permis de rire à ſon tour de celui qui eſt ſi grave en danſant à Verſailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

Tandis que les vaiſſeaux couroient les mers pour approcher leur tonnerre deſtructeur avec une préciſion géométrique ; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immenſité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur ſang, le jeune Veſtris danſoit à Londres, & ſubjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puiſſans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre ſupériorité, & nous étions ſecrétement flattés du triomphe de notre compatriote... Or, il faut ſavoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais ; ſalut Montaigne ; ſalut Shakeſpeare ; ſalut Moliere ; ſalut La Fontaine ; ſalut Sterne ; & toi leur dévancier, ſalut Lucien. C'eſt avec vous, mes chers auteurs,

qu'il faut s'épanouir la rate, & ſur la danſe figurée, & ſur la danſe ſolemnelle, & ſur les graves violons.... O bals d'enfans.... grands....

CHAPITRE DCIII.

Enrégiſtrement.

Il y a des choſes inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir ſur le mot *enrégiſtrement*, ne conçoivent pas ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux.

Un parlement aſſemblé & que regarde la nation, attentive à ſes mouvemens, réſiſte à l'autorité royale. Le peuple en ſilence attend l'iſſue du combat. Le ſouverain qui a ſoif d'argent, envoie pluſieurs fois l'ordre d'*enrégiſtrer* ſon édit. Le parlement s'y refuſe conſtamment; il allegue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne ſauroit forcer *la cour des pairs à enrégiſtrer* choſes contraires à la juſtice, au bien de l'état, à ſa propre conſcience. Le ſouverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de juſſion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon, & refuſe d'obéir. Toute une province

dit : *Voyons ce que deviendra ceci, & ſi nous gagnerons à ce grand conflict un dixieme de notre bien.*

Le parlement bataille avec vigueur ; il cite pluſieurs traits hiſtoriques qu'il tâche de faire cadrer avec la queſtion préſente.

Tout-à-coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet.* La volonté du roi n'y eſt pas plus expreſſe que dans les *lettres de juſſion.* A l'inſtant, c'eſt à qui payera plus vîte des chevaux de poſte pour voler au lieu de ſon exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt ſa phraſe commencée ; & briſant ſa plume, ſe rend précipitamment au ſéjour indiqué, quelque ſauvage ou quelqu'éloigné qu'il puiſſe être.

Réſiſter d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, ſi différemment reçus, ne ſont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penſer à chaque individu : hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adreſſé à moi ſeul. Les interprêtes du peuple peuvent remonter au ſouverain ; mais l'individu particulier doit céder à ſa volonté ſuprême. Et voilà l'opinion qui donne à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

Quelquefois on réſiſte au miniſtre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

Les parlemens auſſi attaquent la cour avec des mots embarraſſans & captieux, qui d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite? Au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire; & après l'envoi mutuel de ces ſérieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnemens.

Le chef-d'œuvre de la politique ſeroit, ſans doute, l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conſervateur de l'autorité royale & des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre? Quelle conſtitution eſt parfaite? Tout état a ſes balancemens; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernemens modernes.

C'eſt pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enrégiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agens moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agens réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux; la cohéſion des parties d'un vaſte état tient déjà un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchemens, devient dangereuſe; c'eſt ce que l'expérience a prouvé derniérement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

CHAPITRE DCIV.

Bicêtre.

Ulcere terrible ſur le corps politique, ulcere large, profond, ſanieux, qu'on ne ſauroit enviſager qu'en détournant les regards. Juſqu'à l'air du lieu, que l'on ſent à quatre cens toiſes, tout vous dit que vous

approchez d'un lieu de force, d'un asyle de misere, de dégradation, d'infortune.

Bicêtre sert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le soutien de leur dure & pénible existence. C'est encore une maison de force, ou plutôt de tourmens, où l'on entasse ceux qui ont troublé la société.

Trop grande lepre pour le point de la capitale! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne sais quel sentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'est presque composé que de libertins de toute espece, d'escrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux-monnoyeurs, de pédéraftes, &c. l'imagination est blessée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On est fâché de voir sur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres ;* mais il semble qu'ils devroient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui

dis : Que desiriez-vous, mon ami ? — Oh, Monsieur, si j'avois seulement un sol à dépenser par jour ! — Eh bien ? — Nous ne coucherions plus que trois. — Et si vous aviez deux sols ? — Oh ! je boirois du vin deux fois la semaine. — Et si vous aviez trois sols ? — Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours !..... Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant son premier mouvement fut prompt.

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades, & c'est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce seroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si desirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits eſt ſur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par ſa grandeur, par ſa profondeur, & principalement par la ſimplicité de la méchanique de la machine qui ſert à puiſer l'eau, au moyen de deux ſeaux, dont l'un deſcend vuide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice ; mais par une ſage économie, dont il réſulte encore un plus grand avantage, des priſonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuſe oiſiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'eſt à M. le Noir à qui l'on eſt redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin ; car il arrive quelquefois qu'on eſt obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui eſt, comme on doit le ſentir, un inconvénient ſouvent funeſte.

Quant à l'eau qui a paſſé par les conduits de plomb, on ſait qu'elle peut devenir malfaiſante, & que conſéquemment il ſeroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

Le nombre des habitans de Bicêtre n'eſt point fixe ; en hiver il eſt plus conſidérable, parce que pluſieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, ſont obligés d'aller ſe réfugier en hiver dans cet hôpital, où l'on

compte alors environ quatre mille cinq cens personnes.

Hélas ! que d'hommes ressemblent aux mouches actives en été, pietres en hiver. La nature nous traite-t-elle comme les mouches ? Les pauvres ressemblent un peu à l'insecte que le soleil fait vivre ou console, & que le froid ou l'hiver tue ou décourage. O Lazzaroni de Naples, nuds & vagans, libres, mais toujours sous un soleil nourricier.... Mais je suis à Bicêtre !

Des sœurs officieres, présidées par une sœur supérieure, gouvernent cette maison. Si quelque chose doit causer de l'horreur pour la pauvreté, & inspirer l'amour du travail aux fainéans, c'est l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compassion, cet abord consolateur qui adoucissent le poids de l'infortune. Le pauvre est bien un être nul ; on lui fait sentir que c'est la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'est quelquefois par sa faute ; mais il est pauvre. Hommes, chrétiens, répondez : *il est pauvre !*

Un hôpital est nécessairement le centre de plusieurs abus, parce que l'œil de l'administration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites ; & le malheur est un abîme sans fond. *Abyssus abyssum invocat.* Oh, que cela est vrai ! J'ai sondé la hauteur de l'opulence ; je n'ai pas encore pu sonder les profondeurs effrayantes

de l'indigence. Vous qui jouiſſez & qu'un pli de roſe affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abîme de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, aſſis à une bonne table, commandant des chevaux pour ſon équipage ! l'indigence !

Madame Necker, lorſque ſon époux étoit en place, ayant viſité elle-même l'intérieur des ſalles, fut frappée d'un ſpectacle qui parloit puiſſamment à ſon ame. La ſalle, dite *Saint-François*, renfermoit un air qui, par ſa puanteur, faiſoit tomber évanoui, & ſuffoquoit le plus charitable & le plus intrépide viſiteur. Elle vit ſix malheureux couchés dans un lit, ſtagnans dans leurs excrémens, qui communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en uſage le crédit dont elle jouiſſoit pour faire conſtruire des lits où il ne couche plus que deux perſonnes, & qui, par une ſéparation de bois, les met à couvert des miaſmes peſtilentiels.

Il étoit une ſalle affreuſe, où cinq à ſix cens hommes mêlés enſemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le déſeſpoir ſourd aigriſſoit ſans ceſſe des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la bayonnette au bout du fuſil ; c'étoit bien le lieu le plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui exiſtât, & qui ait exiſté peut-être ſur la ſurface entiere du globe.

Que je m'eſtime heureux de n'avoir pas à prendre ſur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*an deux mille quatre cent quarante*, que cette ſalle infernale, diviſée dans un local plus étendu, plus aéré, n'exiſte plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peſte contagieuſe qui ci-devant les méconnoiſſoit & rappelloit en grand le ſupplice de Mezence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort.

Il eſt vrai que là étoit la ſentine de l'eſpece Pariſienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en ſont devenus le mépris & l'horreur ? Puiſſent les ſoins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point ſe ralentir !

Dès la porte de cet hôpital, on reſpire un air que l'odorat ſeul peut juger vicié ; mais cela eſt commun à tous les hôpitaux, & preſque inévitable.

Paſſons aux *cabanons*. La premiere choſe qu'on ſe demande à ſoi-même, c'eſt : *Qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une ſentence, un ordre de police l'eſt encore moins.

Vauvenargues a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres ! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les magiſtrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

Là, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en bas ſont les plus favoriſés ; ils font des envieux ; car ils s'établiſſent marchands, & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

Un malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages : un compagnon de miſere qu'il ne voit pas, lui montre ſon métier, & c'eſt en ſe ſervant de pluſieurs mirois qu'ils croiſent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen, ils ſe voient, ſe parlent, & correſpondent par ſignes ; le plus élevé communique avec celui qui eſt logé le plus bas.

Il y a une eſpece de ſentinelle qui, ſon miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui paſſe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec tranſport, *qui eſt*

vêtue en telle couleur, de telle taille ; & tous les priſonniers alors ſe mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction ; mais chacun croiſant ſon miroir, tous la conſiderent, & elle ne ſe doute pas que chaque priſonnier ſourit & fait des mines à ſa phyſionomie.

La lecture de la gazette de France eſt une recréation permiſe aux priſonniers. Deux fois la ſemaine il ſe fait un grand ſilence ; la plus forte voix paſſe ſa tête aux barreaux, & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu ;* l'autre, *je l'ai vu ;* & les réflexions ne ſont pas tacites ; ces drôles ont des ſaillies.

On a ſongé à deux choſes dans ces cachots ; à procurer à chaque priſonnier un trou pour les beſoins naturels, & une iſſue pour aller entendre la meſſe. La chapelle eſt au milieu ; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs inſtructions, ſont enfermés à Bicêtre ; mais ils ſont ſéparés des autres priſonniers, parce qu'ils ſeroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait empriſonner, & qui les reconnoîtroient. Ils inſpirent moins de pitié à raiſon du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec ſurpriſe & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles ſont très-jeunes. Eſpions, délateurs, à ſeize ans ! Oh, quelle vie perverſe cela annonce ! Non, rien ne m'a plus affli-

gé que de voir des enfans jouer un pareil rôle... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dreſſent, qui corrompent ce jeune âge!...

Il y a des cachots ſouterrains, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le ſon que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainſi obtenu ſa grace en le trahiſſant. Quelle grace! *Il* contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller reſpirer au haut de l'eſcalier un peu d'air; & lorſqu'il mourut tout de bon, on avoit peine à y croire. Le chirurgien fut long-tems ſans oſer lui détacher ſon collier de fer. Il ſembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une ſi longue & ſi rare exiſtence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier Février 1756, les priſonniers renfermés dans l'endroit de cette maiſon appellé *la Petite-Foſſe*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriſer leur délivrance. Ils forcerent la ſentinelle, entrerent dans le corps-de-garde, & ſe ſaiſirent des armes; mais la ſentinelle ayant eu le tems de donner un coup de ſifflet, la garde ſe raſſembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Pluſieurs ſe ſauverent; mais ils furent bientôt attrapés, parce que l'habit, d'un drap groſ-

ſier, qu'ils endoſſent en entrant dans cette maiſon, ſervit à les faire reconnoître.

Les priſonniers interrogés ſur le motif qui les avoit portés à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne conſiſtât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un ſeul jour de la ſemaine; quoiqu'ils n'en avoient voulu qu'au ſupérieur & à l'économe qui les faiſoient jeûner ſi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur déſeſpoir.

On les prit au mot; pluſieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & reſſerrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'Allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire; on lui en feroit l'explication & le commentaire :

Les Crimes & le Châtiment.

» Un jour les Crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briſerent la porte de leur priſon, & d'un vol affreux & précipité fondirent ſur la terre & ſe répandirent en foule ſur ſa large ſurface. On vit l'herbe jaunir ſous leurs pas, les forêts s'embraſer, les villes ſe remplir de diſcordes ſanglan-

tes ; ils marchoient ſe tenant tous par la main ſelon leur coutume ; ils marchoient tous enſemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête, apperçut de loin le *Châtiment*, qui, d'un pied boîteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouſſes. Ah ! ah ! s'écria avec un grand éclat de rire la troupe infernale : pauvre dieu écloppé, ſi tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attraper... — Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le Châtiment, je ſerai peut-être fort longtems ſans vous atteindre ; mais quelqu'agile que ſoit votre fuite, mauvais ſujets, je ſuis sûr de ne vous point manquer.

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions ſuivantes.

Un Lapon, en naiſſant, a du moins pour appanage un renne ; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui percent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes ſauvages ont leurs tanieres, & tel malheureux, preſſé tyranniquement par les loix même, qui ont fait des propriétés excluſives du moindre pouce de terre, ou d'un miſérable plancher, n'a pas de quoi repoſer ſa tête. Il ne pourra habiter un gre-

nier entr'ouvert que ſous le bon plaiſir d'un maître ſuperbe ; des propriétaires le pouſſeront depuis l'extrêmité de la ville juſqu'au milieu des champs ; tout eſt pris, tout eſt envahi.

L'homme, dans nos gouvernemens modernes, en recevant ſon corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y reſpirer. On lui accorde l'eſpace d'un tombeau ; mais celle d'un berceau lui eſt interdite.

Beaucoup d'hommes n'ont, à la lettre, que leurs bras pour le ſervice du maître à qui ils ſont vendus. Qui ne poſſede rien, eſt néceſſairement l'ennemi de ceux qui poſſédent.

Le pauvre n'a preſque point de reſſources ; il faut qu'il ſoit malade pour qu'on ait ſoin de lui. On l'enterre pour rien lorſqu'il eſt mort, parce que ſon cadavre infecteroit. On le recueille lorſqu'il agoniſe. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir ſa maladie, au lieu de ne lui donner des ſecours que lorſqu'il eſt près de ſon terme.

La foule des néceſſiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vaſtes & dangereuſes machines qu'on appelle opération du miniſtere, leur rouage dans leur épouvantable frottement, écraſe toujours & ſans pitié la partie la plus foible....

Où eſt le remede à ces maux politiques & anciens. Les bons eſprits s'occupent à le

chercher ; il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie, & ſur-tout du cœur des adminiſtrateurs. Y a-t-il du mal à les produire ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fauſſes, il s'en trouvera une juſte & praticable ; alors ne ſera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle ſera dépoſée ?

CHAPITRE DCV.

De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit auſſi à Bicêtre les perſonnes des deux ſexes qui ſont infectés du virus vénérien, pourvu qu'ils apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur eſt accordé qu'après que leur maladie a été conſtatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'eſt point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les ſalles deſtinées à cet uſage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point reſpecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'eſt arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent ſe faire traiter, quarante-huit ſols, ſans leſquels, malgré leurs billets de la po-

lice, il leur refuſe la porte. On comprend quelles doivent être les ſuites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne ſoit obligé, par la gravité des ſymptômes appellant des ſecours urgens, d'augmenter ce nombre. Il eſt bien petit pour le troupeau gangrené qui ſe preſſe en foule à la porte. Ces malheureux ſont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & inviſible vautour qui ne ceſſe de les ronger; leurs ſymptômes s'aggravent, deviennent effrayans; l'œil recule épouvanté, & leur guériſon devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de ſa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorſqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit ſu enchaîner ce poiſon affreux & dévorant, viennent contempler les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage.

C'eſt ici que l'implacable Arimane a raffiné ſon génie mal-faiſant. Il lui étoit impoſſible d'attaquer l'eſpece humaine d'une maniere plus hideuſe & plus cruelle: & c'eſt l'attrait immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture; &, ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps

eſt rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux ! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur ; leur main tremble, leur corps friſſonne. Dieu ! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

Il faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois ; & ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

Ainſi le virus fait tout à loiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon, eſt ſi connue, & les aſpirans ſont ſi nombreux, que quelques libertins & pluſieurs femmes proſtituées ont ſouvent fait prendre une inſpection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moraliſtes, que direz-vous de ce trait ! Peſez-le, & puis montez en chaire.

Quelques peres de familles, aux froides remontrances des directeurs, aux ſermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer, ont ſubſtitué tout-à-coup le ſpectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre ſexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuſes maladies ;

ladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les passions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards sur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit possible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réussi.

Eh! qui traverseroit sans frémir la file de ces lits douloureux, où siegent des figures pâles & plombées? La douleur leur commande une attitude presqu'immobile : tout mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes, ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre à la fois l'aspect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle; elle n'existe plus que pour souffrir, & son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée, dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entiere consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à sa ca-

duque vieilleſſe, ſemble enfin avoir trouvé ſon véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faiſoit ſaillir les muſcles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du déſeſpoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts où les vices enracinés & les tourmens vengeurs ſont empreints ; mais là auſſi ſont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont ſoumiſes aux accidens ; leur ame n'eſt pas encore corrompue, & leurs ſens ſouffrent, comme ſi tous les déſordres avoient accompagné les momens de leur exiſtence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

Par-tout ce poiſon inconnu détruit, ravage, imprime les marques de ſon cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime ſourde & active, tous les organes de la ſenſibilité, & le corps vivant dans cet horrible état eſt cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfans de la putréfaction ; car ſi cette maſſe des tombeaux eſt putride, on ſent du moins qu'elle eſt calme, & l'on n'en entend point ſortir le cri lent & prolongé de la douleur aiguë, comme de ces fantômes livides, couverts de plaies vives... C'eſt aſſez ; fuyons de ce tartare.

La méthode des frictions eſt la ſeule qui

ſoit uſitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Eſt-il poſſible que l'art, après tant de tentatives, ne ſoit pas plus avancé ?

CHAPITRE DCVI.

La Saint-Louis.

Le jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert. Il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

On voit dans les appartemens le peuple mal vêtu qui remplace les courtiſans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *ſallon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extaſié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suiſſes rient de voir l'artiſan ébahi conſidérer, le col tendu, les plafonds, & ſe mirer aux glaces. Ces Suiſſes prennent le peuple Pariſien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils ſont

à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Ce jour eſt la fête des arts; les académies ouvrent leurs ſalles; on donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au ſculpteur, à l'architecte. Le matin on récite, de tous côtés, des panégyriques du roi canoniſé, qui ſont des tours de force oratoire & des chefs-d'œuvre de bavardage. On en a débité plus de ſoixante mille en France, rempli des menſonges les plus impertinens.

L'aſſemblée des quarante immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans de venir en foule à cette aſſemblée; ce qu'elles n'oſoient auparavant. Elles veulent entendre ce qui ſe lira à l'académie; car les femmes, tout en menant la vie la plus diſſipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier reſſort.

Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Mais la phraſe du bel-eſprit galant ſent le placage.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour-là avec tous les beaux-eſprits accourus en foule, aſſiegent l'académie, & ſe paſſent de dîner. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit. Tant mieux, les académiciens qui ſe ſouviennent d'avoir prêché dans le déſert, ne renonceront pas à ce qu'on diſe dans le monde: *On ne ſauroit entrer*

à l'académie. Plus on ſe plaint, plus ils jouiſſent. On lit des vers, on lit de la proſe, & les juges orgueilleux ſont jugés à leur tour.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains à Paris. Adieu la race bruyante des beaux-eſprits. Si un barbare, ennemi des lettres, vouloit faire une Saint-Barthelemi d'auteurs, il pourroit, avec avantage, ſaiſir ce jour académique. Dieu! le ſang oppoſé des poëtes tragiques & comiques, mêlé enſemble, coulant à grands flots & ſe confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des hiſtoriens; le poëte épique tombant ſur le chanſonnier; le verſificateur mourant, pardonnant au profanateur; l'académicien égorgé à côté du journaliſte qui crieroit, *je ne ſuis point auteur!* les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens ſénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leurs chaires curules, tandis que le ſecrétaire, déclamant contre cette barbarie, leur citeroit quelques paſſages de Tacite.... Quel chapitre pour l'hiſtoire! quelle déſaſtreuſe époque!.... Mais je m'apperçois que ce tableau, quoique chimérique, n'en fait pas moins frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Epargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité.

M. d'Alembert eſt heureux le jour de la Saint-Louis ; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suiſſes ; il a ſous ſes ordres deux abbés panégyriſtes ; il place les dames à panaches, il préſide les quarante immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance, & diſtribue des proſpectus ; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais où parle-t-il ? Au Louvre. Mr. d'Alembert eſt le courtiſan de la vérité ; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent jamais, & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'académie Françoiſe ; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral

que quelques-uns de ſes membre ont eu la confiance de prendre.

Quand l'académie Françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

On examine de nouveau les pieces du concours ; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet, ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement l'opinion la plus indifférente.

L'académie Françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? Non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute ; on fait bien, car perſonne n'écoute. Mais c'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés que celui qu'offre tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur-tout quand il y a clair de lune. C'eſt une fête demi-

nocturne, que les femmes aiment de prédilection. Elles montent toutes sur des chaises, leurs amans à leurs pieds; ce qui varie le spectacle & le rend nouveau, pittoresque, curieux. L'oreille s'ouvre à la galanterie que qui la touche beaucoup plus que les airs de feu Rameau. Cette confusion d'états, de personnes & de physionomie donne aux Tuileries un aspect unique. Elles peuvent contenir alors environ deux cens mille ames.

CHAPITRE DCVII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'auteur de la Pucelle, au fond de sa retraite, brûloit du desir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théatre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poëte seigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans sa patrie sans dire, *je l'ai vu.* L'auteur se déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il se cachoit, il crioit qu'il étoit mort: mais il se montroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

Tandis qu'une curiosité épidémique s'em-

preſſoit à contempler ſa figure, comme ſi l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ſes ouvrages que ſur ſa phyſionomie; l'empereur ſeul trompa ſon attente, en paſſant au pied du château de Ferney ſans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vouloit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

Arrivé à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

On prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire: ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué*; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

Les ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur; mais la ſecte qui

n'exiſtoit que par ſon chef, & qui ſe couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas ſans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de ſortes d'adverſaires, jouir avec ſécurité de ſa renommée orageuſe, & offrir un front qui n'avoit pas ſuccombé à tant de traverſes & à de ſi longs travaux. Il ſembloit triompher en ce moment & de la haine ſacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-ſiecle menaçoit d'embraſer ſa cime.

Ce vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé, ne ſongeoit nuit & jour qu'à ſa chere tragédie d'*Irene;* & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir repréſenter. Il rapportoit là tous ſes deſirs & toutes ſes idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéreſſoit le plus dans l'immenſe capitale, abſolument changée depuis ſon départ. Il n'y vit rien, ne ſongea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les viſites & les louanges, auxquelles ſon amour-propre voulut ripoſter, uſerent bientôt ſes forces; ſa carriere fut abrégée par ſes bons amis, & l'apothéoſe tua le poëte.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens ſenſés. Qui poſa ces

couronnes de laurier ſur le buſte, en face de l'original ? Des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne ſoubrette s'émancipa même juſqu'à careſſer & flatter de la main en plein théatre le buſte triomphant de l'auteur ; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit perſécuter ſon poëte, redoubloit d'enthouſiaſme, comme pour le prendre ſous ſa protection ; & cet enthouſiaſme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir réjaillir ſur eux une partie des applaudiſſemens. Le poëtereau, diſciple du grand poëte, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamona* ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui lui furent rendus de ſon vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la ſecte encyclopédique ſont petit divertiſſement, on ne voulut pas refuſer au clergé le ſien ; on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la perſécution ſur le cadavre que ſur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

Il fut ordonné que, ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au haſard un tombeau ſur la route. On vit pour la premiere fois un mort prendre la poſte pour ſe faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la ſolemnité du convoi ; la foule des aſſiſtans n'eût pas manqué d'obſerver le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholique, portant un cierge béni, & diſant la meſſe ſur ſon corps pour le repos de ſon ame. On ne voulut pas de cette ſeconde repréſentation.

Soit qu'on ſe fût repenti d'avoir permis le bizarre couronnement, ſoit toute autre raiſon, on pouſſa tout-à-coup la ſévérité juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort. On ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale, lieu de ſa naiſſance. La même défenſe s'étendit ſur J. J. Rouſſeau, lorſqu'il décéda à Ermenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient univerſellement connus, & la rumeur que leur décès occaſionna, piquerent ſans doute l'orgueil des rangs, puiſqu'il eut recours à des moyens auſſi petits, & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

Il falloit tout uniment laiſſer faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai ſucceſſeur de Voltaire;

Jeannot tout ſeul eût appaiſé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les eſprits.

Trois mois après le triomphe de Voltaire, le Pariſien oubliant les trente-neuf académiciens qui reſtoient, accueillit ce Jeannot avec le même enthouſiaſme. Il repréſentoit dans une farce qui, plus heureuſe qu'*Irene*, n'eut depuis que cinq cens repréſentations. L'idiôme de la derniere claſſe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel; & le jeu naïf de l'acteur, ſon accent ſûr, formoient un tableau, qui, dans ſa baſſeſſe, avoit un mérite extrêmement rare ſur la ſcene françoiſe : la parfaite vérité.

Pourquoi n'a-t on pas enterré Voltaire? Cette queſtion a été bien vîte étouffée, par ces mots plus fameux encore : *C'en eſt; ce n'en eſt pas;* tirés de la parade dont je viens de parler.

Ces mots ont fait une fortune incroyable; on les a prononcés dans les meilleures ſociétés & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant ſix mois que ces mots, pris & reçus dans tous les ſens poſſibles, & commentés avec tout l'eſprit dont le Pariſien aſſaiſonne les nouveautés.

Enfin, on a modelé Jeannot en porcelaine, ainſi que Voltaire. On trouve aujourd'hui l'acteur forain ſur toutes les cheminées, faiſant pendant au Prévile; & pourquoi ne fraterniſeroient-ils pas?

Il eſt donc prouvé qu'il n'eſt pas beſoin de perſécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui oppoſer. Si la foule trop nombreuſe environne tel homme monté ſur un tréteau, & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous diſperſer cette foule ſans violence ? Etabliſſez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra ſon auditoire ſe diſſoudre, & jettera ſa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la ſecte encyclopédique ne bat plus que d'une aîle. En ramaſſant toutes les forces de ſon génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ſes tragédies. O que deviendra-t-elle ! Bien fou, bien repentant ; je crois, qui s'eſt enrôlé ſous ſes drapeaux : voilà le régiment qui naguere marchoit d'un air ſuperbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger aux neuf Muſes.

CHAPITRE DCVIII.

Jockeis.

Lorſqu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe, l'on purge, la ſurveille, les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs, *qui*, dit un poëte, *ſont des animaux.*

Précédant un carroſſe & qui font faire place,
Automates courans & Biſcayens de race,
Qu'on équipe à grands fraix, portant viſage humain;
Légers comme le vent, eſpece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dreſſe, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

Un jockei eſt plus conſidéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes aſſiſtent aux courſes, & ne paroiſſent avoir aucune pitié de ces adoleſcens aux cheveux tondus, qui ſe rendent pouſſifs ou aſthmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la courſe dans ſon lit.

Lorſque les femmes ont vu le matin la *courſe*, & le ſoir *d'Auberval*, elles parlent de leur ſenſibilité. On ne voit plus entr'elles

que des ajuſtemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié.* Elles récitent des *hymnes à l'amitié.* Le portrait de la *délicieuſe amie* eſt caché dans le bracelet, elles ne parlent plus qu'en s'extaſiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *ſenſiblerie* date de la même époque que les jockeis; mais l'on ne ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes des chevaux.

Par une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent des caleches; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

Ce n'eſt pas-là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il eſt vrai, qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſoit à la fois la perfection d'une branche d'économie domeſtique, & l'art important de croiſer les races.

Mais l'extravagance s'eſt mêlée aux premieres ſpéculations ; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'eſpece, n'eſt plus devenu qu'un luxe, fantaiſie de prince. L'eſſentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en ſe perfectionnant : elle n'a point gagné avec ce goût, qui, purement de parade, n'a voulu que faire ſpectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de Novembre 1754, Mylord Poſcool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de diſtance ; le roi ordonna à la maréchauſſée de lever ſur la route tous les obſtacles qui pourroient cauſer au coureur le moindre empêchement. Mylord Poſcool ne ſe ſervit point de jockei ; il partit de Fontainebleau à ſept heures du matin, arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes ; il avoit encore douze minutes. Ainſi il gagna cette gageure, & l'on en parla pendant ſix mois, tant les eſprits commençoient à s'échauffer ſur les courſes.

CHAPITRE DCIX.

Diamans.

Cloris n'eſt que parée & Cloris ſe croit belle,
En vêtemens légers, l'or s'eſt changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.
Fille de Scipion, illuſtre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs aïeux;
Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes,
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.

(*Gilbert.*)

S'il eſt permis aux rois & aux princes d'employer des ſommes conſidérables à l'achat des diamans, n'eſt-ce point une folie inſigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté? Que le *pytre* & *le grand-ſancy* appartiennent à la couronne, qu'ils rivaliſent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toſcane, ce ſont là jeux

de princes, mais que des hommes ſenſés conſacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui ſuffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'eſt-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

Ce délire de l'opulence n'eſt plus toutefois auſſi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix exceſſif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainſi dire, par nos courtiſannes, commence à tomber.

Créſus, revêtu de ſes habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon, s'il avoit jamais vu une pompe ſi belle. Oui, dit le philoſophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philoſophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les repréſenter comme des peſtes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'êtres corrompus, qui ſe proſtituent pour des pierreries.

Le diamant eſt à mes yeux l'enſeigne de l'inſenſibilité morale ; le diamant ſemble endurcir tous les êtres qui ſe pavanent de ſa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à ſon bras la valeur de quatre riches métairies, ſon bras ne m'inſpire plus l'envie

de le baiſer. Mais un homme orné de diamans, uſurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il eſt vain, ſont l'emblême de ſon ame froide & dure; & plus il eſt élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïſme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Bohême, écorcher ſes ſujets pour amaſſer une quantité prodigieuſe de pierreries. Il en avoit compoſé une table ſi artiſtement garnie, qu'elle repréſentoit un payſage au naturel. Il perdit ſes bijoux avec ſon royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la ſeconde femme de Phocion! Une de ſes amies lui montrant des colliers & des braſſelets magnifiques, elle lui dit: Pour moi, je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années, eſt toujours élu général des Athéniens.

Puiſſent tous les ſots & durs amateurs de ces miſérables ſuperfluités, qui aſpirent la ſubſtance du pauvre, partir pour le pays de Golconde, dans les états du grand-mogol, à cent milles de Mazulipatan!

Il n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle ſur ſa volatiliſation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

La poudre de diamant eſt-elle un poiſon ſans remede, ainſi que pluſieurs le prétendent? Le diamant en lui-même eſt un ſi grand poiſon au moral, qu'il peut l'être au phyſique; & cette dangereuſe qualité, je la lui ſouhaite, afin que tout homme l'ait en horreur, & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puérile & barbare.

Le *Mont de piété* regorge de pierreries, & leur valeur eſt tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre: les plus priſés autrefois ſont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philoſophe ne voudroit voir tous les joailliers obligés de renoncer à ce commerce futile & dévorant. Il faut eſpérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliſte n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts auſſi extravagans, qui révélent tout-à-la-fois l'inſenſibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE DCX.

Petites filles. Marmots.

Dès la plus tendre enfance, on impregne, pour ainſi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon. Le maître de danſe, dans

l'éducation d'une jeune demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle ſait qu'il ne s'agit que d'être jolie, & que tout le monde l'encenſera.

On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit monſieur*, en habit de tiſſu, & *la petite demoiſelle*, coëffée ſur le modele des grandes dames, copiant, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit monſieur*. Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il faiſit. *La petite demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu

s'aviſe ; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'eſt dans la capitale ſur-tout que ces abus exiſtent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philoſophie, je demanderois ſi le lien de l'hyménée n'eſt pas trop ſacré pour en faire ainſi l'objet de la premiere farce de la vie.

Quand la petite demoiſelle a amuſé pendant ſes ſept ou huit premieres années le papa & la maman par ſon caquet & ſes ſingeries, lorſqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du ſieur Audinot, la plus mauvaiſe des écoles pour le théatre comme pour les mœurs, on ſonge à la mettre au couvent pour y prendre quelques teintures, & remplir les premiers actes extérieurs de religion.

Ici la ſcene change. Aux premieres impreſſions des leçons de coquetterie & de vanité, ſuccedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantiſme femelle, la morale rendue ridicule à force d'être mince & ſuperſtitieuſe. C'eſt à travers ces ſentiers qu'une femme deſtinée à être épouſe & mere marche juſqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au ſein de ſa famille. Cette né-

gligence, à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs; car ſi l'on oublie d'inſtruire les femmes de leurs devoirs, on les diſpenſe de les remplir. Mais n'eſt-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux?

Examinons donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer: on *n'aime plus*, *on n'eſtime plus*. L'amour & l'eſtime ſont cependant les deux plus grands tréſors de l'humanité.

Paris eſt donc plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes inſupportables. Quand je vois dans une maiſon qu'on ferme, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies qui ſont au-deſſus de ſon âge, qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

La trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop développé, & l'enfant tant admiré ſera un homme médiocre à coup ſûr.

Un jeune enfant, plein de vivacité & de graces, court au jardin, apporte une poire vermeille,

vermeille, fruit précoce. Rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse; la mere y goûte, & dit: *Ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille: *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils!*

D'après les avis de Jean-Jacques Rousseau on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'essor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent; ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées; & ces applaudissemens indiscrets ne feront plus que les disposer à l'orgueil de la fatuité & à l'insolence de la présomption.

Aussi je crois remarquer que la génération qui s'éleve à un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le tems de la jeunesse est le tems de l'enthousiasme. Si au lieu de le ressentir, elle veut juger & discuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la sécheresse, parce que la source de nos sentimens tarit bientôt, lorsque, rejettant l'ins-

tinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

CHAPITRE DCXI.

Journaux, le vrai Journaliſte.

Les critiques en un ſens, troublent toutes nos jouiſſances. Un art dans ſon enfance excite des tranſports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection? la critique vigilante le ſuit du même pas. Il reſte à ſavoir ſi le plaiſir n'eſt pas interrompu par ces obſervations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorſque l'auditeur, moins fin, ou plus groſſier, ſe livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

Qu'avons-nous gagné en raffinant? Plus de gloire ſans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chauſſure, avoit raiſon; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du ſoulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiſte, chacun dans ſa partie trouvera des fautes; mais le gros du public ne les voit pas de même: ſans quoi l'art deviendroit auſſi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclore tous les ans de gros volumes ſur les théatres & ſur les genres. Ils ne ſont point remplis de réflexions neuves; on y concentre toujours l'art dans la ſeule maniere de Corneille & de Racine, & l'on ſe diſpenſe d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleuſement à leur pratique.

Qui voudroit acheter tout ce qui s'eſt dit depuis cent ans ſur l'art dramatique, compoſeroit une bibliotheque immenſe & inutile. Je crois que la poſtérité rira bien de cette idolâtrie, qui a ſaiſi toute une nation, pour des tragédies bizarres, & qui la fait tourner ſervilement dans le même cercle, toute excurſion lui paroiſſant chimérique & inſenſée.

On a vu paſſer ſous les yeux de tant d'ariſtarques cinq a ſix cens tragédies, qui ont abſolument la même phyſionomie, toutes pâles & ſans expreſſion, parce que le ſouffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des ſcenes, le rang des perſonnages, la diction rimée, tout eſt uniforme & faſtidieux. A quoi ſervent les ariſtarques?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans; & c'eſt en cela que la pau-

vreté de la tragédie françoiſe ſe manifeſte. Elle n'eſt point avertie de ſa foibleſſe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richeſſes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poétique, c'eſt celle qui enſeigne à jetter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranſcendans & des légiſlateurs ſuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous diſent à Paris ce qu'il faut penſer de tout ouvrage littéraire compoſé chez les nations voiſines, dont ils n'entendent ſeulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'eſt plus qu'un ſatyrique. Mais voyez-vous cet inſecte aîlé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'eſt l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours, & qui finit par être écraſé d'un coup de mouchette.

La critique en littérature eſt la choſe du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine eſt imprimé; les fautes ſont commiſes, & le tems qui plonge dans l'oubli les productions ſtériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliſte. On ne revient point de ſes jugemens; il n'écoute ni la cabale, ni les préventions; il abſorbe le livre dans ſon gouffre, ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

Pourquoi donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux, & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le

tems doit faire mieux que tout autre ?

D'ailleurs, l'invective eſt preſqu'inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant. On verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & de-là à ſa perſonne il n'y a qu'un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil pour être le juge ſuprême des talens & des réputations ? Que le tems prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

Mais ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions. Ils prennent le talent d'injurier & de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts,
Que légions de rats & grouppes de lézards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées,
Le Pinde eſt envahi par d'inſolens Pygmées.

. . . . . .

Ces docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſequent le génie;
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive, & qu'il rampe comme eux.

(*M. Guyetand.*)

CHAPITRE DCXII.

Tréteaux des Boulevards.

La foule y abonde; & c'eſt une raiſon de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théatres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diverſité, leur prix modique, des ſcenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraîne le citadin. Eh! c'eſt-là qu'on peut voir combien la curioſité oiſive eſt ſur-tout affamée de ſpectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit ſavoir pourquoi dans cette

foule de théatres de toute eſpece libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente & réguliere ; pourquoi un privilege excluſif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & ſaine, & défend de mêler un grain de raiſon au breuvage groſſier qu'on lui verſe de toutes parts.

Les plus plates bouffonneries ſont autoriſées, & l'on fait *haro* ſur toute piece qui a l'apparence d'être inſtructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit !) ſont les cenſeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs ſans rappel de toutes les pieces qui ſe jouent ſur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au ſeul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a ſenti qu'il étoit ridicule de repouſſer tout-à-fait la raiſon de deſſus les tréteaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à ces ſpectacles étoit juſtement celui qui avoit le plus beſoin de recevoir quelqu'inſtruction ſalutaire. On s'eſt donc relâché de cette loi bizarre qui n'admettoit que la ſottiſe & le mauvais goût : on a permis à quelques pieces raiſonnables de paroître ſur les tréteaux ; mais il faut qu'elles ſoient *en un acte*.

Un auteur qui auroit dans ſon porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe

qu'il voudroit choiſir. On borne, on rétrecit les plaiſirs du public, en ne permettant pas à l'art de ſe faire entendre ſur le théatre de ſon choix.

Ces petits ſpectacles ſont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût univerſel pour les repréſentations dramatiques, ſi l'on ſavoit mettre par-tout le public à ſon aiſe.

Il ſeroit beau de préſider tout-à-la-fois à l'amuſement & à l'inſtruction publique, en briſant toutes ces vieilles & miſérables ordonnances, qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'eſſor du talent, & ſubſtituent des farces ou des pieces étranglées à des compoſitions nobles & intéreſſantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle ſur les planches du théatre des boulevards, ou ſur les planches du théatre François? Pourquoi rencontre-t-on, au-deſſus de l'art dramatique, la main impérieuſe qui coupe, qui hache, qui deſſeche & qui tue? Eh quoi! ne verra-t-on jamais ſortir de la bouche du miniſtere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets*? Sans la maſſue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déjà ſurpaſſé en tout genre les autres nations.

Nicolet a gagné ſur ces tréteaux cinquante mille livres de rente; & ſon frere qui a fait

long-tems le même métier, a mal fait ſes affaires. Ainſi deux fameux cardinaux, miniſtres, eurent des freres qui vécurent obſcurément ſous la pourpre, & qui n'ont laiſſé aucune trace dans l'hiſtoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il eſt mort à la Charité. *Volanges* enrichit les *Malteres*, & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paiſiblement dans ſon ſallon, tandis que ſes petites actrices lui gagnent de l'argent. *Sic vos non vobis.* Le boulaverd reſſemble là-deſſus au reſte du monde.

Là, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités choquantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens ſont fermés à neuf heures, ces théatres immodeſtes ſont ouverts la nuit. Ce ſcandale vient cependant de ſouffrir une interruption.

CHAPITRE. DCXIII.

Égoïstes.

Riches ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïstes ; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers :

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Tant mieux, je veux que le riche jouisse ; mais qu'il ne jouisse pas seul.

Je te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naissance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occasions d'être injuste ; tu seras exempt de ces desirs violens qui, non satisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le désespoir. Les trésors des champs, les fruits de la terre sont à toi. On s'empresse, on te sert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalousie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richesses donneront de l'éclat à tes moindres vertus ; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaisance, la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes semblables, & tu ne seras point tenté de les haïr. Tu auras le loisir des études, & la fa-

cilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu poſſedes ; & quand tu mourras, en voyant tes rejettons t'environner, tu ſeras débarraſſé d'une vive inquiétude ; tu ſauras que tu leur laiſſe de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie, & la vue du contraire eſt le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'oſe regarder ſes enfans avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux ! tu peux eſſuyer des larmes. Un peu de cet or ſuperflu, en paſſant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom ; il s'appellera bienfait. Antoine, après ſa défaite, s'écria : *Je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château ſuperbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne ſera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inſpireront du dégoût : mais le ſoupir d'un malheureux qui t'exprimera ſa reconnoiſſance, ne ſera jamais perdu tant que tu conſerveras un cœur !

Le riche eſt plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre eſt plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? La gloire elle-même, à mérite égal, favoriſe bien plus le riche que celui qui eſt né ſans fortune. Elle ſemble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenſer de s'être occupé d'elle.*

Bullion, miniſtre dans le dernier ſiecle, imagina de donner un dîner d'une eſpece nouvelle. Il fit ſervir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre ſur leurs aſſiettes à diſcrétion. Chacun ſe jetta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie.

Ce n'eſt point là de la généroſité, il s'en faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine; les quartiers éloignés ſur-tout recelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend

Que tout s'accorde aujourd'hui pour les flétrir ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois une ame inſenſible, qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit

plus l'ombre de concorde ; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime ; qu'avillis par la cupidité, quelqu'un les eſtime ; qu'ayant opprimé l'état, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur ? Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible, qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du ſceau de leur infamie.

Egoïſtes, que deviendront au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux, regarde autour de toi, conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre bien avant ta naiſſance ; on t'a préparé des jouiſſances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquil-

lité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir, qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passageres, qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant; & lorsqu'avançant dans l'âge & participant à des siecles de travaux accumulés & de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée, lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent & isolé, tu rapporterois tout à toi sans honte & sans pudeur; tu croirois pouvoir disposer ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices & tes folles fantaisies; tu ne feras rien d'utile, rien de grand!.... Tu me fais horreur: ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'insensibilité. Ah! puisque ton cœur est mort & ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile à ses semblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & sarcée, quand il a laissé sur la terre quelques traces d'une ame généreuse & bienfaisante. S'il t'est interdit de goûter les satisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juste & bon, sois témoin de l'estime, de l'admiration, du respect qui accompagnent ses pas, & vois qu'il est d'autres

avantages que ceux que l'or procure ; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite des égoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Inſupportables dans la ſociété, on ne peut les écouter, que pour ſuivre curieuſement toutes les ruſes mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir juſqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

CHAPITRE DCXIV.

Du Style.

Une diſpute familiere à Paris, c'eſt celle qui roule ſur le ſtyle. Chaque écrivain ne diſſimule pas qu'il préfere le ſien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchiſſe à la maniere dont ſe forment nos idées.

En quelque langage que ce ſoit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, ſur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en

notre cerveau eſt vive & nette ; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs. Mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute d'être au ſens fixé à ſon juſte point par celui qui a mis en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit. Ainſi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'auteur ; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain. Il eſt mécontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, & exige, pour ainſi dire, que l'auteur ait rendu ſa propre idée. Il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue ; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſireroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas

ſe formaliſer, ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle, chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt tout auſſi impoſſible de changer que ſon geſte & ſa démarche.

Pourquoi tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon & fera fortune, & ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté ? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument qui obéit à la main qui le guide ? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur, & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence ; on n'entend que ces mots : *c'eſt mal écrit ;* & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver gra-

ce devant des lecteurs délicats ou plutôt superficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui raffine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche ; peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme. Il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans ; il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut, au-lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité, & du bons ſens. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

Un bon ſtyle, comme celui de J. J. Rouſſeau & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres égyptiennes.

On s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour

modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on, d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon, parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout ſe travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition ; calme, lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence, qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénétre, qu'il ſe tranſporte pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner : qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle déclamation devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentimens. Elle aime à voir le flot la frapper

à pluſieurs repriſes ; c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'aime l'innovateur en fait de ſtyle ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux ; j'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion ; des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

Cette facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles ; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études. Mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers même, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe qu'à la cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien écrire. Tel homme parle très-bien, vous rend attentif pour le choix & la netteté de l'expreſſion ; s'il écrit, il eſt lâche & vuide. Tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins ; mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon

ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoiſſance. Clair, rapide & chaud quand il converſe; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis; il a recours à l'art, il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour ſe jetter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'homme qui parle le mieux à Paris ſur tous les arts, & dont la converſation intariſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle: l'homme qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt Diderot. Je n'ai point entendu d'homme plus éloquent, plus net, plus varié, mariant avec le plus d'aiſance & de force tous les tours, faiſant jaillir enfin plus d'idées, plus d'expreſſions vivantes & pittoreſques. On peut le conſidérer comme un improviſateur du premier ordre. Ce mérite eſt aſſez rare parmi les hommes de lettres de nos jours; ils converſent, mais ils n'ont pas le flot de l'orateur. L'eſprit ſubtil & railleur a deſſéché l'éloquence.

CHAPITRE DCXV.

École Vétérinaire.

Etabliſſement utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conſervation du ſuperbe animal qui ſert à l'homme dans tous les tems, & qui a fait ſa force dans tous les ſiecles; car le cheval doit être conſidéré comme une ſource de puiſſance.

Cette école eſt ſituée à Charrenton. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple eſſai. Comme tout eſt tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guériſon des épizooties; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifeſté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui eſt leur maître.

Enſuite l'anatomie comparée a donné lieu à pluſieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux ſont ſuivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'eſpece humaine.

Au fond de la ſalle eſt un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il eſt exécuté en cire; mais l'artiſte a eu le ſecret de ca-

cher tellement ſon art, que l'œil, après l'examen, eſt tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau unique en ſon genre m'a toujours ſinguliérement frappé.

Les avantages non interrompus qui ont réſulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établiſſemens utiles.

Si l'école de chirurgie eſt de toutes les ſociétés de France celle qui a rendu le plus de ſervice au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un ſervice égal, puiſque l'homme vit ſur ces créatures qu'il s'eſt aſſujetties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux ſur les animaux; leurs ſoins s'étendent juſques ſur les oiſeaux de baſſe-cour: on leur tâte le pouls ſous l'aîle.

CHAPITRE DCXVI.

Uſuriers.

Ce terme eſt ſuſceptible de plus d'une interprétation. L'argent eſt une marchandiſe comme tout le reſte; il a ſa rareté; on ne fait rien ſans argent; il eſt le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'eſt point manufacturier? Ne pla-

ce-t-il pas ſon argent à un gros intérêt ? Na-t-il pas calculé juſqu'aux revers ? De même, il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les eſcompteurs à ſix, à ſept, & même à huit pour cent par an, ſelon les circonſtances ; ils ſont un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent hauſſe & baiſſe ; il eſt ſubordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques ; le contrat enſuite eſt volontaire ; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques ; loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles ſont la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'uſurier dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, ſait gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie.

Agioteur,

Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant plus effronté, que toutes ces opérations ſont des œuvres de ténebres.

On ſoupe ſouvent en bonne compagnie à côté d'un uſurier de cette ſorte, mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour lui, prêteur en chef, on ne le voit jamais; auſſi conſerve-t-il une conſidération uſurpée, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere; mais on eſt convenu dans les grandes villes d'appeller vertus les apparences.

L'affaire du comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet, & ſurtout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'eſt à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent. Je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite ſemaine; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins

barbares ; d'ailleurs, ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience, & qui jouiſſent de leurs larcins *par des contrats paſſés devant notaires*. Comment les qualifier ? On dit néanmoins : Monſieur un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir par-deſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

Ces uſuriers-là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & appanages des familles les plus diſtinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas.

CHAPITRE DCXVII.

Egoïſme des Corps.

Les corps qui ſont permanens, tandis que les particuliers paſſent, ſont ſans yeux, ſans oreilles. Privés de ſenſibilité, ils ne connoiſſent point d'autre honneur que leur *point-d'honneur*. Etres abſtraits, tandis que le moindre individu préſente une phyſionomie où la honte s'imprime, les corps ne ſavent point rougir ; ils ont en gros peu de pre-

bité. Ennemis de tout ce qui n'eſt pas eux, ayant obtenu ou ſurpris, à l'aide des tems, quelques privileges particuliers, ils ſont tous excluſifs & petitement orgueilleux.

Le général des capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer ſon entrée. Point de chef d'un corps qui ne reſſemble plus ou moins dans ſes prétentions au général des capucins.

Entendez le recteur de l'univerſité; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil uſage pour la marque infaillible de la ſupériorité de ſon corps.

Lors de l'inſtitution de l'académie Françoiſe, le parlement ſe montra jaloux; il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands, & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges, l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les conſuls*, &c; & le ſyndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire, *je ſuis conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

Par la même raiſon que dans la communauté des cordonniers, le maître ne regar-

de pas l'étranger qui n'a pas prêté ſerment pardevant *Monſieur le procureur du roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup de peine à ſuppoſer qu'au dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-ſérieuſement à des gens de lettres, *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

Or, qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué ; je ſuis du nombre des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien ?

Le peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere ; le poëte fera ſecte pour ſes vers ; l'orateur prônera excluſivement ſon goût ; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger, & le regardera comme un profane.

Que fait-là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit ? Quel eſt ſon emploi ? Il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve inconteſtable, ſelon lui, de ſupériorité & de goût.

Il gémit enſuite de la décadence de la littérature. Le ſiecle eſt indigne de le lire ; il faudroit que les eſprits fuſſent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter ſon ſtyle & ſes idées ; auſſi, s'enveloppant dans un dédaigneux ſilence, il paracheve académiquement ſon rôle de nullité, qu'il ne ſurmontera point, malgré les deux muſcles rengorgeurs de ſa tête capable.

CHAPITRE DCXVIII.

Sybarites.

Je te vois, jeune Sybarite, je te vois ſur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta penſée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs ; les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

Mon imagination perce cet appartement

reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliotheque ſcandaleuſe, des miniatures d'une laſciveté qui fait honte à la nature ; voilà ce qui orne le cabinet ſecret d'un ſybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

Le ſybarite dans l'analyſe de ces ouvrages corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandeſtin, où l'on appelle les plaiſirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes ſur des cœurs blaſés. Le ſybarite n'a plus de deſirs ; il tombe dans l'aſſoupiſſement.

Quand on a dreſſé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'eſprit humain n'ont jamais enfanté une ſenſation agréable ; la honte la plus humiliante navre le cœur du ſybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces ſtatues indécentes, de ces livres diſſolus ; & il ſent trop tard qu'il n'eſt plus de douce jouiſſance, dès que l'on a paſſé les bornes du reſpect que l'on doit à la nature.

En ſortant de ces boudoirs, il eſt des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, ſculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens, qui s'eſtiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C'eſt le ridicule de cer-

tains grands qui ont une idée exagerée d'eux-mêmes : témoin ce ſatrape de Perſe, qui alla viſiter Appelles dans ſon attelier. Le peintre connoiſſoit le faſtueux perſonnage, & ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le ſatrape errant avec toute ſa ſuite, la robe de pourpre déployée, faiſoit tout haut ſes obſervations, & ſe permettoit de diſſerter ſur les tableaux & ſur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : » Mé-» gabyſe, tu te découvres mal adroitement ; » il falloit reſter muet ſous ta robe de pour-» pre ; tes bracelets, tes pierreries, ton tur-» ban t'auroient fait paſſer pour un connoiſ-» ſeur ; mais vois-tu les petits garçons qui » broyent mes couleurs, & qui rient ſous » cape de tes diſcours ? J'en ſuis fâché ; ils » n'auront plus le même reſpect pour toi «.

CHAPITRE DCXIX.

Champs-Elyzées.

Les Champs-Elyſées ſont trop alignés, pas aſſez diverſifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Verſailles y répand une pouſſiere inſoutenable. Comme on n'y voit aucun baſſin, & que l'eau y manque tota-

lement, tout y a l'empreinte de la plus grande ſéchereſſe. C'eſt dommage; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élement fluide qui ſemble rafraîchir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.

CHAPITRE DCXX.

Journal de Paris.

Il a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

Louis XVI, voulant couper une branche d'arbre, ſe bleſſe de ſon coûteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en alarme; on apprend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public; il pourroit ſe tromper dangereuſement, il

eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin-d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

La correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt, pour ainſi dire, ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intéreſſer la curioſité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en liſant que tel & tel homme a péri ſous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au ſpectacle, ils ont écraſé un fantaſſin ſurchargé

d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la ſociété.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ſes bras & de ſes jambes. Un habitant de Londres, qui liſoit cet article, n'en pouvoit croire ſes yeux. Là, un boîteux traverſant une rue, arrête à plaiſir une enfilade de voitures. Mais puiſque le gouvernement a permis la publication d'une annonce auſſi extraordinaire, c'eſt qu'il veut mettre un frein à l'inſenſibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus ſévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a paſſé ſur le corps d'un de ſes concitoyens, reverroit l'image ſanglante; elle ſe marieroit à ſon nom, & ce ſeroit là ſon premier châtiment.

Toutes les violences commiſes & impunies pourroient être ſoumiſes de même à l'animadverſion publique; & cette feuille en exerçant une juſte cenſure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuiſent au repos public, en expoſant les extravagances puériles ou barbares des riches qui ſe permettent tout, appuyés qu'ils ſont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les ſemonces particulieres des magiſtrats.

La feuille de Londres paroît tous les ſoirs;

mais comme il faut que Paris contraſte avec cette ville dans les plus petites choſes, la feuille françoiſe paroît tous les matins.

Le Journal de Paris ſoutient le Journal des ſavans, qui ne produit pas de quoi payer les fraix d'impreſſion : c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere.

Les Journaux ſont claſſés rigoureuſement; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres iroit trois fois plus vîte : tout cela nourriroit le pays latin, où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement penſionne pluſieurs écrivains; mais il ne débourſe pas pour cela de l'argent. Il aſſujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une penſion ſur une feuille ſatyrique, où il eſt dé-

chiré à belles dents : ainſi *il boit & mange ſon jugement & ſa condamnation ;* ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu!* s'écrie-t-on, *Monſieur un tel eſt mort ; le voilà enterré! Vite, allons à l'ambigu-comique, on y donne la pantomime de Dorothée.*

Quand aux *petites affiches*, elles ne rendent ſervice qu'aux ſelliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes ſeigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans ; on y annonce les ventes après décès.

Il eſt clair qu'avec de l'argent, on peut meubler une maiſon de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures : ce qui ſeroit impoſſible dans une ville du ſecond ordre. Les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

La répétition des articles, enterremens & ſpectacles, tels qu'ils ſont dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même choſe dans le même inſtant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire diſparoître ce double emploi ?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroiſſent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire ſon métier, qui eſt d'an-

noncer les garde-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théatre, auxquelles il n'entend rien. Il eſt deſpote à ſa maniere, avec ſon privilege excluſif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaiſe de poſte à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refuſera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui ſatisfait deux particuliers, ſous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carroſſe*, aux *meſſageries*; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, juſques dans une miſérable feuille. Ainſi du reſte. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre ſervice aux particuliers, & de faire quelque choſe d'avantageux au bien public.

CHAPITRE DCXXI.

D'un ſecond Théatre François.

Le public, les auteurs, demandent à grands cris deux théatres; les gentilshommes de la chambre s'y oppoſent. Les comédiens en province appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient

aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement penſé que le parti le plus prompt & le plus sûr, ſeroit de rétablir la concurrence, ainſi qu'elle exiſtoit aux jours brillans des Corneille, des Racine, des Moliere ; mais les gentilhommes de la chambre ſont conſtamment oppoſés à la création d'une ſeconde troupe. Ils peuvent ſe vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente univerſelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il ſeroit impoſſible de former deux troupes ſupportables, quand nous ſommes ſi loin, ſi loin d'en avoir une ! Eh, c'eſt parce que nous n'en avons qu'une qu'elle ſera toujours foible, indolente, inactive, inſuffiſante ; parce que chaque membre écarte de toutes ſes forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage ; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils ſe ſont faite, n'eſt jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conſéquemment tous les rôles qui ne lui plaiſent pas ; parce qu'ils ſe permettent tour-à-tour des abſences combinées, que le public paie & ſouffre en murmurant tout bas ; parce qu'ils bâtiſſent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur pareſſe & à rabaiſſer les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours

aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les buſtes radieux des Corneille, des Racine, des Moliere, des Voltaire ; ils y regnent en maîtres : mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuſe, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête ſa noble impatience. Déſeſpéré, il laiſſe échapper ſes crayons & ſa palette chargée de couleurs, il reſte dans une inaction funeſte à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en ſoupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'eſt ainſi qu'au lieu de favoriſer l'eſſor impétueux du génie, on ſe plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux, qui intéreſſeroient ſa ſenſibilité, & qui ajouteroient à ſes plaiſirs délicats ; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens, les privileges des auteurs, & la gloire nationale. Qu'eſt-ce, après tout, qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, inſtructif, ſi on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une queſtion délicate. Les gens du monde vous diſent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies ſemblables aux comédies de Moliere ? On ré-

pond ſans héſiter : Eh ! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt cauſe ; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas ?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages ; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas ; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

C'eſt le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi ; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confuſion des rangs, les variations, l'eſprit des différentes claſſes de ſpectateurs, frivoles excuſes ! vains fantômes ! que n'apperçoit ſeulement pas celui qui va droit au cœur, ſouleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une ſenſation agréable & profonde ; c'eſt une corde

ſecrete, qui n'eſt mue que par une main particuliere. L'inſtrument, l'homme eſt toujours le même; mais il attend le maître qui ſache arracher l'expreſſion naïve, & faire treſſaillir notre enjouement à l'aſpect du tableau.

Nous citerons ici un paſſage de la plume du traducteur de Shakeſpeare; il vient ouvertement à l'appui de la cauſe à tous les gens de lettres.

» Les lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'état. Que la terre ſoit bien préparée; que le pere de famille écarte ſeulement de ſes jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidiſſent & les étouffent; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'eſt moins de faveur que de juſtice, que le talent a beſoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'eſt lorſqu'après avoir épuiſé ſes forces à produire, à vaincre les difficultés de ſon art, il lui faut encore lutter obſcurément & à forces inégales contre les vices & les paſſions des hommes, flatter le deſpotiſme, les préjugés & les petits intérêts des corps; c'eſt lorſqu'à l'entrée des tranquilles élyſées des arts, il trouve des ſouterrains tortueux, où il faut ramper, des Cerbere, qu'il faut aſſoupir, des Caron qui ne paſſent aux rives

fortunées de la gloire que des artiſtes déjà morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité «.

Trente Ecrivains en France, pas davantage.

Chez les anciens peuples, la conſidération publique étoit vivante; notre gloire eſt terne en comparaiſon de ces honneurs qui payoient les ſervices rendus au genre-humain.

Pour ſe délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoiſſance, on s'écrie de toutes parts: *le nombre des auteurs eſt immenſe!* Oui, de ceux qui uſurpent ce nom, ou qui ont fait une ſeule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains (1), conſtamment livrés à leur art.

(1) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle pas ici des médecins, des juriſconſultes, des chirurgiens qui écrivent ſur leur art; je ne parle pas des compilateurs, des journaliſtes, des traducteurs à tant la feuille; je ne mets dans la liſte des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de

Le dégoût, la séchereſſe, l'indigence, la crainte des perſécutions, & ſur-tout la pareſſe, font ſortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils ſe jettent dans le chemin battu de la fortune. Pluſieurs écrivains, même célebres (1), n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, ſemés à de prudens intervalles. Or, qu'eſt-ce que trente hommes faiſant profeſſion ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation compoſée de plus de 20 millions d'hommes?

Les écrivains ſeroient dix fois plus nom-

philoſophie, & qui rempliſſent ſon attente par des productions ſucceſſives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à-peu-près égales, relativement à l'importance ou à l'étendue de l'objet. Or ſur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec aſſiduité & conſtance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris? Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les pareſſeux ou ceux qui vivent uniquement ſur leur réputation.

(1) On ſait que dès qu'un auteur eſt académicien, il penſe toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les ſociétés. Il eſt plus ſouvent à table qu'à ſon bureau; & quand il a paſſé des années entieres ſans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *reſpecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

breux, qu'ils mériteroient encore d'être conſidérés; car ſous quelque rapport qu'on les enviſage, ils ſont utiles. Outre le luſtre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amuſement qu'ils procurent par leurs productions, eſt de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théatre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des converſations intariſſables, qui ſont probablement les plus agréables de toutes, puiſque tout le monde y revient ſi fréquemment. La vie d'une jolie femme eſt moins ſcrutée que celle de tel homme célebre.

On ne peut du moins leur refuſer la gloire de répandre dans la ſociété un langage épuré, le goût du ſavoir, la lumiere de la raiſon, & cette fleur de plaiſanterie qui fait diſparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaiſir délicat des peuples policés, ce charme de la converſation qui enfante tant de choſes lumineuſes, & qui inſtruit ſouvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appellé les gens de lettres eſtimables, *les ſubſtituts de la magiſtrature.* Ce mot eſt très-bien trouvé. Ils font auſſi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les a vu s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fauſſes. Ils ont fait valoir les droits de la raiſon, depuis la ſatyre *Ménipée*

juſqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des criſes très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence ſur les événemens. Ils ſemblent former enfin l'eſprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaiſſer tout ce qui eſt au deſſus d'eux, ſecrétement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit poſſible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé, en conſéquence, de rendre les gens de lettres reſponſables en corps de toutes les ſottiſes que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut obſerver que les gens de lettres ne forment point un corps, & conſéquemment n'ont point de juriſdiction les uns ſur les autres. Ils ne peuvent impoſer ſilence au folliculaire effronté, au détracteur inſolent, au colomniateur, à l'écrivain ſatyrique ou ordurier; ils ſont iſolés dans leur genre de vie, ainſi que dans leurs travaux; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne le cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere; car l'amitié ne ſe commande pas; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours

de ſa vie tel autre homme célebre, ſon rival ou ſon antagoniſte, quoiqu'habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaiſie de donner ici la liſte complete des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils ſont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déſerteurs ſont les ſoldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apoſtats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l'homme qui n'a pu réuſſir dans les lettres, devient à coup sûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adverſaires les plus ſourds & les plus redoutables ſont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui ſe ſont retirés, ſoit par impuiſſance, ſoit renvoyés par les ſifflets. Les lettres ont commencé le plus ſouvent leur fortune, & ils ſont ingrats envers les lettres ; leur avancement eſt un ſecret reproche qui leur dit, ce qu'ils voudroient ſe déguiſer à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

Eh ! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuſe de l'homme de lettres ? Voici, ſi je ne me trompe, le ſecret du cœur humain pleinemene dévoilé à cet égard. Les richeſſes, toutes aimables qu'elles ſont, ne frappent qu'une ſeule fois par leur éclat,

& l'on ne leur paie pas un tribut conſtant d'eſtime. Elles n'apportent rien de perſonnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre ; les dons du génie ſont brillans, exiſtent par eux-mêmes, & intéreſſent la curioſité. Quelques perſonnes dînent chez un riche ; mais des milliers d'hommes liſent un excellent ouvrage, & ne ſont pas maîtres de ne point être reconnoiſſans du plaiſir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, ſont preſque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

Pour peu qu'un riche ne ſoit pas un ſot, on lui donnera du goût : par conſéquent, il paſſera pour avoir de l'eſprit, & de-là au génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & & qu'il emploie mieux ſon tems à d'*illuſtres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas,

par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

Qu'il jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord ; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés ; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le conſidere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'eſtime ? A quel titre ? que nous fait ſon opulence ? Elle n'eſt utile qu'à lui ſeul. Que toutes les jouiſſances l'environnent dans ſa maiſon ; mais que hors de-là, il laiſſe à l'homme de lettres l'eſtime publique qui lui eſt due, ſeule récompenſe de ſes nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnoiſſance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit ſavoir encore que la langue, la ſociété & les mœurs doivent infiniment à la claſſe des écrivains.

CHAPITRE DCXXIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

Qui connoît le majeſtueux carrabas, attelé de huit chevaux, leſquels font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems. Il mene les gens à Verſailles ; il renferme dans

dans une eſpece de longue cage d'oſier 20 perſonnes qui ſont une heure à ſe chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles ſont preſſées; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entre-choquent. On tombe dans la barbe d'un capucin, ou dans les tettons d'une nourrice. Un eſcalier de fer, à larges degrés, oblige vieille & jeune à montrer au moins ſa jambe à tous curieux paſſant.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Verſailles (1). Tous les enfans qui vont ſucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naiſſance dans le carrabas de Poiſſy; c'eſt un choc dur & perpétuel à caſſer la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine ſur la route royale, le leſte équipage, paſſant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait ſoleil, vous y arrivez grillés; s'il pleut, vous êtes trempé comme une ſoupe. C'eſt dans cet état qu'on débarque les

(1) On connoît le mot de Duclos: *Quand je dîne à Verſailles, je crois manger à l'office; je n'entends que des valets qui parlent inceſſamment de leur maître.*

Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression pour rendre le contraste qu'offre le coup-d'œil; il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espece, & il écrivoit à Sully : *Je ne pourrai aller vous trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cens années font absolument changer de face aux mêmes objets !

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sols par tête, quatre personnes, deux sur le devant, & deux sur le derriere. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, & ceux qui sont sur le derriere, *lapins*.

Le *singe* & le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur

aise la famille royale, & qui jugent de la physionomie & de la bonne grace des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, & rien n'empêche le *lapin* & le *singe* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme suivant de la cour.

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient ou vous ennuient, il est défendu à la charrette oisive, ou cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege exclusif.

Mais que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* sont éloquens! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur; ils vous disent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, que l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets soient cahottés dans ces voitures, ils le méritent bien; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet, qui veulent voir le mê-

me jour, la ménagerie, les ſtatues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaiſie, s'ils ſont gênés, contrariés dans leur marche; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le roi de France?

Tel qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du ſouverain. Il a vu le roi, les princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a ſon paſſeport, & le conte le plus bizarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon pays, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute conſidération. Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabuleuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſon-

ges facétieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant leurs majeſtés le dialogue incroyable du menteur intrépide & des provinciaux crédules: rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on auroit peine à déſabuſer les perſonnes qui les ont adoptés, quelques raiſonnables qu'elles ſoient d'ailleurs.

CHAPITRE DCXXIV.

Raretés.

La recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera un fonds inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes peuvent faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

Tel ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti, oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. On fait ſouvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne ſe ſeroit pas attendu.

C'eſt la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces depôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des ſcellés, l'inventaire étonne & confond les ſpectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loiſir d'aſſembler tant d'objets. Mais le tems, l'argent, la patience, & ſur-tout l'engouement, ont compoſé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la marquiſe de Pompadour a duré un an; & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets de luxe, de fantaiſie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guebre, peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moïſe, Zoroaſ-

tre, Abraham, Mahomet, Confutſée, n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interprêtes. Pour Homere, Eurypide, Démoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, tant bien que mal, que ce n'eſt plus une diſtinction.

Des talens particuliers ne ſont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras; M. Laurent lui en fait un dont il ſe ſert. A un autre, il manque une jambe; M. Perrier lui fait une jambe ſur laquelle il monte & deſcend les eſcaliers.

D'autres talens qui ont un caractere unique ſont ignorés. Qui ſait, par exemple, qu'une demoiſelle (mademoiſelle Biheron) imite des ſquelettes ſi parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muſcles, les nerfs ſont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie eſt un ſecret qu'elle ſe réſerve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu ſans qu'elles ſoient endommagées; vous pouvez les laiſſer tomber de la hauteur du plancher ſans qu'elles ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail, vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en Grec & en Latin. Des éleves ſont ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des

ossemens qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

On peut amasser beaucoup de connoissances, sans autres frais que la société des savans, presque tous communicatifs ; & le baron de Holberg a eu raison de dire, *qu'à Paris il n'y a rien qui soit à meilleur marché que la raison, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez plusieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils semblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoissances dont ils sont privés. Mais plusieurs hommes distingués par leur naissance & leur savoir, ne rougissent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils se plaisent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

Éprouvez-vous quelqu'accident ? l'art vient à votre secours. On connoît le bras artificiel du soldat invalide. Mais ne vous reste-t-il que quatre pouces de cuisses tout au plus à partir de la hanche, on enfermera le tronçon dans une boîte qui formera le haut de la cuisse artificielle ; le seul mouvement de la hanche suffira pour imprimer aux différentes parties de cette curieuse machine, les divers mouvemens qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvemens s'opéreront à l'aide

des lames d'acier, qui, logées le long de la cuisse, & formant des charnieres mobiles en toutes sortes de sens, vous donneront le genou, le pied & les doigts que vous n'avez pas.

Allez donc, malheureuses victimes des fureurs de la guerre & du caprice des rois, allez vous dédommager des membres que vous avez perdus, en trouvant des cuisses & des jambes artificielles chez les méchaniciens de nos jours. L'art, par une inconcevable adresse, a su réparer ce que le boulet frappant comme la foudre avoit emporté.

CHAPITRE DCXXV.

College de Chirurgie.

On a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers; c'étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d'une école-pratique ou de dissection est un de ces bienfaits publics qu'on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cens éleves assistent aux leçons. L'auditoire est composé de freres, de gar-

çons perruquiers en habits de poudre. L'un retient un quart de la leçon, celui-ci un ſixieme. Ils l'appliquent enſuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'inſtruction, payent l'apprentiſſage ; mais on n'eſt pas habile du premier coup.

Un cadavre venu de Bicêtre, eſt étendu ſur le marbre noir ; huit cens hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du créateur ſont empreints dans ce corps, comme dans celui du ſouverain.

Les membres de cette académie ont compoſé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe ; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons, & ont été traduits dans pluſieurs langues.

Tous les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point d'*académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction,

& pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs soins. C'est un cours ouvert, & qui guide incessamment l'œil & la main de l'opérateur.

Tandis qu'on diserte théoriquement tous les jeudis sur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maison un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainsi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois : car il y a en chirurgie, comme dans toutes les sciences pratiques, la science & le métier ; & pour réussir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

Cet hôpital particulier est un lieu de grande instruction, parce que rien ne s'y fait que les professeurs n'aient d'abord donné leurs avis, & examiné ce qu'il faut faire. Aussi y a-t-on vu & fait des observations très-précieuses.

Quand un homme de la lie du peuple est frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des soins les plus attentifs. Plus la nature s'est montrée impitoyable à son égard, plus la chirurgie s'empresse à lui offrir des secours, & il en trouve de plus constans & de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout son or.

C'est un spectacle remarquable que de voir

tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur ; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jetté à l'Hôtel-Dieu ; mais ſa maladie intéreſſe l'art ; l'art enfante des miracles.

L'infortuné a donc encore ſon lot ; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-faix reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra pour peu que l'accident ſorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun : l'opération de la main n'eſt jamais voilée ; c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'académie de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part. Leurs travaux ne ſe mêlent point, quoiqu'ils ſemblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent viſiblement au même but.

L'anatomie, quoique cultivée avec le plus

grand ſoin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une obſervation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le méchaniſme qui entretient la vie échappe; le cadavre eſt couché, l'organiſation qui le tenoit debout, ſe dérobe conſtamment à l'œil. Tous les anatomiſtes ont ignoré comment on digere, comment le chyle ſe change en ſang; comment ce ſang anime le cerveau, le rend l'organe de nos idées; comment dans un autre réſervoir il ſert à la génération.

L'anatomie pourra guérir un coup d'épée, & ſera impuiſſante quand la fleche inviſible d'un miaſme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un eſpace infini que rien ne peut combler.

Le tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoiſſances naturelles, laborieuſement acquiſes depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Laſſus, & l'on ne voit pas ſans étonnement que le dix-huitieme ſiecle a été le moins fécond en découvertes, quoique le ſcalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait conſtamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donnée à l'anatomie, n'a pas caractériſé ce ſiecle, comme devant figurer parmi les ſiecles marqués par les grandes

découvertes. La méthode curative eſt plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel; nous en avons calculé les parties groſſieres, & les petits rouages qui ſont ſous nos yeux nous ſont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorſque l'intérieur du corps, curieuſement viſité dans tous ſes points, ne nous offre encore qu'une nomenclature? Les différences qu'il y a entre la ſenſibilité qui appartient excluſivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appartient excluſivement aux muſcles, démontrent que l'hiſtoire de l'anatomie ne préſente que des découvertes éparſes, iſolées, ſans but, ſans liaiſon, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la phyſiologie.

La connoiſſance de la nature de l'homme, par rapport à la guériſon de toutes ſes maladies, appartient viſiblement à une autre ſcience.

Eſt-ce la phyſique? eſt-ce la chymie qui aura la gloire, par ſes hypotheſes, d'effacer cette ſtérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette phyſionomie morte & impaſſible, qu'elle ſemble avoir contractée avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres ſeulement à enfler le catalogue des mots d'une langue?

CHAPITRE DCXXVI.

Griſettes.

On appelle *griſette* la jeune fille, qui, n'ayant ni naiſſance ni bien, eſt obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre ſoutien que l'ouvrage de ſes mains. Ce ſont les monteuſes de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuſe de cette claſſe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail aſſidu dont elles doivent tirer leur ſubſiſtance, ſe ſéparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre particuliere, & y vivent à leur fantaiſie; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aiſé; il faut qu'elle reſte décemment à la maiſon avec la mere impérieuſe, la tente dévote, la grand'mere qui raconte les uſages de ſon tems, & le vieil oncle qui rabache.

Cloîtrée ainſi dans la maiſon paternelle, la bourgeoiſe attend long-tems un épouſeur qui n'arrive pas. S'il y a pluſieurs ſœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute ſa félicité ſe borne à ſe requinquer le dimanche, à mettre la belle robe, & ſe promener en famille au jardin des Tuileries.

La griſette eſt plus heureuſe dans ſa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle ſe licencie dans l'âge où ſes charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & ſon bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artiſan de ſon état, qu'aſſujettiſſement, peine & miſere; elle prend de bonne heure un eſprit d'indépendance. Aux premiers beſoins de la vie ſe joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaiſe conſeillere que la miſere, lui répete tout bas d'ajouter la reſſource de ſa jeuneſſe & de ſa figure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu réſiſteroit à cette double tentation? Ainſi la griſette devient libre; à l'abri d'un métier, elle ſuit ſes caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique paſſager. Les plus ſages économiſent & ſe marient quand elles ſont ſur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immenſe de filles nubiles, qui, par leur poſition, ſont devenues étrangeres au mariage & au célibat. C'eſt là le grand vice de la légiſlation moderne, & ce vice embraſſe aujourd'hui non-ſeulement Paris, mais toute la France, & même une partie de l'Europe. Qui ne ſent pas la néceſſité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne c'étoit

point encore vu dans les siecles antérieurs ?

Il seroit du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudroit ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiroient sans maîtrise, sans gêne ni contrainte, sans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de ressources ; la fille indigente n'en a guere, & encore sont-elles embarrassées d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain, en grêvant son métier d'un impôt ? Quoi, une lingere sera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune espece de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons leur toutes les ressources qu'elles peuvent se créer ; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur foiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront, & une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes ; avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l'usage asiatique, elles soient séquestrées, & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'est le pire.

Une autre idée se présente ; c'est celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi

porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la beauté & de la vertu. Cette idée non encore approfondie, ainſi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être ſubordonné peu-à-peu à la vérité & à la raiſon, il viendra un ſiecle où l'on ſentira la néceſſité de cette loi pour le bon ordre domeſtique, l'avantage des mœurs, & le repos public. Cette ſituation de tant de femmes qui couvrent la France, & à qui il eſt défendu tout à la fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont ſi prodigieuſement altérées.

CHAPITRE DCXXVII.

Vénalité.

Elle eſt par-tout : c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout ; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation :

obſcure, au méchant qui ſe fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'aſſoupir leurs qualités malfaiſantes; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laiſſe là. *A quoi eſt-il bon?* dit-on ouvertement. Oui, il eſt paſſé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'eſt bon à rien.*

Tous les emplois ſe vendent, ainſi que les charges. Le protecteur de nos jours eſt une eſpece de *croupier* qu'il faut payer, & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a aſſuré ſon bénéfice ſur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de juſtice. Comment concevoir que Monteſquieu ait jamais voulu excuſer cette vénalité, & la raiſon de Monteſquieu, ſans-doute, c'eſt qu'il avoit acheté ſa charge.

Ce fut le chancelier Dupart, dont la mémoire ſera à jamais odieuſe, qui introduiſit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a ſi bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs:

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.

Deux ſiecles & demi ont à peine conſ-

mencé à diſſiper les nuages épais, que les fauſſes maximes de Dupart avoient répandu ſur le droit naturel, ſur le droit public, ſur les principes de la légiſlation & du gouvernement. C'eſt lui qui le premier oſa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : Vous pouvez tout, & votre vouloir eſt la loi ſurprême, ce qui ſignifioit en d'autres termes : Dépenſez, ruinez-vous, ruinez les autres, n'importe ; c'eſt votre droit. Comme ſi le droit d'être déraiſonnable appartenoit à d'autres qu'aux inſenſés ; le droit de nuire & dévaſter, qu'aux furieux. La vénalité des charges eſt une plaie qui ſaigne encore & qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excuſable d'avoir aliéné ſes domaines. Que n'a-t-il plutôt ſuivi ce plan que la vénalité des charges ! Le ſouverain d'un état auſſi grand que la France, eſt ſans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puiſſe avoir un fonds cultivable, de quelqu'eſpece que ce puiſſe être.

La dégradation des eſprits eſt peut-être née de ce malheureux ſyſtême réglementaire & fiſcal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choſes ? Quand les empires ſeront-ils aſſis ſur leur véritable baſe ? Quand la confuſion des idées ceſſera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles ?*

CHAPITRE DCXXVIII.

Femmes de quarante ans.

Il eſt une ſituation cruelle, embarraſſante pour une femme qui a excité long-tems les deſirs des hommes & la jalouſie de ſon ſexe; c'eſt le moment où ſon miroir lui dit: Vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface; & quoique l'éclipſe de vos attraits ſoit imperceptible, elle n'en eſt pas moins réelle.

Elle voudroit démentir ce cryſtal véridique; elle fait tacitement l'examen de ſes charmes, & pouſſe un profond ſoupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur; en perdant ſes agrémens, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

Quoi, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un regard de complaiſance! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes

voisins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, sur-tout lorsque le cœur est encore avide du desir de plaire, lorsque l'on veut toujours paroître, & que personne ne s'empresse à vous remarquer !

C'est alors qu'une femme, exilée de la société, ressent un chagrin cent fois plus vif que le ministre ambitieux qui se trouve tout-à-coup dépossédé du pouvoir dont il étoit si fier & si jaloux. Tous deux versent des larmes secretes, en jettant de loin un coup-d'œil vers le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui dans son ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont encore dévorés d'une ambition sourde ; celle d'une femme se trouve la plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde, lui semble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la sauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfinissable, il se présente à elle deux ressources, la dévotion & le bel-esprit. Mais ces deux états sont surannés ; la dévotion n'est plus de mode, & l'affiche du bel-esprit est devenu trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur & de beauté ; elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, & parvient ainsi à faire encore rechercher sa société, & à

prolonger cette eſpece d'empire dont elle eſt ſi jalouſe.

L'expérience du monde lui a appris que toutes les affaires ſe travailloient comme la tapiſſerie. On voit naître les couleurs, & la main eſt cachée : elle ſe livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un ſecretaire; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf ſont rejettées. Une réuſſit, & la voilà ſatisfaite. Elle protege, on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'eſpérance qui vous abuſe, fait qu'on ajoute foi à ſes promeſſe; elle ſe mêle d'un emploi de quatre cens livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute; & pourvu que ſon nom ſoit cité chez les miniſtres, pourvu qu'on diſe qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans ſon ſallon un évêque & un maréchal de France, on lui attribue une grande exiſtence, & quelquefois elle eſt contente de la ſimple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que pluſieurs femmes, qui à la lettre ont leurs bureaux, chérissent à un certain âge ce genre d'occupation; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la ſollicitent. Chaque poſtulante fait autant d'efforts que s'il s'agiſſoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne ſe ſent pas les qualités

requiſes pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite ſanté, s'environne de médecins, ſans trop goûter de leur ordonnance. Elle paroît accablée d'une migraine éternelle; mais c'eſt un artifice ingénieux, pour donner à ſes attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre ſa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur déſœuvrement, qui viennent ſans façon bâiller dans leur viſite, & accuſer l'exceſſive lenteur du tems. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'eſtimer heureuſe, ſi elle a ſu en convertir un en fidele ami.

Au reſte, une femme à Paris n'a jamais quarante ans; elle en a toujours trente ou ſoixante; & comme perſonne ne dit le contraire, la femme quadraginaire n'exiſte pas.

CHAPITRE DCXXIX.

Feuilles périodiques.

Les journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle; l'autre le traite d'oiſon; le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent

paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter ? A ſoi-même ; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & ſans préjugés littéraires n'a point encore exiſté. Mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages ; il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege les petites feuilles ſatyriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux. Il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un eſprit médiocre & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

On ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme

la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt pas d'accord ſur le champ, plus on diſpute, & moins on ſe rapproche.

Mais le journaliſte veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France & dit : *Ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaiſant, un légiſlateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliſte du premier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE DCXXX.

Diſtribution des aumônes.

Il eſt plus aiſé de donner l'aumône que de la répandre avec une juſte répartition. Les beſoins de convenance ne devroient point paſſer avant les beſoins de premiere néceſſité. C'eſt ce qui arrive néanmoins. Les aumônes

montent annuellement à des ſommes conſidérables. Mais on tue, pour ainſi dire, la charité publique par des préférences conſidérables & criminelles ; on enleve aux véritables pauvres les aumônes qui leur ſont ſpécialement conſacrées. Tantôt c'eſt une fille de qualité qu'il faut ſoutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'eſt une maiſon jadis opulente, tombée par ſon luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroiſſe, ignorés dans leurs greniers, & n'en ſortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille, qui ſe dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté impoſante. S'il veut uſer d'une fermeté judicieuſe, on prend un ton preſqu'arrogant ; on oſera lui dire que les pauvres roturiers ſont une canaille inutile à la ſociété, dont l'exiſtence ou le non être doivent être fort indifférens à l'état, que les nobles pauvres ont droit d'épuiſer avant tout les reſſources des largeſſes particulieres & publiques.

Les ames pieuſes tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendians titrés, & l'on donne pour le ſoutien du luxe, de la molleſſe & de l'oiſiveté, ce qui étoit réſervé pour ſoulager les beſoins de l'artiſan laborieux, dont la famille, faute de ſecours, périroit de langueur & de déſeſpoir.

Ainſi des noms & des prééminences chi-

mériques égarent la main des diſpenſateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le beſoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs ſenſibles.

La nobleſſe, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui eſt poſſible d'obtenir, ſe rabat après ſes diſſipations au pied de l'autel, & abſorbe les produits que la religion & l'humanité avoient mis en réſerve pour le ſoulagement des infortunés.

Voilà pourquoi, après tant de largeſſes, les hôpitaux ſont encore le temple éternel du déſeſpoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaiſance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renverſé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude, empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuſes, & à la foibleſſe des diſtributeurs, ils trouvent plus de ſecours que ceux qui luttent pour ſortir de l'indigence. *Ils ſont accoutumés à l'aiſance*? s'écrie-t-on; & ce raiſonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la claſſe obſcure.

La bourſe, dans la main de la femme de qualité, ſe remplit; elle leve un impôt ſur quiconque l'aborde; il faut que cette

bourſe égale en groſſeur celle que ſa voiſine a ſu créer. Il y entre une ſorte de rivalité, pour ne pas dire d'oſtentation. Mais cet orgueil ſeroit moins blâmable, ſi la main qui amaſſe ne ſavoit pas pour qui elle amaſſe, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'eſt plus obéir à la compaſſion; c'eſt faire dans le ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confié entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les paſteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cedent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas

ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire ?

Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment ſe peut-il après cela qu'il y ait tant de miſérables ? Le vice vient donc de la diſtribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'eſt pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui ſouffre accuſe les adminiſtateurs des maiſons de charité. Quand il les voit, au bout de quelques années, étaler un équipage brillant, ouvrir une maiſon magnifique, dreſſer une table ſomptueuſe, il penſe que cette opulence eſt priſe ſur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît ſi monſtrueux, que, malgré les apparences, je perſiſte à le croire impoſſible, ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au-lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'eſſayer la pratique, & de vaincre les préjugés & les obſtacles qui s'oppoſoient aux projets d'une bienfaiſance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé; les details n'ont point rebuté leur vigilance journaliere; le ſuccès a confirmé leur théorie éclairée; & l'on eſt parvenu, ainſi qu'il réſulte des regiſtres du *nouvel hoſ-*

pice de charité, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'eſt un grand exemple récemment offert à ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hoſpice de charité* pourra dorénavant ſervir de modele à tous les établiſſemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'eſt-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE DCXXXI.

École de Boulangerie.

Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne ſait pas lui donner ſa perfection : cela eſt démontré. C'eſt parce que tout le monde a cru le faire bien, & que tout le monde l'a fait aſſez mal.

La panification du froment eſt une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymiſtes. La routine aveugle la dénature. L'expérience ſeule peut la conduire au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés dans l'enfance, préciſément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de ſervante qui ne croye fermement qu'il eſt impoſſible de lui apprendre quelque choſe ſur la maniere de faire le pain. Les ſervantes pourroient ſe ſuccéder pendant vingt ſiecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'eſt ce qui eſt déjà arrivé.

Le pain ſe fait mieux à Paris que partout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont ſu raiſonner leur art. Enſuite les chymiſtes ont ſu nous inſtruire à analyſer le bled, & ſuivre cet art depuis la préparation des levains juſqu'à la cuiſſon; & graces à ces profeſſeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croyent le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled, & en diminuer le poids; mais la Suiſſe, qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'école de boulangerie eſt gratuite, & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui con-

cerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ſes premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pains.

Voilà une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce tems, le profeſſeur chymiſte tire une farine belle & ſavoureuſe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

Mais comment recevoir des profeſſeurs dans l'art de faire le pain? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les ſervantes, & même leurs maîtreſſes, qui ſe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eſt ainſi que le mangeoient les grands peres.

Pluſieurs villes étrangeres ſeront peut-être encore un ſiecle avant de lire l'*avis aux bonnes ménageres des villes & des campagnes.* Mais on lira de ſottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloiſe, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger inſtruit à l'école des chymiſtes. Les étrangers diront: Qu'eſt-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne ſavent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs ſervantes, & n'en ſa-

chant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement, & ſur la qualité & ſur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec tranſport un cor-de-chaſſe de la capitale, faites venir un diſciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque choſe de plus ſubſtantiel que le ſon du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des ſoins les plus néceſſaires à la ſubſiſtance & à la conſervation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enſeignent ſe ſervent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent ſont à la portée des mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiſſant s'abaiſſer.

Le pain qu'on mange à Paris eſt devenu excellent. On a réprimé tout à la fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eſt à deſirer que dans le reſte du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être ſurveillé; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je ſonge aux huit ou neuf cens mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne

puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur ſyſtême. Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparations, & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere!

Ces végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives, qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une ſubſtance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura ſu l'extraire; & cet art eſt bien moins compliqué que celui de faire du pain.

Quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas aux chymiſtes, tels que MM. Parmentier, cadet de Vaux, qui, par ces découvertes ſimples & utiles, auront tué le monſtre de la famine, cet enfant de notre ignorance, qui domine les empires? Ils auront juſtifié la providence, en montrant aux rois & aux peuples que la ſtérilité n'eſt qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une ſubſtance nourriſſante; que la diſette eſt un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & pluſieurs en ſont pourvus plus ou moins.

C'eſt donc l'ignorance de l'homme qui

lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une ſorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire eſt par-tout ainſi que l'eau qui nous ſert de boiſſon.

Probablement le vin eſt par-tout auſſi. Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour ſe développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des élémens, & le monopole non moins redoutable.

Plus de ces années déſaſtreuſes où l'on a vu l'homme, couché ſur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoiſſant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions phyſiques ni politiques. Partout où le créateur a fait lever un végétal, là ſe trouve de quoi l'adorer & le remercier de ſes bienfaits.

Honneur au nouveau triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoiſſances! Si les Indiens mangent la caſſave, le tapioca, après une certaine préparation, ſi d'autres uſent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuſes. Le ſyſtême qui admet une providence éternelle & bienfaiſante n'avoit pas beſoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais obſervons que c'eſt après la compoſition de l'*Iliade*

& de l'*Esprit des loix*, que l'homme a enfin ſoupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

Venez, économiſtes, qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimité du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le ſignal d'affamer le royaume ; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & ſongez qu'une ſeule découverte en chymie vous condamne au ſilence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre ſyſtême. Que deviennent vos grands mots devant une ſeule expérience chymique ? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phraſes oratoires. Eh ! vous n'avez jamais ſoupçonné l'influence que pourroient avoir ſur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchiſſez-y ; il ſe peut très-bien qu'elles entraînaſſent la diſſolution de nos ſociétés, ſi horriblement inégales, & qu'elles portaſſent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

Avant peu, un chymiſte nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le ſucre ſont ſous nos mains. La nature eſt une ; mais nous ne la voyons pas.

Les économiſtes & leurs ſemblables s'étourdiſſent de mots qu'ils n'entendent point. Ils ſe plaignent enſuite du peu de conception d'autrui ; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand ſyſtême. Comme tout cela rit à l'œil ſur le papier !

CHAPITRE DCXXXII.

D'Argenſon.

Il monta, en 1697, la machine de la police, non telle qu'elle exiſte aujourd'hui, mais il en a imaginé le premier les reſſorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne ſont pas toutes également difficiles, parce que la machine eſt toute dreſſée & ſubordonnée dans toutes ſes parties bien jointes à la main du chef : ce qui étoit néceſſaire ; les agens de la police devant être ſoumis à une diſcipline exacte, qui doit ſe rapprocher beaucoup de la diſcipline militaire.

D'Argenſon fut ſévere, peut-être parce qu'il ſentit en donnant la premiere impulſion, une réſiſtance que ſes ſucceſſeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un

lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Pluſieurs ont trop appeſanti la main, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le peuple de Paris ; peuple chaud, mais ſans férocité, dont tous les mouvemens ſe devinent, & par conſéquent facile à mener. Qui ſeroit ſans pitié dans cette place, ſeroit un monſtre.

Le peuple qui a toujours des idées confuſes de licence, & qui craint le lieutenant de police, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le reſpect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une eſpece de commiſſaire dont on pouvoit baffouer la robe ; & cette magiſtrature a paru plaiſante à la folie inconſidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a ſenti de nos jours que l'adminiſtration d'un lieutenant de police devoit avoir ſa force, ſon poids, ſa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* ſubordonné à ſon tour, répete les mots que lui adreſſe, à ce qu'il prétend, le premier-préſident du parlement : *clarté*, *propreté*, *ſûrete*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne ſait pas que ce n'eſt qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il eſt aſſez plaiſant d'imaginer que l'on eſpionne, en tems & lieu, celui qui fait eſpionner à ſon gré les autres citoyens. Ainſi les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, ſont réellement incompréhenſibles. Celui qui n'admire pas comment la ſociété exiſte & ſe ſoutient par la réaction ſimultanée de ſes membres, & qui ne voit pas la *queue* du ſerpent rentrant dans ſa *gueule*, emblême antique de tout gouvernement, n'eſt pas né pour réfléchir.

On ne ſera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, ſur la police de Paris & ſur M. d'Argenſon, premier du nom. On pourra faire une comparaiſon ſecrete de ce qui reſſemble encore aujourd'hui avec ce qui ne reſſemble plus. Je me diſpenſerai du commentaire.

» Les citoyens d'une ville bien policée » jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans » ſonger combien il en coûte de peines à » ceux qui l'établiſſent, ou le conſervent, » à peu près comme tous les hommes jouiſ- » ſent de la régularité des mouvemens cé- » leſtes, ſans en avoir aucune connoiſſance, » & même plus l'ordre d'une police reſſem- » ble par ſon uniformité à celui des corps » céleſtes, plus il eſt inſenſible; & par con- » ſéquent il eſt toujours d'autant plus ignoré, » qu'il eſt plus parfait. Mais qui voudroit » le connoître & l'approfondir, en feroit

» effrayé. Entretenir perpétuellement dans
» une ville, telle que Paris, une conſom-
» mation immenſe, dont une infinité d'acci-
» dens peuvent toujours tarir quelques ſour-
» ces, réprimer la tyrannie des marchands
» à l'égard du public, & en même tems
» animer leur commerce; empêcher les
» uſurpations mutuelles des uns ſur les autres,
» ſouvent difficiles à démêler; reconnoître
» dans une foule infinie tous ceux qui peu-
» vent aiſément y cacher une induſtrie per-
» nicieuſe, en purger la ſociété, ou ne les
» tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles
» par des emplois dont d'autres qu'eux ne
» ſe chargeroient pas, ou ne s'acquiteroient
» pas ſi bien; tenir les abus néceſſaires
» dans les bornes préciſes de la néceſſité
» qu'ils ſont toujours prêts à franchir, les
» renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils
» doivent être condamnés, & ne les en
» tirer pas même par des châtimens trop
» éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux
» ignorer que punir, & ne punir que rare-
» ment & utilement; pénétrer par des con-
» duits ſouterrains dans l'intérieur des fa-
» milles, & leur garder les ſecrets qu'elles
» n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas né-
» ceſſaire d'en faire uſage; être préſent par-
» tout ſans être vu; enfin, mouvoir ou ar-
» rêter à ſon gré un multitude immenſe,
» & être l'ame toujours agiſſante, & preſ-

» qu'inconnue de ce grand corps : voilà
» quelles ſont en général les fonctions du
» magiſtrat de la police. Il ne ſemble pas
» qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par
» la quantité des choſes dont il faut être
» inſtruit, ni par celle des vues qu'il faut
» ſuivre, ni par l'application qu'il faut ap-
» porter, ni par la variété des conduites
» qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut
» prendre ; mais la voix publique répondra
» ſi M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

» Sous lui, la propreté, la tranquillité,
» l'abondance, la ſûreté de la ville furent
» portées au plus haut degré. Auſſi le feu
» roi ſe repoſoit-il entiérement de Paris
» ſur ſes ſoins. Il eût rendu compte d'un
» inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les téne-
» bres; cet inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût
» à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux ;
» & ſi enfin quelqu'un lui échappoit, du
» moins ce qui fait preſque un effet egale,
» perſonne n'eût oſé ſe croire bien caché.
» Il avoit mérité que dans certaines occaſions
» importantes, l'autorité ſouveraine & in-
» dépendante des formalités appuyât ſes dé-
» marches ; car la juſtice ſeroit quelquſois
» hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe
» débarraſſer de tant de ſages liens dont elle
» s'eſt chargée elle-même.

» Environné & accablé dans ſes audien-
» ces d'une foule de gens du menu peuple

» pour la plus grande partie, peu inſtruits
» eux-mêmes de ce qui les amenoit, vive-
» ment agités d'intérêts très-légers & ſouvent
» très-mal entendus, accoutumés à mettre
» à la place du diſcours un bruit inſenſé,
» il n'avoit ni l'inattention ni le dédain qu'au-
» roient pu s'attirer les perſonnes ou les ma-
» tieres. Il ſe donnoit tout entier aux détails
» les plus vils, ennoblis à ſes yeux par leur
» liaiſon néceſſaire avec le bien public; il
» ſe conformoit aux façons de penſer les
» plus groſſieres; il parloit à chacun ſa lan-
» gue, quelqu'étrangere qu'elle lui fût; il
» accommodoit la raiſon à l'uſage de ceux
» qui la connoiſſoient le moins; il concilioit
» avec bonté des eſprits farouches, & n'em-
» ployoit la déciſion d'autorité qu'au défaut
» de la conciliation. Quelquefois des conteſ-
» tations peu ſuſceptibles ou peu dignes d'un
» jugement ſérieux, il les terminoit par un
» trait de vivacité plus convenable & auſſi
» efficace. Il égayoit même, autant que la
» magiſtrature le permettoit, des fonctions
» ſouverainement ennuyeuſes & déſagréables,
» & il leur prêtoit de ſon propre fonds de
» quoi le ſoutenir dans un ſi rude travail.

» La cherté étant exceſſive dans les années
» 1709 & 1710, le peuple injuſte, parce
» qu'il ſouffroit, s'en prenoit en partie à
» M. d'Argenſon, qui cependant tâchoit par
» toutes ſortes de voies de remédier à cette

» calamité. Il y eut quelques émotions qu'il
» n'eût été ni prudent, ni humain de punir
» trop ſévérement. Le magiſtrat les calma ;
» & par la ſage hardieſſe qu'il eut de les
» braver, & par la confiance que la populace,
» quoique furieuſe, avoit toujours en lui.
» Un jour, aſſiégé dans une maiſon où une
» troupe nombreuſe vouloit mettre le feu ;
» il en fit ouvrir la porte, ſe préſenta, parla,
» & appaiſa tout. Il ſavoit quel eſt le pou-
» voir d'un magiſtrat ſans armes : mais on
» a beau le ſavoir, il faut un grand courage
» pour s'y fier. Cette action fut récompenſée
» ou ſuivie de la dignité de conſeiller d'état.
» Il n'a pas ſeulement excercé ſon courage
» dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa
» vie autant que du bien public, mais en-
» core dans celles où il n'y avoit pour lui
» aucun péril que volontaire. Il n'a jamais
» manqué de ſe trouver aux incendies, &
» d'y arriver des premiers. Dans ces mo-
» mens ſi preſſans & dans cette affreuſe con-
» fuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours,
» & en même tems il donnoit l'exemple,
» quand le péril étoit aſſez grand pour le
» demander. A l'embraſement des chantiers
» de la porte Saint-Bernard, il falloit, pour
» prévenir un embraſement général, tra-
» verſer un eſpace de chemin occupé par
» les flammes. Les gens du port, & les déta-
» chemens du régiment des gardes héſitoient

» à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le
» franchit le premier, ſe fit ſuivre des plus
» braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une
» partie de ſes habits brûlés, & fut plus de
» vingt heures ſur pied, dans une action
» continuelle (1).

» Quelqu'étendue que fût l'adminiſtration
» de la police, le feu roi ne permit pas que
» M. d'Argenſon s'y renfermât entiérement;
» il l'appelloit ſouvent à d'autres fonctions plus
» élevées & plus glorieuſes, ne fût-ce que
» par la relation immédiate qu'elles don-
» noient avec le maître; relation toujours
» ſi précieuſe & ſi recherchée. Tantôt il
» s'agiſſoit d'accommodement entre perſon-
» nes importantes, dont il n'eût pas été à
» propos que les conteſtations éclataſſent
» dans les tribunaux ordinaires, & dont
» les noms exigeoient un certain reſpect au-
» quel le public eût manqué. Tantôt c'étoient
» des affaires d'état qui demandoient des
» expédiens prompts, un myſtere adroit,
» & une conduite déliée. Enfin, M. d'Ar-
» genſon vint à exercer réglement auprès du
» roi, un miniſtere ſecret & ſans titre, mais

(1) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain, & pour paſſer du Sénat à la tête d'une armée.* C'eſt une phraſe collégiale, & qui déparoit, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

» qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en » avoit même que plus d'autorité «.

Fontenelle n'a point parlé de la sévérité de M. d'Argenson, de son penchant à punir; ce qui est plutôt un indice de foiblesse que de force. Hélas! les loix humaines imparfaites & grossières, ne peuvent descendre dans l'abyme du cœur humain, & y surprendre la cause des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des surfaces; elles absoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laissent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui sert à révéler l'intérieur de l'homme. Elles doivent estimer la force des passions naturelles & indestructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes; avoir égard à l'âge, au sexe, au tems, au jour; ce sont des regles fines, qui n'ont pu se trouver dans la tête du législateur, mais qui doivent se rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il a y aussi des erreurs épidémique où la multitude de ceux qui s'égarent semble diminuer la faute; où il faut une sorte de circonspection, pour que le châtiment ne se trouve pas en opposition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit rejaillir sur la loi & sur le magistrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs lieutenans de police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, *M. Nicolas-Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, *M. René Héraul*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me ſont connus.

M. le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a changé pluſieurs fois en un miniſtere de compaſſion & d'indulgence un miniſtere de juſtice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas ſouffert.

CHAPITRE DCXXXIII.

Maître-ès-Arts.

C'eſt un homme qui a mis dans ſa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, baſe de cette philoſophie ſcholaſtique, l'opprobre de la raiſon humaine. On appelle ces cahiers obſcurs, *Cours complet de philoſophie*. Ces cahiers ne ſont qu'induire la jeuneſſe en erreur, lui rendre l'eſprit faux, l'accoutumer à ſe payer de mots, alimenter ces queſtions frivoles qui ont retardé les progrès de

l'eſprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge ait grand ſoin de n'avoir rien dans la tête qui reſſemble aux idées de Locke, de Newton & de Deſcartes; après quoi il lui eſt permis d'enſeigner les mêmes ſottiſes à ſa claſſe.

On avoit propoſé l'impreſſion des cahiers; mais le profeſſeur fait prudemment de s'y oppoſer. Que ſeroit-ce galimatias dicté dans la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle?

C'eſt avec raiſon qu'on a dit: comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études? C'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

Il ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu, de ces peſans érudits

érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin traitera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras immenſe ; mais étonnamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles ; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoiſe.

CHAPITRE DCXXXIV.

Du ſiecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt tems de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes, ſous le nom même d'orateurs. Rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornemens de l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables ; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les dé-

tails, qui, dans les autres ſciences, ſont froids & inanimés.

L'attraction newtonienne eſt admirable ſans doute; mais celle qui nous approche les uns des autres, qui nous rend plus ſociables, qui perfectionne en nous le ſentiment de la bienfaiſance, eſt bien préférable à peindre & à démontrer; elle exiſte cette attraction intime; elle eſt le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la légiſlation.

Notre éloquence, fondée ſur ces principes, eſt donc bien ſupérieure à celle du ſiecle dernier. Des poëtes rampans, des orateurs mercénaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la proſtitution du bel-eſprit n'a été pouſſé ſi loin qu'aux pieds de Louis XIV.

Les hommes ſont de grands enfans. Quelques ſtatues, quelques tableaux, quelques morceaux de poéſie font donner à un ſiecle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de ſiecle des beaux-arts, de ſiecle de gloire.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685 a paſſé ſans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous diſons donc hardiment que ce ſiecle, malgré ſa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en ſeroit pas de même aujourd'hui. La littérature ſurveille le gouvernement, & lui ſauveroit un pareil écart.

Qu'importe que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, groſſier flatteur, & des tragédies de Racine, ſimple & fin courtiſan, qui s'occupoit de la grace verſatile ? Ce ſont là des niaiſeries en comparaiſon des matieres politiques ſur leſquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

Un grand bien que la philoſophie moderne a fait aux hommes, c'eſt de les convaincre, après tant de ſiecles d'erreurs & de perſécutions, que la religion ſe perſuade & ne ſe commande pas ; que le premier doute ſur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on employe pour la faire embraſſer. L'expérience prouve que cette ſage tolérance eſt avantageuſe à tous les pays qui l'ont adoptée ; que la paix y regne, & que les eſprits y ſont plus diſpoſés aux vertus qui caractériſent le vrai chrétien.

Toute la littérature du ſiecle dernier a été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules ; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtanciels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'eſt encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle ; & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſortira de deſſous le nuage, & ſera généralement admiſe.

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions; elles ſont néceſſaires ; elles ſervent plus qu'elles ne nuiſent ; elles portent la lumiere dans les yeux qui refuſoient de voir ; & ce n'eſt toujours qu'après la plus belle défenſe que la prévention & la ſottiſe abandonnent les préjugés littéraires.

Celui qui le premier a eu le courage de les combattre, eſſuie le torrent d'injures que le pédantiſme tient en réſerve. Mais il faut ſourire des attaques du pédantiſme.

L'humanité ce mot que le *journaliſme* voudroit encore proſcrire : ce mot, commenté dans les écrits de pluſieurs ſages modernes, eſt celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriſſantes : il a mérité conſéquemment de devenir le plus beau qui ſoit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs reſpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans ſon ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le com-

merce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme ; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

Notre ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas eu le tems de fixer, d'une maniere invariable, des principes ſolidement établis. Auſſi, (faut-il l'avouer) regne-t-il encore dans nos opinions quelque choſe d'arbitraire & de flottant, qui s'oppoſe à la perfection de la morale & de la politique.

Préſentement que les principales erreurs ſont expluſées, il ſeroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de haſardeux. Il faut ſoumettre à l'examen juſqu'aux inſtrumens employés à renverſer l'édifice du menſonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le ſeroit de même, ajoute-t-il, ſi l'on ſouhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je

ſuis fou de cette maniere. Je voudrois que l'inſtant de ma naiſſance eût été marqué dans cinq à ſix cens ans, parce qu'il y a à préſumer que les arts conſolateurs iront en ſe perfectionnant ; que l'imprimerie, qui ne fait que de naître, & qui a déjà produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enſeigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'eſt en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philoſophie. Le fanal eſt allumé, & domine l'Europe. Le vent du deſpotiſme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiſer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juſtes & modérés. S'ils ne le ſont pas, ils verront de leurs iniquités gravées ſur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? Il écraſe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiſſe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre, la vérité s'écriera : *Tel l'homme eſt un oppreſſeur & l'ennemi des hommes !* Alors les ſyllabes qui compoſent ſon nom, ſeront une injure. Dès qu'il ſera prononcé en toute langue, ce nom rendra un ſon odieux.

L'homme a connu ſes droits. Le regne du menſonge eſt paſſé. L'homme ſait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliſte, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la ſociété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des cours ; il mépriſe la trop grande foule de ces hommes inutiles qui diſent ſervir les autels ; il marque du doigt les *narciſſes*, les tyrans de la penſée, & ceux qui prennent le maſque de la religion pour la déshonorer ; & ce qui augmente la force légitime de cette philoſophie, qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eſt que les connoiſſances des écrivains ſont détaillées aujourd'hui à l'uſage de tous les individus de la ſociété.

Mais les Pariſiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs miſérables journaux & aux prononcés académiques, ſont encore preſque tous eſclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la molleſſe dans la langue, comme s'il s'agiſſoit de mettre en chant toutes les phraſes de la langue. Telle eſt l'ame d'un écrivain, tel eſt ſon idiôme.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'uſage ; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieuſement accumulées, il faudroit étendre la

langue & la renforcer. N'eſt-il pas déplorable que notre penſée ſoit toujours au deſſus de notre expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle ? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

Quand vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame ; la parole eſt le viſage du caractere intérieur : n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cette écrivain maniéré.

J'apperçois la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur, lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de La Fontaine empreint à chaque vers de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de dompter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il, *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE DCXXXV.

Originalité.

Rien ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

De même qu'il eſt toujours permis aux femmes de ne ſavoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'eſprit dans leur ſtyle; on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractériſée. On paſſe auſſi la bizarrerie à celui qui excelle dans une ſcience ou dans un art.

Mais ce n'eſt point dans la foule immenſe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment ori-

ginal ; c'eſt dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'uſage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point ; les uns, comme dit Sterne, ſont des médailles dont l'empreinte eſt entiere ; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raiſon du trop grand frottement qu'occaſionne l'abus de la ſociété.

CHAPITRE DCXXXVI.

Bâtimens.

La maçonnerie a recompoſé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpeculé ſur des terreins ; on a appellé des régimens de Limouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de tailles s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publique, on pourroit lui donner des éloges ; mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le prince.

Tandis que les ſalles de ſpectacles s'élevent

de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théatre françois, le théatre dit Italien, l'hôtel-dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

Les ſpéculateurs ont appellé les entrepreneurs, qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont rechauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

Le milieu de la ville a ſubi les métamorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres: les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers; les invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles; la vieille-monnoie a fait place à deux rues; la chauſſée d'Antin eſt un quartier nouveau & conſidérable.

Plus de porte Saint-Antoine. La Baſtille ſeule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter ſans ceſſe nos regards de ſon hideuſe figure. Sur ces foſſés, témoins des jeux ſanglans de la fronde, s'élevent des bâtimens qui feront douter s'il y eût jamais

là des remparts que le boulet a frappés.

Les grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Geneviève & la paroiſſe de la Madelaine. Dans les plaines voiſines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuiſent les carrieres.

Malgré cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baiſſé de prix; la population n'a point augmenté, il eſt venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oiſifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y ſéjourne que l'hiver. Paris eſt déſert l'été: il n'en faut pas moins des appartemens vaſtes qui demeurent vuides pendant la moitié de l'année.

Les chambres trouvent toujours des locataires; & tandis que pluſieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits ſe diſputent des tanieres & des manſardes.

L'architecture a cherché des formes nouvelles; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantaſque, & les palais ſont devenus des bagatelles. La maiſon de feue Madame Theluſſon offre un domicile étrange; mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture ſa peſante gravité, &

de la ſouſtraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'architecture, jadis majeſtueuſe & qui ne dérogeoit pas, s'eſt ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & ſatisfait toute les intentions de la débauche & du libertinage; les iſſues ſecretes & les eſcaliers dérobés ſont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos déſordres, eſt non moins lincencieuſe que notre poéſie érotique.

Il paroît qu'on ne ſonge pas à déſerter Paris; car c'eſt à qui ſe logera d'une maniere plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du ſiecle, eſt jugé ſans imagination, eût-il quelque choſe du ſtyle de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la juſtice. Oh, ſi l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où ſe plaît & ſe nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approviſionné & digne d'elle!

Verra-t-on la population s'augmenter lorſqu'il y a de quoi loger le double d'habitans?

Les maçons ont dû faire fortune: auſſi ſont-ils fort à leur aiſe, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur; mais le pauvre Limouſin, qui plonge ſes bras dans la chaux, ſem-

blable au ſoldat, reſte au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, viſite en équipage les phalanges éparſes de ſon régiment plâtreux, & reſſemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

Je ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans ; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vuide; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine : mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

En attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hiver & de toutes parts ſur la capitale ; c'eſt un penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux-arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.

CHAPITRE. DCXXXVII.

Ouvriers en bâtimens.

Mais celui qui veut bâtir, en achetera le plaisir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de serruriers, de menuisiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis surviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

Vainement aura-t-il fait un devis avec un seul homme, pour que celui-ci lui livre la maison, *les chefs à la main.* Des loix bizarres proscrivent ce marché pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque sorte d'ouvrages.

Un seul homme se contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par plusieurs artisans, chacun dans son métier.

Il faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter séparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent d'abord entr'eux, ensuite avec les autres ouvriers, pour cacher respectivement

leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les fraix, ſe liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événemens, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance ; ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens ; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double ; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque choſe pour la forme ; & la beſogne, fût-elle mauvaiſe, ſera payée, parce que les jurés-experts ſont les juges de tous ceux qui refuſeroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens ſont plus ruſés & encore plus heureux que les procureurs dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art juſqu'ici de conſerver leur réputation.

Un procureur, lorſqu'il manque à la probité, eſt obligé, pour s'enrichir, de travailler ſur deux cens affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ſes adverſaires & ſes clients deviennent ſes antagoniſ-

tes, & ne lui épargnent pas les épithetes. Pluſieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve; & la bâtiſſe d'une maiſon vaut plus que dix procès.

L'architecte ne manque jamais de prétexte à changer de plan, & à demander des augmentations. Le moindre embelliſſement doublera la ſomme.

Tel *devis* ne monte ſur le papier qu'à trois ou quatre cens mille livres; l'architecte a donné ſa parole d'honneur que la dépenſe n'ira point au-delà. On commence la conſtruction; l'édifice à moitié achevé coûte déjà ſept cens mille livres; parce que le propriétaire a eu une petite fantaiſie; c'eſt la tache du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté; il ne peut ni vendre ni continuer; il faut qu'il ſe ruine; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein, ni hôtel; il a des pierres & des terraſſes qui attentent leur toîture.

C'eſt l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers pref-

que toujours, leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE DCXXXVIII.

Maçons.

Qui eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fît de la *muſique*, en conſtruiſant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluck & des Grétri.

Tous les murs des maiſons de ville doivent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons ; ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'aplomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute ; elle eſt trop viſible ; il en ſeroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de choſe, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de

voiture, pour les tranſporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruſe & la fripponnerie du maçon triomphent & ſe cachent, c'eſt dans les murs en pierres de tailles, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaiſſeur du mur, pour que le mur ſoit très-ſolide; & le propriétaire paie cher pour cette dépenſe fondamentale.

Que fait le maçon impoſteur? Il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaiſſeur; il le met debout de chaque côté du mur, de maniere que les deux carreaux reſſemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil eſt trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaiſſeur en un ſeul morceau de pierre, il n'en a que ſix en deux morceaux; & ſi le morceau en pierre vaut ſix livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente ſols.

Il reſte un vuide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vuide par économie; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par des petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique.

Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols, ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables, d'autant plus intrépidement, que les gens du métier ſont les ſeuls qui puiſſent s'en appercevoir; encore faut-il que le maçon ſoit groſſier dans ſon travail. Quand il ne l'eſt pas, quand il a eu recours à une certaine ruſe, les gens du métier eux-mêmes n'y connoiſſent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur, à côté de la pierre, *ſoupçonnée carreau.*

On s'en apperçoit ſi la pierre n'eſt point piquée à la pointe du marteau, ou ſi elle n'eſt pas ſciée dans le ſens du plat de la pierre; mais les maçons habiles la font piquer ou ſcier dans le ſens du plat repréſentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs. C'eſt en faiſant de la *muſique* de cette ſorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de ſa muſique ſublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'eſt jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'eſ-

prit d'un particulier, ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la suite ; il va abuser un autre citoyen que la ruineuse manie de bâtir a saisi, & qui ne sait pas que le maçon est expert *en musique*.

Les constructeurs du Colysée ont été de grands *musiciens*. Aussi contemplez sa figure.

On voit encore des vestiges du Colysée bâti par les Romains ; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion se briser, se fendre ou s'écrouler. A la septieme année, il a été interdit pour toujours, à cause de sa mauvaise construction & des risques que le public couroit en le fréquentant. Il seroit déjà écroulé entiérement, si en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais ; mais avant peu, il n'en existera plus rien par sa chûte universelle.

Les procès résultans de sa vicieuse construction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organisée ne sauroit débrouiller ce chaos juridique ; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point bailler désormais des fonds pour tout édifice où ils ne seront pas maîtres absolus.

Monſeigneur le comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquiſition ſolemnelle.

Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyſée. Quel que ſoit l'arrêt qui interviendra, il eſt de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuiſiers, ferruriers, écraſent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juſtice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour: *Quod erat demonſtrandum.*

CHAPITRE DCXXXIX.

Charpentiers.

Ils commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniſſe les *bois de charpente.* La hache les a bientôt défigurés; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers ſuppoſent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pourroit en contenir, quand même tous les chevrons ſeroient mis à côté l'un de l'autre & ſans aucun eſpace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de

lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle conſtruction qui économiſera la charpente en groſſes poutres, partie très-coûteuſe.

On donnoit aux charpentes une peſanteur inutile, & qui écraſoit les bâtimens. On va dreſſer les charpentes d'une maniere non moins ſolide & infiniment plus légere. C'eſt une coupe géométrique, très-ingénieuſe & très-ſimple; mais il faut la décrire avec le crayon, & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n'ayant point été coupé dans les tems convenables, eſt ſujet à pourrir avant un demi-ſiecle, & que dans cent ans, toutes les charpentes des maiſons ſeront vermoulues, & tomberont en poudre. Ceux qui ſeront alors vérifieront ſi cette aſſertion eſt fondée.

Si elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux, & leur négligence intéreſſée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'eſprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes ſes œuvres.

Je n'ai pas beſoin de dire que les charpentiers ont pris Saint Joſeph pour leur patron; pluſieurs s'eſtiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaiſante-

ries bouffonnes des actes de piété ; car tout ſe concilie dans la tête des charpentiers comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paſſent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les gaudrioles licencieuſes qu'ils ſe permettent, en préſence de leurs femmes & de leurs enfans, ſur la bonhommie du patron. Il eſt raillé & invoqué.

CHAPITRE DCXL.

Jurés-experts.

Il eſt défendu aux jurés-experts de recevoir aucun préſent des parties. Croyez-vous que cette loi ſoit religieuſement obſervée ? Ces jurés-experts ſont quelquefois *les* véritables entrepreneurs ſecrets ; & quand *ils* ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers ; & pour y parvenir, ils les favoriſent de préférence.

La dangereuſe vénalité des charges a fait créer ces offices qui ne manquent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une ſous le titre d'*Architectes*

tecles jurés-experts bourgeois, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage; & l'autre de *jurés-entrepreneurs*, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un, & un peu plus bas que l'autre: cela s'appelle *ſavoir ſon métier*. Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper à quoi ſon mémoire ſera réduit; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois jurés-experts; &, gagnât-il, il eſt toujours foulé par les fraix en juſtice reglée.

Le juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres? Et comment parer à la ſéduction à prix d'argent? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de ſe laiſſer corrompre?

CHAPITRE DCXLI.

Du Ton militaire.

Le ton militaire a long-tems regné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté. Mais on paſſoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe, & l'on a tempéré cet air, qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

Depuis on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens, à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut que le militaire traîne des charriots de cuiſine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à ſon équipage. Auſſi les

vivres & les fourrages abſorbent-ils toute l'attention des généraux. Et dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris ſur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville du royaume. Ils y perdent l'habitude indiſpenſable de la diſcipline, & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raiſonnemens dangereux qu'ils ne doivent point connoître. Il eſt donc d'une ſaine politique de les éloigner de la capitale, de ſes plaiſirs & de ſa licence, autant qu'il ſera poſſible.

Le penchant à l'inſubordination & à un examen téméraire, ſe fortifie au milieu de cette foule d'hommes oiſifs & aiſés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expreſſions de l'indépendance & de la ſenſualité.

Les jeunes officiers ſont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, ſe ſont mis en tête qu'ils commandoient ſouverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité ſous les noms d'*inſtructions*, d'*extraits de l'ordonnance*. L'officier, fatigué d'une ſoumiſſion toute nouvelle, à laquelle l'ordre du ſouverain pou-

voit ſeul l'aſſujettir, rebuté de la multiplicité des exercices & leur contradiction avec les manœuvres de *l'ordonnance* qu'il falloit ſavoir pourtant, (au moins pour la revue de l'inſpecteur) a pris ſon état en dégoût, & a fait retomber ſur le ſoldat la mauvaiſe humeur que lui inſpiroit le caprice de ſes chefs.

Le grand art de tout général eſt de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en regler l'uſage. Le François bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre ſans témérité.

Quelques chefs ſe ſont trop écartés d'un plan calculé ſur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-ils pas tous ſenti la néceſſité de conduire une nation d'après ſon caractere ? La manie de la plupart de nos colonels, de traiter officiers & ſoldats à *l'allemande*, n'ayant point eu une certaine gradation, offenſoit le caractere national, & pouvoit faire paſſer le ſoldat par tous les degrés du déſeſpoir. Et la nation Françoiſe eſt peut-être la ſeule qu'avec ces deux mots, *l'honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le ſpectacle d'une revue au lieu d'un

bal. Elles y ont été invitées nommément; & les soldats, cheveux poudrés, le roi *de carreau* pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des princes Allemands est toute autre chose.

CHAPITRE DCXLII.

Duels.

Aujourd'hui les duels sont peu communs, graces à la philosophie. Les jeunes officiers ne mettent plus leur bravoure à figurer dans les rixes particulieres. On avoit pris d'eux la leçon du duel; on a abandonné à leur exemple cet usage insensé & barbare.

On ne se bat donc plus, lorsque les gardes de deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit, lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertance, lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis, & qu'on défend son opinion avec une entiere & libre franchise. Les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêtes à se déchirer pour un *oui*, pour un *non*.

Il n'y a pas soixante ans que la manie de

ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle ſanguinaire, & que l'honneur étoit compromis dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes obéiſſans au préjugé qui vouloit qu'on s'égorgeât ſans réflexion. On ſe choiſiſſoit même un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité. Ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge complaiſamment, & ſans trop ſavoir pourquoi.

Des ſpadaſſins qui priſoient leur exiſtence ce qu'elle valoit, jouoient leur vie à tout venant. Ce miſérable point-d'honneur, d'autant plus tyrannique qu'on ne ſavoit comment l'interpréter, obligeoit l'homme le plus réſervé au moindre défi d'offrir ſa poitrine à l'épée de ſon adverſaire, fraîchement endoctriné par un prévôt de ſalle d'armes.

Cette inconcevable frénéſie eſt tombée, ſans que la légiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété; mais on y eſt beaucoup plus libres en paroles: & ce droit étant réciproque, perſonne

ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion vive ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir. Il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance. On contredit un homme fort & long-tems, & avec tous les droits que donne la raiſon ou la fine railletie, ſans qu'on ſoit réputé l'avoir offenſé : ce qui n'étoit pas encore reçu dans le monde il y a ſoixante ans.

Les militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront : mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légéreté indiſcrete, ou punir l'inſolence.

On va par-tout ſans armes; on ne porte plus l'épée du matin au ſoir; on entre dans les jardins publics ſans cette arme inutile; on ne la met au côté que lorſqu'on s'habille.

On n'auroit pu déſarmer le Pariſien qu'avec beaucoup de peine; il s'eſt déſarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas ſongé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoiſſent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il eſt reçu, quand on ſe bat, que le tribunal n'en ſoit pas importuné; & l'on au-

gure fort mal de ceux qui ſe laiſſent prévenir par *les gardes de la Connétablie.*

Il eſt de fâcheuſes circonſtances où l'honneur perſonnel force le plus doux, le plus honnête des hommes à ſe meſurer avec ſon adverſaire. L'opinion publique alors juge & abſout l'un des combattans, parce que chaque corps, chaque état a ſes loix, & qu'ils penſent qu'il ne ſeroit pas bon d'étouffer ce ſentiment légitime qui repouſſe l'inſulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poſte où il ſe trouve placé. Mais ces cas deviennent très-rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

Quant à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés, qui, dans les garniſons, vont au devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite, en expoſant leur vie, en attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

Les édits de Louis XIV contre le duel n'ont pu empêcher qu'une multitude d'hommes ſe ſoient égorgés ſur le pré, ſans que la haine ou la vengeance entraſſent pour quel-

que choſe dans leurs ſanglans démêlés. Les paroles de quelques philoſophes, plaidant la cauſe de la raiſon & de l'humanité, ont obtenu de ces hommes furieux qu'ils avoient refuſé au monarque & à ſes loix ſolemnelles.

CHAPITRE DCXLIII.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'hiſtoire qu'ils avoient une juriſdiction ſouveraine, & ſans appel ſur les gens de guerre & la nobleſſe. De nos jours, ils prennent encore connoiſſance de tout billet & engagement d'honneur.

Le tribunal des maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux égrefins; & il faut avouer que quelques militaires ne ſont point aſſez délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

Les tribunaux n'écoutent nos demandes que lorſqu'il s'agit d'*argent*; & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des juges faits

pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

Les maréchaux de France ont deux juriſdictions, l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuſe, concernant le point-d'honneur entre la nobleſſe & les gens de guerre ; l'autre, purement contentieuſe, & qui ſe régit par les formalités ordinaires aux loix générales, inſtituées pour l'adminiſtration de la juſtice. Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoiſſance.

Le ſiege de la Connétablie du palais eſt une juriſdiction ſous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuſes de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rébellions envers la maréchauſſée. Les jugemens de ce ſiege ſe rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des perſonnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien préciſément l'extenſion que l'on pourroit y donner ; c'eſt l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur, devroit, de ſon propre mouvement, ſe rendre juſticiable de cet auguſte tribunal, lui ſoumettre d'avance ſes engagemens, ſes paroles & ſes actions. S'il connoît de toutes les conteſtations concernant le point-d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuſe claſſe d'hommes, qui, ſans être militaires, vivent noblement, & qui ont auſſi leur point-d'honneur? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux, & tendent à avilir des profeſſions honorables: les engagemens les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité; la parole deviendroit un contrat; toute injure ſeroit effacée, toute accuſation gratuite ſeroit punie; le fourbe, l'intrigant, le menteur, n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des juges. Le regne de l'honneur reparoîtroit; on ſeroit ſoumis à d'auguſtes

loix, & le lâche ſeroit celui qui eſquiveroit ou voudroit infirmer les ſentences émanées d'un pareil tribunal.

Le doyen des maréchaux de France porte, par diſtinction des autres, au côté droit de ſes armes une épée nue; & au côté gauche, un bâton d'azur ſemé de fleurs de lys d'or, ſoutenu & porté par deux mains droites.

Louis-François-Armand du Pleſſis, duc de Richelieu & de Fronſac, pair de France, eſt aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ſes armes le titre de *Connétable*. C'eſt chez lui que ſe tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un ſervice des plus aſſidus. Il eſt né le 13 Mars 1696; & ſon nom, ſes ſervices, ſon caractere, ſa fortune, ſa renommée, l'influence de ſon eſprit & ſon âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curioſité de leur ſiecle, & dont le portrait reſſemblant ne manquera pas d'être tranſmis à la poſtérité, à qui ſeule il appartient de les juger en dernier reſſort.

CHAPITRE DCXLIV.

Vins.

Parce qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaiſon entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le ſavetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant univerſel! le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager; il n'eſt pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide, tranſporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du fauxbourg Saint-Germain & du fauxbourg Saint-Honoré.

Là, ſont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croiſſoient aux portes de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champa-

gne (1) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vincent*, de *Citeaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc ; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muscat*, le *Syracuse* ; donnez quelques saillies aux convives pour la bouteille d'*Aï*, de *Rozé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez ; car c'est, à mon avis, le premier vin de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renversement de la joie, Françoise ! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de

(1) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne ; les avis sont partagés depuis long-tems. Ma voix au Champagne rouge.

boire ; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraîchiſſent dans des ſeaux d'argent & dans la glace pilée. La gaieté légere & brillante, ſi néceſſaire aux écrits & à la ſanté, n'eſt cependant qu'au fond du verre ; mais l'avide eſprit de calcul ſuit les gens à table. On y rêve encore à ſa fortune ; on y parle de ſes projets ambitieux ; on y immole ſes victimes ſous les traits de la ſatyre. Quoi, être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus ; & l'on a peur que Bacchus, qui chaſſe quelquefois de force toute diſſimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

Riches ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez : mais vous ne les ſavourez pas. Faites-les boire aux enfans des arts ; leur verve en ſera échauffée ; il en naîtra quelques traits heureux ; & vous qui ne faites rien, vous ſerez à moitié abſous.

CHAPITRE DCXLV.

Aller à pied.

Ce ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures ; mais le génie eſt à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtille l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans la rue; il ſe précipite dans la vieille caiſſe avec une ſorte de confuſion, & ſans oſer regarder derrière lui. Si les flambeaux des chars dorés qui ſortent éclairent ſon malencontreux équipage, il n'oſe ſaluer les dames qui paſſent, & avec leſquelles il converſoit, il y a ſix minutes. Le cocher à mouſtaches humilie le carroſſe à trente ſols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

Or, une voiture eſt le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin ſcabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même: au ſecond, vient le carroſſe coupé; au troiſieme, carroſſe pour Monſieur; puis enfin, carroſſe pour Madame.

Quand la fortune s'eſt arrondie, le *fils* a ſon *cabriolet;* l'homme d'affaires de la maiſon a ſon *cabriolet;* le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet;* bientôt le cuiſinier aura le ſien, & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la va-

letaille impudente, roulent diaboliquement dans les rues ſans trottoirs.

La premiere choſe que fait un médecin, c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte; la remiſe eſt ſous la porte cochere, & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur; le cocher a ſoixante & dix ans: n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti: qu'importe encore? C'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Boerhaave allant à pied; on n'iroit point le chercher, & s'il faiſoit des viſites, on ne le payeroit pas.

Tel garçon, au lieu de ſe donner une maiſon de campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y emploie la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne; il ſoupe tous les ſoirs en ville; il reconduit les dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes; il leur envoie ſa voiture deux fois par ſemaine, tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font trotter ailleurs leurs chevaux (1). C'eſt donc un hom-

(1) Un grand ſujet de débat à Paris entre mari

me précieux qu'un garçon qui a voiture ; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne ; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus regarder tout garçon qui n'a pas une voiture ; & tout conſidéré, elles ont raiſon.

Et comment une femme pourroit-elle exiſter ſans chevaux ? Ne faut-il pas, dans l'eſpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir aſſiſté au bal, au pharaon ? Puis il lui eſt auſſi impoſſible de manquer l'audience du miniſtre, que la danſe du petit diable. Les femmes, menant la vie la plus diſſipée, ſe montrant par-tout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

Ainſi la premiere choſe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eſt de prendre une voiture ; il en ſera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on ſaura alors à quoi l'employer. Il payera la voiture, & ne s'en ſervira guere ; tant mieux pour lui. S'il a ce trait de

---

& femme du plus haut parage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

politique, il avancera. Tout calculé, une voiture qu'il prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie ; s'il s'obstine à ne point faire cette dépense, il eſt ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hiver : ils vont à pied l'été, diſant qu'il fait beau ; mais c'eſt qu'ils n'ont réellement que dix-huit cens livres à placer ainſi. Forcés d'opter entre les deux ſaiſons, ils montent tout-à-coup en équipage le 1er. Décembre, & en deſcendent le 13 Mai, lorſque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'eſt un grand problême à réſoudre de ſavoir, lorſque l'on n'a que dix-huit cens livres à dépenſer ainſi, laquelle des deux ſaiſons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-deſſus, & la choſe reſte encore indéciſe. Ainſi tel garçon joue à lui ſeul le perſonnage de *Caſtor* & de *Pollux*. Tantôt il eſt dans l'olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouſſe, & tantôt il eſt éclabouſſé.

Or, le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne ſont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Suppoſez le contraire en tout point ; mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent careſſans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainſi vous êtes faits !

CHAPITRE DCXLVI.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

Chaque jour l'utilité de ſon inſtitution ſe fait plus ſentir. Le goût du ſiecle, heureuſement dirigé vers les ſciences qui intéreſſent l'homme, s'eſt occupé de l'art de guérir.

Les médecins répandus dans leurs provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs viſites, ne ſe communiquoient point leurs lumieres, & vivoient iſolés. L'établiſſement de la ſociété royale de médecine les a réunis en un ſeul corps. Leurs correſpondances avec elle ſont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les obſervations nouvelles ſont tranſmiſes avec la plus grande promptitude d'une extrêmité du royaume à l'autre.

Auſſi-tôt qu'il regne une épidémie, la ſociété royale en eſt informée, & le traitement convenable eſt indiqué. On a mis en queſtion ſi la médecine exiſtoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque ſorte juſtifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problême va bientôt être réſolu; & l'on ſaura ſi elle eſt réellement ſuſcep-

tible de perfection ; ce que je vois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La ſociété royale de médecine eſt comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient auſſi ſes aſſemblées deux fois par ſemaine, ſans aucune vacance quelconque. Celles qui ſont publiques & qui ont lieu deux fois par an, ſont très-brillantes ; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réuſſit tout auſſi-bien qu'aux autres corps académiques. Au reſte, tout dans ce bas monde a beſoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la ſociété royale ſont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refuſé de conſulter avec les membres de la ſociété royale ; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuſte, de plus criminel & de plus barbare que de dire à un malade : *Je poſſede des remedes qui diminueroient tes ſouffrances, & te rendroient la ſanté ; mais j'aime mieux te laiſſer ſouffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'eſtime, mais que je n'aime point, parce qu'il eſt membre d'une académie légalement établie par le roi, & tenant ſes ſéances au Louvre, comme l'académie royale des ſciences.*

Les adminiſtrateurs des provinces ont de-

mandé en 1779, 1780 & 1781, des avis ſur le traitement des diverſes épidémies; & les conſeils donnés par cette compagnie ont été ſuivis avec plein ſuccès.

La ſociété royale de médecine s'occupera ſans doute des moyens de ſimplifier les pharmacopées. Elle fera diſparoître la cuiſine dégoûtante des apothicaires; elle proſcrira ces épouvantables mélanges que l'ignorance hardie faiſoit avaler aux malades; car à la honte de l'art, la médecine, par ſon alliance étroite ou intéreſſée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance: & le tems eſt venu, que la chymie & la ſaine phyſique proſcriront ce *galimathias* en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphoit dans les claſſes.

CHAPITRE DCXLVII.

Queſtions.

Eh! qu'eſt devenu le maire du palais, qui avoit la triple ſur-intendance de la guerre, de la juſtice & des finances? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

Qu'eſt devenu le connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre?

Où eſt le grand-maître de la maiſon du roi ? On en a conſervé le titre ; mais où eſt ſon gouvernement ?

Le grand tréſorier a diſparu auſſi : les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois ?

Il ne reſte de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit inveſtie, que le chancelier, qui jouit encore de ſingulieres prérogatives. Mais un mot du ſouverain exile ſa perſonne.

Le ſur-intendant des finances a fini dans la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent, & que les hommes de lettres défendirent conſtamment.

Le contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur*, ni *comptable*, il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'eſt le miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres miniſtres ſont voilées, & pour longtems, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour ; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire ! Il ſoutient ſeul la con-

CHAPITRE DCXLVI.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

Chaque jour l'utilité de ſon inſtitution ſe fait plus ſentir. Le goût du ſiecle, heureuſement dirigé vers les ſciences qui intéreſſent l'homme, s'eſt occupé de l'art de guérir.

Les médecins répandus dans leurs provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs viſites, ne ſe communiquoient point leurs lumieres, & vivoient iſolés. L'établiſſement de la ſociété royale de médecine les a réunis en un ſeul corps. Leurs correſpondances avec elle ſont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les obſervations nouvelles ſont tranſmiſes avec la plus grande promptitude d'une extrêmité du royaume à l'autre.

Auſſi-tôt qu'il regne une épidémie, la ſociété royale en eſt informée, & le traitement convenable eſt indiqué. On a mis en queſtion ſi la médecine exiſtoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque ſorte juſtifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problême va bientôt être réſolu; & l'on ſaura ſi elle eſt réellement ſuſcep-

tible de perfection ; ce que je vois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La ſociété royale de médecine eſt comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient auſſi ſes aſſemblées deux fois par ſemaine, ſans aucune vacance quelconque. Celles qui ſont publiques & qui ont lieu deux fois par an, ſont très-brillantes ; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réuſſit tout auſſi-bien qu'aux autres corps académiques. Au reſte, tout dans ce bas monde a beſoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la ſociété royale ſont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refuſé de conſulter avec les membres de la ſociété royale ; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuſte, de plus criminel & de plus barbare que de dire à un malade : *Je poſſede des remedes qui diminueroient tes ſouffrances, & te rendroient la ſanté ; mais j'aime mieux te laiſſer ſouffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'eſtime, mais que je n'aime point, parce qu'il eſt membre d'une académie légalement établie par le roi, & tenant ſes ſéances au Louvre, comme l'académie royale des ſciences.*

Les adminiſtrateurs des provinces ont de-

mandé en 1779, 1780 & 1781, des avis ſur le traitement des diverſes épidémies; & les conſeils donnés par cette compagnie ont été ſuivis avec plein ſuccès.

La ſociété royale de médecine s'occupera ſans doute des moyens de ſimplifier les pharmacopées. Elle fera diſparoître la cuiſine dégoûtante des apothicaires; elle proſcrira ces épouvantables mêlanges que l'ignorance hardie faiſoit avaler aux malades; car à la honte de l'art, la médecine, par ſon alliance étroite ou intéreſſée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance: & le tems eſt venu, que la chymie & la ſaine phyſique proſcriront ce *galimathias* en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphoit dans les claſſes.

CHAPITRE DCXLVII.

Queſtions.

Eh! qu'eſt devenu le maire du palais, qui avoit la triple ſur-intendance de la guerre, de la juſtice & des finances? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

Qu'eſt devenu le connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre?

Où eſt le grand-maître de la maiſon du roi ? On en a conſervé le titre ; mais où eſt ſon gouvernement ?

Le grand tréſorier a diſparu auſſi : les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois ?

Il ne reſte de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit inveſtie, que le chancelier, qui jouit encore de ſingulieres prérogatives. Mais un mot du ſouverain exile ſa perſonne.

Le ſur-intendant des finances a fini dans la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent, & que les hommes de lettres défendirent conſtamment.

Le contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur*, ni *comptable*, il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'eſt le miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres miniſtres ſont voilées, & pour long-tems, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour ; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire ! Il ſoutient ſeul la con-

fiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ſes projets ; il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

Les autres miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place : toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes ; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embraſſent un demi-ſiecle pour certaines opérations miniſtérielles, leſquelles s'étendent ſur les deux mondes.

Mais en fait de finances, celui qui ne fait que paſſer ſur la terre, & qui attend ſon revenu annuel, crie, parce qu'il eſt ſenſible, & qu'il faut qu'il faſſe deux repas par jour.

Quand Terray nous mangeoit.... Cet hémiſtiche de feu Voltaire eſt excellent, & reſtera. Jamais on ne vit un deſtructeur plus leſte ; il travailla ſur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conſeil*, il alloit, briſant les engagemens les plus ſolemnels. Enfin, il força une caiſſe étrangere, prit l'argent des reſcriptions & des billets des fermes,

mes, & mit une audace inouie, dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu réſulter quelque choſe de grand; mais il n'a pas ſu frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au deſſus de la crainte & du remords.

Son ſucceſſeur, M. Turgot, trop entêté de ſes idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoiſſance des hommes. Une ſecte irréfragable, d'une dureté preſque théologique, vouloit qu'il fût entiérement ſoumis à ſes vues. Demi-économiſte, pétri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoiſſance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguiſoit pas, il débuta par deux réformes abſolument inutiles, au lieu de profiter de l'inſtant de faveur & d'enthouſiaſme qu'il avoit inſpiré, & dont il jouiſſoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à ſa place, en ſoumettant juſqu'à l'opinion de ſes antagoniſtes.

Il annonçoit une métamorphoſe univerſelle, & il ne ſut ni étonner ni réduire ſes adverſaires au ſilence. Connoiſſant peu la marche des affaires, encore moins la cour;

battu des vents contraires, il tendoit au port ſur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ſes propres principes étoit dans tous les eſprits comme dans ſa tête; & le cœur plus vertueux ne laiſſa que des ſpéculations ſtériles. Mais on lui doit l'idée heureuſe & patriotique de mettre toutes les provinces de France en pays d'états.

On nomma à Verſailles une petite tabatière plate, *turgotine* ou *platitude*; ce qui devint ſynonyme. Pluſieurs courtiſans la porterent en poche, affectant de peſer ſur ſa dénomination. Ces miſeres-là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. du Clugny, dont le miniſtere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public ſoulevé contre lui. Il paroiſſoit avoir en vue d'abîmer tout ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur.

J'ai vu paſſer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amuſe quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur eſprit miniſtériel: c'eſt la lanterne magique.

Je ris tout ſeul quand je ſonge qu'un verſificateur avoit hiſſé, dans une éminente place, un homme ſur qui la France entiere a tourné ſes regards; que ce poëte, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eſtampes, ainſi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiſſeau, &

qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame singulière ! Rêverie politique !

Le spectacle le plus curieux pour un homme désintéressé, c'est d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la première *miséricorde*. La France est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tant de remedes violens, à tant d'opérations ruineuses. La banque d'Angleterre est le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais existé. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une base durable à ses singulieres destinées. Le parchemin de nos contrats sera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque ? C'est ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances est devenue conséquemment le fardeau le plus pesant pour un administrateur. C'est en France le limonier de l'état ; toute la charrette porte sur lui, il a besoin de toutes les lumieres. Et sous le ministere de M. de l'Averdy, on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l'administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *sous peine de mort*. Il y en a aussi une d'un siecle antérieur, qui condamne *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arra-*

chées ſur la place publique. Le tems, qui eſt auſſi un légiſlateur, heureuſement fait tomber en déſuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes aſſemblés de les mettre en exécution, quelques jours après leur publication ſolemnelle.

Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penſer & d'écrire ſur l'adminiſtration des finances! Donne-t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il eſt examiné, diſcuté, adopté, perfectionné. Déraiſonne-t-il? On rit, & la brochure diſparoît. La clarté part du centre de la nation; elle obéit à ſa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres myſtérieuſes, refuge des eſprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercénaires & ſatyriques obſcurciſſent quelquefois la vérité, elle n'eſt auſſi que le réſultat du choc des opinions: alors elle ſort de la profondeur des nuages, & la raiſon, dans tout ſon éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'eſprit national prend une conſiſtance, a une phyſionomie ſur laquelle on lit & dont on devine les mouvemens. Ce qui, en politique, devient le gage du ſuccès.

La finance, c'eſt-à-dire, la machine preſſoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que ſon apologie commence aujour-

d'hui à ſe rencontrer dans pluſieurs bouches. On plaint ſérieuſement un traitant de ce qu'il gagne moins que ſes devanciers.

Le travail de la finance eſt toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le preſſoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandiſe; il diviſe, il ſubdiviſe les impoſitions; il invente tous les noms poſſibles pour déguiſer ce qui n'eſt que la même choſe. Enſuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle meurtriere, ruinent & déſolent un canton ſans profit pour le canton voiſin.

La finance enfin arrache conſtamment à l'autorité la plus ſacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire les loix. Elle dreſſe, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient ſa proie, elle l'emporte, la ſouſtrait aux tribunaux du prince; & dans ſon antre obſcur, elle eſt à la fois témoin, juge, partie & bourreau; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peu s'en faut qu'on ne ſoit réconcilié avec les gens de finances! Et déjà l'on abſout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore! Quel changement dans nos idées!

..... Quid non mortalia pectora cogis
Auri ſacra fames! .....

CHAPITRE DCXLVIII.

Gouvernement.

L'Anglois aura dit : le roi de France jouit d'une autorité presqu'indéfinie ; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre ; il fait ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il est sûr que la noblesse sera à ses ordres quand il le voudra ; la magistrature lui apporte des remontrances, & se retire ; le peuple n'a aucune voix, aucune force ; il a livré ses biens & sa personne à son maître, qui, de plus, possède depuis cent ans sa fortune pécuniaire, & qui, d'un mot, peut libérer ses immenses dettes. Il a un plus grand pouvoir encore : il défend à la pensée de paroître ; il flétrit ou ridiculise les idées qui ne lui plaisent pas ; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas jusqu'à la place d'académicien qui ne soit de son choix ; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne serez pas de l'académie.*

Voilà bien des prérogatives ! Eh bien, l'Anglois se trompe, d'après les apparences. Les François, avec tout cela, ne sont pas asservis ; les mœurs s'opposent au pouvoir

abſolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puiſſance du ſouverain, fondue, pour ainſi dire, dans le caractere des miniſtres fréquemment déplacés, devient prudente, circonſpecte, & ne trouble point la ſécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privileges de pluſieurs corps ne peuvent être ſubitement anéantis : des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppreſſive, quoique foibles & pourries, ſont obſtacle, & le génie national, en défendant aux ſujets de déſobéir, ne permet pas au ſouverain d'abuſer durement de ſon pouvoir.

Relativement aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus ſoumis que le peuple François; mais c'eſt qu'il a calculé, pour ainſi dire, avec une raiſon qu'on pourroit appeller inſpirée, qu'il devoit céder la moitié de ſa liberté, pour jouir ſûrement & agréablement de l'autre.

Le prince eſt légiſlateur ſuprême, & poſſede toute l'autorité; mais il n'oſe anéantir les droits & privileges de pluſieurs ordres de citoyens : il les reſpecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laiſſe aux adverſaires le tems & le pouvoir de ſauver les propriétés perſonnelles.

En ſuppoſant le prince naturellement dur & méchant, ou abuſant de ſa grande puiſſance, bien propre néanmoins à calmer ſes paſſions, la politique l'avertiroit de ſes devoirs, & lui repréſenteroit les ſuites de ſes entrepriſes téméraires. La ſatyre audacieuſe & indeſtructible mineroit inſenſiblement ſon pouvoir dans l'eſprit des peuples; il ſe trouveroit bientôt ſeul, environné de quelques courtiſans pervers, qui ne rencontreroient plus leur ſûreté que dans le palais, & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en ſommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ſes ſujets, ce courage gardien du trône; & en détruiſant cette qualité, il feroit auſſi diſparoître le principe de ſa force. Le prince en France ſe trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuſe impuiſſance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvante la liberté des citoyens. Il eſt des bornes qu'il ne ſauroit franchir; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre (à raiſon de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui eſt interdit, un grand mal eſt hors de ſon pouvoir.

Les ſujets obéiſſent ſans oppoſition à ce prince tout-puiſſant, parce qu'ils ſe contentent des probabilités qui ſont un garant, qu'il ne paſſera point de ſon côté les limites

que la raiſon & la politique lui preſcrivent.

C'eſt une eſpece de démonſtration morale qui leur ferme les yeux ſur des *abus*, qui, ne détruiſant pas le *gouvernement*, leur ſemblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables déſordres dans la monarchie, & qu'ils ne vouluſſent pas courir à la liberté orageuſe & inquiete des républiques.

Ils croyent enfin que le monarque puiſſant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des ſujets n'eſt point ſéparé de l'intérêt de ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

Pluſieurs individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violents; & en ruinant ouvertement les loix, le monarque ſe briſeroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le ſoutient; la défiance le priveroit de ſa force réelle.

Ainſi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de ſuccès encore ſur les coutumes & ſur les mœurs que ſur les loix écrites. L'empire des mœurs, plus abſolu que les loix, parce qu'il eſt perpétuel, commande la mo-

dération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître ; car les loix ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomene, puisqu'il offre une espece d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contrepoids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur ? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple avec une sorte de respect cette autre autorité tranquille & désarmée, qui contrebalanceroit les passions trop fougueuses du pouvoir.

Les mœurs du François & ses lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la base réelle des empires repose sur les coutumes & les idées. Il seroit donc impossible à nos monarques de les détruire, & même de les altérer ; il faudroit qu'ils nous fissent perdre tout sentiment d'honneur, toute idée de liberté par un esclavage prompt & entier. Ils n'y songent pas, & ils auront plutôt fait d'intéresser leurs sujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie eſt plutôt l'ouvrage du ſort que de la politique. Je l'avouerai. Auſſi dès que la maſſe de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont données, elle marchera à l'eſclavage, & ſes ſouverains au deſpotiſme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuſe des peuples; mais ceci n'eſt plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré ſera toujours la foule d'hommes inſtruits, & inſtruiſant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur eſt dans le génie de la nation, qui me paroît indeſtructible. Louis XIV le connoiſſoit bien, inſtruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorſqu'il diſoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler ſon trône: *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cens mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen ſera toujours infaillible; le monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a tant donné

de preuves d'un zele ardent, & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſme, doit être ménagé; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit exciter la jalouſie des empires voiſins. Cette jalouſie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuſe, elle a dû donner le ton par ſes habits, ſes modes, ſon goût.

Un des plus grands avantages de la France, ſont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principes de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de ſplendeur. Les chemins, les canaux ſont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, ou s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établiſſent l'induſtrie. L'obſtruction, au politique comme au phyſique, donne la mort. Prenez des routes nouvelles, ouvrez des iſſues, la vie pénétrera avec ces ouvertures, tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le reſſort ſe débande & le talent éclate.

Il n'y a point de pays où l'induſtrie ait été plus gênée à la ſuite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'induſtrie cap-

tive ! Les pensées étendues que roule tel homme dans sa tête, y meurent trop souvent, à cause des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France est monarchique ; mais il ne l'est pas essentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ses oscillations ; mais bientôt il reprend son point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa masse assure son repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte ; les vieux levains sont tous sans activité.

Mais que de questions sur ce gouvernement ! L'un dit : est-il réellement monarchique, & dans tous les temps, lorsqu'à chaque entreprise le succès dépend, pour ainsi dire, de cent capitalistes environ, qui ayant en main toutes les richesses monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuser ? Les grands moyens appartiennent à ces capitalistes. Point d'opérations majeures sans leur concours ; la puissance du roi se trouve subordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ses difficultés, ne change rien à la constitution. Le monarque jouissant du trône de l'Europe le mieux affermi, le plus honoré, le plus tranquille ; environné de tous les respects, de tout l'amour de ses sujets, enfin de toutes les jouissances, pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser

ſur un ſujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans ſon eſprit, que dans celui d'un ſujet le projet inſenſé d'attenter à ſon autorité.

Or, quand un gouvernement modéré eſt toujours au deſſus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il ſoit, ce gouvernement, ſans être parfait, eſt bon, & l'ordre & la tranquillité naiſſent de ce premier & indiſpenſable moteur. Le reſte, à ce qu'il me ſemble, ne ſauroit être préciſément calculé.

Tout conſidéré, vingt-deux millions d'hommes paiſibles & non aſſervis, jouiſſant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne, offrent, à tout prendre, une adminiſtration qui n'eſt pas malheureuſe. Ses avantages contrebalancent une partie de ſes défauts; & la preuve en eſt que la nation en gros ſubſiſte ſans avoir viſiblement perdu de ſa force & de ſa félicité, que le citoyen en général ne ſonge pas à quitter le ſol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces que commandent des loix modérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

Cette foule de petites loix, diverſement interprêtées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette mul-

titude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

Dans un état où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglements, ſubdiviſés d'après des principes généraux, appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs. L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives: mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent, ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun ſaura défendre ſes droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une eſpece d'égalité.

Que ces petites loix ſoient donc mouvantes & mobiles, comme les actives paſſions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement ſera vif, plus l'état ſera ſain & deviendra robuſte.

CHAPITRE DCXLIX.

Paillaſſe.

Tout théatre veut un *paillaſſe*. Point d'habile entrepreneur de ſpectacle qui avant l'ouverture ne ſe munisſe d'un *paillaſſe*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en ſcene ; ſon attitude haute eſt toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, ſi *paillaſſe* ne venoit detourner l'attention, divertir l'aſſemblée, & renforcer le ſérieux de ſon camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où perſonne ne paroît : *paillaſſe* vient à propos, & remplit le vuide. Il repréſente pour les abſens.

Lorſqu'à la comédie françoiſe le moucheur de chandelles faiſoit jadis le *paillaſſe*, & qu'on crioit, *il rira*, *il ne rira pas*, & qu'enſuite on levoit la toile, le roi des rois de la Grece, le ſuperbe Agamemnon paroiſſoit alors plus majeſtueux. Ces vers devenoient plus ronflants & plus ſonores :

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille ;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Agamemnon conſervoit ſa dignité juſ-

qu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheur de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

On en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment ; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle ? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang-froid & le maintien du *beau Léandre*.

Quand *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme cela, aura fait un grand ſaut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine* ; or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira, & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès-lors la raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le mais ; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes

apparentes balourdiſes, il perſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en ſeroit allarmé; il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre accoutumé à lui ſourire. Il ripoſte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques là.

Eh! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui ſera donc rire l'aſſemblée? qui communiquera avec mon public? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui; car enfin..... ſans *paillaſſe*, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On ſe moquera peut-être à la fin du *beau Léandre* & de la demoiſelle *Izabelle*. Mon théatre tombe, ſi *paillaſſe* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils ſe feroient expliquer ce qu'eſt un *paillaſſe* des boulevards, & progreſſivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillaſſe de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau-de-vie, qui s'abandonne aux ſoldats, & qui n'a pas beſoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillaſſe*. Cela fait voir combien les dictionnaires ſont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au deſſus du grand vocabulaire.

CHAPITRE DCL.

Nobleſſe.

Après l'entiere deſtruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû ſentir que l'autorité d'un ſeul, puiſqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la nobleſſe s'eſt bientôt raſſemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre ; elle a formé un corps ſéparé ; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuſes qui lui faiſoient mépriſer tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La nobleſſe, dans ſon origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il ſeroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juſte ce qu'elle eſt dans l'état.

Les grands ont été humiliés ſous le monarque ; mais ils ont conſervé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui peſent en détail ſur la multitude. Les rois, en leur arrachant la puiſſance dangereuſe qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient ſur les claſſes inférieures.

Les châteaux hériſſent nos provinces, engloblent une partie des grandes poſſeſſions,

ont des droits abusifs de chasse, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ces fiers gentilhommes qui se séparent réellement de l'espece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, & qui oppriment trop facilement le payſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'autre portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer; puis elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

Il eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité.

Pourquoi cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un état monarchique? Qu'il y ait diſtinction; ſoit: mais pourquoi veut-elle éta-

blir une ſi grande diſtance entr'elle & les autres citoyens ? C'eſt la forme du gouvernement féodal, qui vient ſe mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

La nobleſſe ſert-elle mieux dans les armées que cette foule de ſoldats intrépides, qui, ſortis des claſſes du peuple, ont tout auſſi-bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obſcurs ? Le grenadier, qui, pour monter à l'aſſaut, plante ſa baïonnette dans la muraille, ne ſert-il pas noblement ?

Sortons de la profeſſion militaire, & voyons les trophées de la nobleſſe dans l'égliſe, dans la robe, dans les arts, dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractere diſtinctif de ſupériorité & de grandeur.

Depuis que l'éducation a donné aux hommes à peu près les mêmes lumieres, ils ſont également propres au ſervice de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à peu près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choſes ; il n'y a plus lieu à une ſéparation outrageante, puiſqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois, ce qui étoit le contraire il y a trois cens ans.

La foibleſſe & l'ignorance ont fait les nobles dans les ſiecles précédents, parce qu'ils avoient à eux ſeuls toute l'éducation du temps, l'équitation, l'adreſſe dans les tournois, le

ſtyle de la galanterie uſitée, & des connoiſſances conſéquemment bien ſupérieures au vulgaire.

Aujourd'hui que la nobleſſe n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient inſenſiblement & de plein droit. Les ſervices rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus ſe diſtinguer d'après des ſyllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais eſt le noble fils de ſes œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil ſtérile, doivent retomber dans la foule, juſqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

Le peuple qui paie au ſouverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéiſſance & le reſpect, devroit-il encore connoître le poids de cette nobleſſe qui lui eſt devenue étrangere, & qui voudroit admettre une ſéparation perpétuelle, injurieuſe & conſtante, entre les ſujets du même prince; qui les frappe de ſon orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement; qui parle de ſes prérogatives antiques qu'elle a perdues; qui dit au cultivateur, *tu es payſan, tu n'es rien*; & qui étale la forme abuſive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus déſormais qu'un monarque & des citoyens!

Si l'homme noble n'a été que l'ouvrage

de la politique, & ſes titres une juſte récompenſe du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui ſeroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le ſervice de la patrie.

Un auteur a dit dernièrement, dans un gros livre ſur la nobleſſe, que la nobleſſe d'Adam étoit inconteſtable, & que Jéſus-Chriſt étoit né *gentilhomme*. Si cet auteur eſt conſéquent, il ne proſcrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, ſurtout ſi le deſcendant vénere ou adore le *gentilhomme*.

Le même auteur a imprimé ces deux phraſes inconcevables: *L'homme noble n'eſt point l'ouvrage de la politique, il eſt par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eſt dans l'homme noble que la nature a placé ſes vues les plus hautes, & que toutes ſes forces ont été réunies.*

C'eſt bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même ſon ouvrage, ſuivre deux cours d'accouchemens.

Et pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement?* C'eſt que le même écrivain a encore imprimé la phraſe ſuivante: *C'eſt à l'époque même de ſa naiſſance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un*

être ſupérieur à l'eſpece humaine. Les témoins de ſes premiers inſtans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuſe, pour tomber & bondir ſur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt, &c.

CHAPITRE DCLI.

Baiſers, Embraſſades.

L'on embraſſe très-facilement à Paris; rien de ſi commun que cette marque extérieure d'affection. Il y a de ces *embraſſeurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'eſt quelquefois un homme indifférent, oublié, preſqu'inconnu, qui vous ſerre entre ſes bras au détour d'une rue.

Tantôt il y a incertitude, tantôt il y a ſuſpenſion, & tantôt l'accollade ſe fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne ſait trop quand & qui l'on doit embraſſer: tout cela ſe regle par le caprice ou l'appel. L'un ſollicite une accollade que l'autre eſquive ou retarde, parce qu'il n'y ſongeoit pas, ou parce qu'il a quelque choſe dans l'ame qui s'y oppoſe.

On s'embraſſe dans les rues, dans les maiſons. Parmi la bourgeoiſie, on court embraſſer les femmes qui s'y attendent. Une mere

ſe

ſe préſente, on la baiſe ſur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on ſerre bien fort la mere, pour avoir le droit de poſer ſa joue contre celle de ſa fille.

Il eſt des *embraſſeurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiſelles avec leurs baiſers appuyés, tandis que l'homme délicat craint d'effleurer cette jeune peau; il redoute l'approche, c'eſt-à-dire, l'étincelle; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes: c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je, le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes; mais c'eſt une agacerie: elles veulent montrer leur tendreſſe & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche; le baiſer a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné, ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfans. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main

ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de la fille âgée de cinq ans ! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfans, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate. On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point ; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſans ôter le chapeau ni faire des courbettes, comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt préſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche ; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*, trouveroit inſignifiant & même inſultant le *ſalut* de l'étranger qui ſe contenteroit de poſer ſa joue contre la ſienne.

Le premier jour de l'an eſt marqué chez nous pour tous ces baiſers d'uſage & d'étiquette. Que de careſſes on ſe fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embraſſeurs* : plus ils étendent les bras moins ils tentent.

Toutes ces froides embraſſades, images imparfaites d'une faveur préc[illegible]uſe quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais ſupprimées. On diroit que le Pariſien eſt très-chaud en amitié ; & preſque toujours l'homme qu'il embraſſe avec tant de zele, n'eſt ni ne peut être ſon ami.

CHAPITRE DCLII.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur le célibat, ſi commun dans notre ſiecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les cauſes & en indiquer les remedes, ne ſeroit pas une petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaiſes comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de ſéparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui ſe fuient dans la crainte d'augmenter la peſanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'aſſociation forcée du luxe & de la miſere. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être ſeront des cris de beſoin, & qui ſont mieux dans le néant que ſur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera, s'il n'eſt arrhé; & s'ils parviennent à un certain

âge, ce ne ſera le plus ſouvent que pour être les ſerviteurs précaires de la portion opulente.

C'eſt ainſi que le célibataire raiſonne ſon ſyſtême ; mais pour éviter un danger, il embraſſe un vice. Il eſt ſeul, ſon cœur ſe durcit ou ſe deſſéche ; il fuit les embraſſemens de la tendreſſe, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refuſé une compagne ; il rencontre une maîtreſſe impérieuſe, qui n'a point d'intérêt économe, qui lui donne des liens plus peſans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui groſſit clandeſtinement ſa fortune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit inſenſiblement, & il s'eſt préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans ſa vieilleſſe, ayant repouſſé ceux que la nature lui préſentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui ſe ſoit pleinement fondu dans le ſien ; & fût-il-ſuſceptible d'amour, le délicieux ſentiment de l'eſtime ne s'y joindra pas ; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de ſa couche ; & les baiſers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, ſeront des baiſers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à ſon ame paternelle.

Vieux garçon, vieux coquin, dit le pro-

verbe. En général, il n'eſt pas menteur; les exceptions ſont rares. Une vieille fille peut dire : *On n'a pas voulu de moi, j'étois laide, j'étois pauvre ; je n'ai point refuſé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de ſa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qu'il cherchoit n'exiſtât-elle pas) qui n'a point ſu créer une ame propre à ſympathiſer avec la ſienne, quelle excuſe peut-il donner ? De quelle foibleſſe ne s'accuſe-t-il pas !

Que ſont ces célibataires ? Errants dans la ſociété, ils vont tendant des pieges à l'innocence, & ſemant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les ſoupirs de la foibleſſe abuſée.

D'autres plus coupables encore, attaquent le lien conjugal ; & réfléchiſſant ce crime, joignent à leur perfidie l'eſpoir affreux de croire mieux cacher leurs déſordres, & de ſe tranquilliſer ſur les ſuites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires eſt, qu'ils ſont libres. Eux, libres ! eux eſclaves le plus ſouvent des plus viles courtiſannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui ſont le jouet de leurs caprices, de leurs

fantaiſies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieilleſſe, & qui ſeront abandonnés à leur lit de mort, ſi l'inſenſibilité qui les environne, juſte punition de leur vie paſſée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE DCLIII.

Déſeſpoir.

Qui entre chez moi le viſage pâle, abattu, ſe frappant le front avec le poing ? C'eſt le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, ſerein, ne redoutant ni le préſent ni l'avenir, concentré dans ſes jouiſſances perſonnelles. Il s'écrie : je ſuis ruiné ! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : Que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ? venez chez moi, déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent ſur votre tête. J'ai écouté cette voix inſidieuſe ; j'ai répété : Que m'importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ? j'aurai onze pour cent ſur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je ſuis puni ; la banqueroute de l'emprunteur

eſt déclarée, & aucun huiſſier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à préſent ? Je ne ſais que ſouper en ville, aller au ſpectacle, & ſigner une quittance quatre fois l'année. Quel conſeil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore, ſi l'on empriſonnoit toute la maiſon, & qu'on la vendît à l'encan, bête & gens, & juſqu'au ſinge.

Il marche à grands pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un ſol de rentes viageres ! Lorſqu'il a bien exhalé ſa fureur, il dit qu'il va s'enſevelir dans le fond d'une province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous perſuadent de déshériter vos parens, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute ſa fortune pour doubler l'intérêt de ſon argent, on ſe voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorſqu'on s'étoit ſi bien arrangé pour vivre uniquement pour ſoi, & paſſer le reſte de ſes jours dans une commode oiſiveté.

Ainſi l'égoïſme qui ſe croit éclairé, s'aveugle & ſe punit lui-même ; & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage, ſans doute.

CHAPITRE DCLIV.

Poëmes lyriques.

C'eſt bien à tort qu'on a voulu retrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par ſa nature le ſpectacle de l'imagination, n'eſt point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'hiſtoire, tout lui appartient. Le pays de l'illuſion ne ſauroit être trop vaſte, parce que cette reine fantaſtique ne vit & ne ſe plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuſe. Vouloir borner l'eſpace immenſe où elle plane, c'eſt l'anéantir. Elle ne ſouffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Auſſi, dès que le poëte a fait pacte avec la brillante chimere, il eſt, pour *ainſi dire*, livré à cet agent ſurnaturel qui a droit de lui commander deſpotiquement. Il faut qu'il monte aux cieux, qu'il deſcende aux enfers, qu'il viſite les dieux & les diables, les temples & les cavernes; qu'il danſe, qu'il chante, qu'il ſommeille, qu'il vole ſur les nuages; & qu'il ne ſe plaigne jamais des chaînes ou des aîles que le monſtre lui donne. Il eſt entiérement ſubordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritour-

nelles, aux ballets & aux décorations. Il s'eſt enfin donné à une eſpece d'enchanteur qui lui a ravi ſa logique.

Rien au monde n'eſt plus oppoſé que le drame ſimple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu eſt le partage du premier; le ſecond ne ſe fie pas de même à une ſeule & même ſenſation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenſes & diverſifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuſe, s'il faut le dire, au-lieu de leur accord.

Reſte à ſavoir ſi de tant de choſes diſparates, il peut jamais réſulter cette unité touchante qui pénetre le cœur, & ſi à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en ſoit, l'imagination du ſpectateur rencontre ſon plaiſir dans la variété de ceux qui lui ſont offerts; il ſaiſit à la volée ce qui parle le mieux à ſes ſens. Toutes les impreſſions viennent l'interroger; celles qui plaiſent ſont admiſes.

On a voulu tracer la théorie de cet art. Ce ſeroit vouloir faire raiſonner la folie; & pourquoi lui ôter ſa licence bizarre? L'opéra ne frappe que par ſon extravagance, par la multiplicité & la confuſion des objets. Il faut laiſſer à ce monſtre brillant ſes dimenſions irrégulieres; il ne pique la curioſité, il n'intéreſſe le cœur, il ne produit la ſurpriſe, que

par la ſingularité de ſes formes fantaſques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche ſage, une contexture raiſonnée, un intérêt unique; ſoit. Le poëme ſera plus conforme aux regles; mais j'aurai moins de plaiſir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai aſſez ailleurs des pieces raiſonnées & touchantes, qui parleront à la raiſon & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaiſie.

CHAPITRE DCLV.

Ballet.

L'amateur de la vérité & de la nature avoit ſouvent demandé ce que ſignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds ſans deſſein marqué, où l'on danſoit enfin pour danſer. Les arts ſont tellement ſoumis à une routine puérile & invétérée, que l'on a vu long-tems ſur le théatre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *bal-*

ler ne seroit qu'un cercle de danseurs perpétuellement agités sans cause, & dont les pas ne signifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en spéculation, que la danse pût former une peinture mobile, gracieuse, animée, créer des tableaux, les varier à son gré, & s'élever jusqu'à rendre les passions humaines.

Elles sont cependant d'autant plus expressives, que leur langage est plus contraint & plus resserré. Le silence de la pantomime, loin de rien dérober à leur finesse & à leur énergie, semble y ajouter par les gestes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique, le pied parle comme l'œil; le sentiment se peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout est réflechi, décisif, pittoresque; tout frappe l'image & la caractérise; elle n'est ni fausse, ni équivoque.

Eh! quel plaisir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un sentiment délicat & fin! L'amour, la crainte, le désespoir change de physionomies, & disent tout ce qu'ils veulent dire, sans qu'on soit trompé par le mensonge; il semble même ne plus exister dès que la bouche de l'homme est fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous eſt inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les hiſtoriens, en nous rendant compte des vifs tranſports que ces pantomimes exciterent, diſent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, eſt le premier qui ait raiſonné la danſe; il eſſuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réſerve contre toute invention. Il ſut les braver, & recula les limites de ſon art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être conſidéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chaſſa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*; & fit ſuccéder des tableaux hiſtoriques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expreſſion, de fineſſe & de majeſté, à ces inſipides caricatures qui avoient uſurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne ſont plus compoſés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme des ſcenes neuves, vivantes, & du plus grand intérêt. Le ſuccès en eſt ſi prodigieux, que la pantomime eſt deſcendue ſur les petits théatres, & que l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui ſubjugue profondément tous les eſprits.

CHAPITRE DCLVI.

Rime.

La rimaillerie ne passe point de mode; les cafés sont les endroits contagieux, où des poëtereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phrasier, au sujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *Jeux olympiques*, de la *Couronne flottante*; & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire, & voila leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix de *poésie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantisent, en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos poëtes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

Cette rime tyrannique, cette ritournelle

de conſonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue ſa netteté, ſa préciſion, ſa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les penſées, & par-là le ſtyle devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majeſté. La proſe la plus commune a un caractere plus libre, & plaît davantage à tout homme ſenſé. Il faut être maniaque ou un Voltaire, pour faire des vers François après vingt-huit ans, lorſqu'ils ſont ſi peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime; ils négligent tout le reſte pour poſſéder leur *Richelet*; ils veulent mettre en vers tous les poëtes anciens: ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils ſe tourmentent en pure perte. Plein de compaſſion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuſes.

Nos voiſins ſe ſont dérobés à ce joug barbare que nous nous ſommes ſtupidement impoſé, & la poéſie a commencé à naître parmi eux.

Il me ſembleroit bien digne du ſiecle préſent, de ſecouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvre dramatiques me paroiſſent gâtés par ce faux agrément que l'habitude ſoutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette inſupportable monotonie.

Les ouvrages en vers ont beau trébucher les uns ſur les autres, preuve frappante du dégoût univerſel, la ſatiété ne corrige point les malheureux rimeurs; ils s'obſtinent à mettre en vers alexandrins, lourds & peſans, Thompſon, Zacharie, Télemaque, Geſner, Buffon; & puis ils appellent poëme un ſalmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigeſtion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la penſée, même dans nos plus grands poëtes. On conçoit dans une piece de théatre un ſentiment profond; on ne trouve pas de rime, il s'en préſente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refuſe d'abord; on s'échauffe la tête pour allonger, raccourcir, tourner, retourner ſa phraſe; on torture ſon cerveau: l'inflexible langue ne préſente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuſte au trait léger, eſt employée; & le perſonnage qui alloit avoir une phyſionomie burinée, n'offrira qu'une figure ſans caractere.

La rime rend ſouvent Corneille diffus, embarraſſé, inintelligible; elle gâte pluſieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroît conſtamment caché derriere ſes perſonnages, & habile à leur inſinuer ſon langage harmonieux. J'entends ſa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des paſſions. Je ne perds jamais de vue le poëte; & quand Mo-

nime, formant le projet de s'étrangler, apostrophe le tissu fatal, j'oublie presque cette situation touchante, douloureuse, pour admirer des vers qui sont le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau est supérieurement écrit; mais il est trop beau, puisqu'il me montre plus Racine que la plaintive & désolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans son *Œdipe*, dans son *Alzire*, dans sa *Sémiramis*, dans la premiere scene d'*Orosmane*; entraîné qu'il est par cette pompe d'élocution qui enleve les battemens de mains du parterre. Ses confidens sont quelquefois chargés de ses plus beaux vers, parce qu'il aime à se faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poëte, le vers tue à coup sûr le personnage. Et que devient l'illusion?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuses & plus naturelles. Le Parisien sera soumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorsqu'en se rapprochant de la simplicité & de la nature il aura senti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers sur la scene n'est qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'esprit, lorsqu'il faut être tout entier au sentiment & à l'image. Et la rime sera abandonnée aux chansons & aux vaudevilles, pour qui seuls elle semble faite.

Notez que tous ces rimeurs ſont abſolument dépourvus de toute invention ; ils ſont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman ; il annonce par-là même une ſéchereſſe d'imagination & une ſorte de ſtérilité ; & pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions ; & les verſificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas ſu faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulſion du génie. Ces ouvrages rimés reproduiſent les mêmes tours, les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaiſes tragédies, incapable de compoſer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'inſolence de ſe croire ſupérieur à lui, tandis qu'il n'eſt pas ſon égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuſe*, ſans ſonger qu'il prononce ſa condamnation.

Auſſi, que ſont ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent ſous les drapeaux d'une petite ſecte ; & dès ce moment ils blâment tout ce qu'elle blâme, & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet inſtinct que les eſprits médiocres & ſubalternes ont à faire ligue offenſive & dé-

fenſive. En applaudiſſant au petit chef qu'ils ont choiſi, ils penſent applaudir à eux-mêmes. Ils ſe rendent tracaſſiers & méchants pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.

CHAPITRE DCLVII.

Gens bleſſés.

A la ſuite des accidens auxquels on eſt expoſé dans la capitale, ſe joignent des circonſtances non moins douloureuſes. Le peuple qui s'aſſemble & qui donne mille avis contraires, embarraſſe le malheureux bleſſé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'eſt pas ſous la main; le commiſſaire qu'il faut trouver eſt loin; le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant leſquelles le patient eſt abandonné à ſes tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'eſt pas expoſé à être bleſſé dans ces rues tumultueuſes? Une tuile, un carroſſe, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix ſourd & muet, vous font plaie, boſſe, contuſion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être ſurpris

d'un coup de ſang ; & faute de renſeignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de ſa léthargie, il ſe trouvera lui quatrieme dans un lit fort différent du ſien. C'eſt ce qui eſt arrivé à un avocat de ma connoiſſance, il y a quelques années. En ſe réveillant, il retomba dans ſon évanouiſſement, lorſqu'il ſe vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoiſſoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, ſoit chez un commiſſaire, ſoit chez un chirurgien, un hoſpice, c'eſt-à-dire, une chambre baſſe & commode où ſeroit un lit diſpoſé pour les bleſſés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût tranſporter ſur-le-champ & ſecourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hoſpitalier, mais il n'a pas reçu ſon exécution ; de ſorte qu'un homme dangereuſement bleſſé ſe trouve à la merci du peuple ; & s'il n'eſt pas reconnu, ou s'il n'intéreſſe pas quelque bonne ame, il voyage douloureuſement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commiſſaire, de chez le commiſſaire à l'Hôtel-Dieu. Il ſeroit plus heureux dans ſon infortune, s'il eût été écraſé au centre de la ville.

Ainſi le bien ne s'opere pas aiſément. Ce

plan charitable, & qui devoit intéreſſer toutes les claſſes de citoyens, n'a point été exécuté faute du concours de pluſieurs volontés. La puiſſance ordonnatrice ne ſuffit pas, il faut la réunion de ceux qui peuvent agir; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.

CHAPITRE DCLVIII.

Miracles.

On a danſé ſur la tombe du diacre Pâris; on a mangé de la terre de ſon tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénéſie? Voir l'homme éteindre le flambeau de ſa raiſon, une ville entiere ſe repaître de preſtiges: quoi de plus étonnant?

Enſuite eſt venue la guériſon miraculeuſe d'une dame *de la Foſſe*, qui, pour preuve, a ſuivi la proceſſion du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela: auſſi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'eſt fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une vierge de plâtre du fauxbourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans ſa niche à l'encoignure d'une rue, ſans qu'aucune perſonne eût jamais pris garde de quel côté elle

avoit la tête tournée. La procession du Saint-Sacrement venant à passer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour saluer son divin fils. Ce miracle passa de bouche en bouche; la populace accourut; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge; le lendemain cinquante mille ames sur pied environnoient la statue de plâtre. C'étoit en 1752.

Notez que la vierge de plâtre adossoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vuidé son magasin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint si considérable, que la police ne sut trop comment amortir cet enthousiasme, & dissiper la foule incroyable qui rempliſſoit ce fauxbourg. On enleva la vierge; elle fut transportée ailleurs & enfermée.

On dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ses affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal, lui avoit fait tourner la tête, persuadé qu'il étoit, qu'il vendroit assez de cire aux dévots pour remonter sa fortune délabrée.

Le prophete de la rue des Moineaux ne demeura pas aussi paisible; il guérissoit, avec le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faisoit Jésus-Christ; il en a reçu ses pouvoirs.* Le prophete fut renvoyé doucement; & cette fermentation

qui avoit gagné la ville entiere, tomba tout auſſi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

Il y a vraiment des épidémies morales qui naiſſent tout-à-coup, & dont on ne ſauroit aſſigner la cauſe, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adreſſe ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainſi qu'on fait d'un embraſement dans ſon origine, eſt un bienfait réel du gouvernement. Que de déſaſtres dans les ſiecles antérieurs faute de n'avoir pas ſu arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux!

CHAPITRE DCLIX.

Livres.

Paris eſt la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y ſont fort à leur aiſe : auſſi foiſonnent-ils. On refond les livres comme on refond des ſuifs. Voyez Pankouke ; n'eſt-il pas un maître chandelier?

L'ignorance même par air érige un trophée en l'honneur du ſavoir. Que de ſots poſſeſſeurs d'une immenſe bibliotheque reſſemblent aux libraires, qui ſe promenent tous les

jours au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

Dans un ſens, on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point aſſez. On en fait trop, ſi l'on conſidere que l'on écrit de nos jours des choſes ſavantes & inutiles. On n'en fait pas aſſez, ſi les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre le faits.

Il y a plus d'hommes que de penſées, & l'on a vu des ſiecles s'écouler ſans rendre au dépôt commun une ſeule idée juſte ou utile. Qu'eſt-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, (1) qu'un Locke, qui ſe ſont diſtingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées ?

Mais de pareils auteurs ne paroiſſent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs penſent trop pour la multitude ; il en faut d'autres qui, comme dit Rouſſeau, *ſemblables à la bonne, coupent le pain aux enfans* ; & ces écrivains, quand ils ont ſu tracer des ouvrages populaires, où la morale eſt à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles ; paſſé cela, le reſte qui n'eſt que

(1) Quand Bacon dit de l'argent, *c'eſt un bon ſerviteur & un méchant maître*, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots ?

curioſité ſemble abandonné au vuide des hypotheſes pour former des diſputes interminables. C'eſt le luxe de l'eſprit humain ; il prouve ſa ſagacité, ſa profondeur : mais il n'ajoute ni à ſon repos ni à ſon bonheur.

L'on ne parvient à ces connoiſſances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres eſt donc un inconvénient, mais n'eſt point un mal : on choiſit ; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je ſerois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit, avec ſa grace ordinaire : *Pour Pauline, cette dévoreuſe de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

Un miniſtre nommant ſon parent à la place de bibliothécaire de la bibliotheque royale, lui dit en pleine audience : *Mon couſin, voici une belle occaſion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaiſant, & qui peint de quelle maniere ſe donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il eſt ſuſceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah, Monſieur, la belle occaſion pour apprendre ce que vous devriez ſavoir !*

CHAPITRE DCLX.

Empyriques.

Ils ſont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même-tems la conſultation & le remede : par-là il eſt diſpenſé de payer l'apothicaire.

Les empyriques ne ſont pas deſpotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede ; s'il réuſſit, on continue ; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le médecin ne ſe relâche pas de la rigueur de ſes ordonnances.

Le médecin qui raiſonne, tantôt tue, & tantôt guérit. L'empyrique en fait autant ; mais du moins il ne raiſonne pas. Il ſe conduit par l'expérience ; & comme nous ſommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorſqu'il s'agit de cette ſcience très-obſcure, nous ne voyons pas de mauvais œil les empyriques qui peuvent citer auſſi leurs merveilleuſes guériſons.

L'empyrique ſera conſtamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Eſculape groſſier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il

[illegible] Quand il [illegible] assure, qui frappe le malade, ce seroit déjà un grand bien : [illegible] commence par fortifier l'ame : & le [illegible] avec sa parole [illegible] & les [illegible], ne verse pas dans l'ame le courage ni le baume [illegible] de l'espérance. [illegible] est froid, tandis que l'autre, [illegible] & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *Prenez & guérissez.*

Ce ton éloquent ranime & [illegible] le malade, [illegible] la peur, & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empyriques, & qui leur fait dire à des [illegible] ambulans : *J'en ai guéri bien d'autres ; vous ne digérez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

Un médecin blême avec une voix [illegible], l'œil indécis, vous tate le pouls mollement, profere de ces phrases élégantes, mais dont on sent le vuide. Il semble vouloir temporiser avec la [illegible]lie, en faire un objet de curiosité. S[illegible]oux & mielleux a la cons[illegible] [illegible]es & des élé[illegible] [illegible]e, au contrai[illegible] [illegible]ur ; il fait tour[illegible] [illegible]paule, s'empare [illegible] félicitant d'être

venu le trouver, il a déjà changé la ſituation de ſon eſprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole ; & conformément à ſa maniere de juger, il a recours aux empyriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agoniſans, en leur prouvant qu'ils ſe porteront bien avant peu, & qui diſtribuent l'apophtegme médical & la bouteille pour 24 ſols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empyrique ;* il répond ſans ſe déconcerter & avec hardieſſe : *Il m'appelle un empyrique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien mon nom. Grace à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur !* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déjà à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police ; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier médecin du roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des empyriques. Et ne peut-il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque toutes les circonſtances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui, que toute l'apothicaire-

rie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe, à l'éther; voilà ce qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un empyrique; & un remede non univerſel, mais bienfaiſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

Quoi qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empyriques, croit aux empyriques, ne renoncera pas aux empyriques; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde, ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

Il réſulte que les empyriques guériſſent & ne tuent pas plus de monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

Certains médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq cens mille péchés. Les médecins ſont au phyſique, ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens; mais le remede! Voilà le pont. Le pont! direz-vous; qu'eſt-ce à dire? Je vais vous l'expliquer.

Il y avoit un torrent qui coupoit un chemin; des ingénieurs vinrent, & déterminerent la rapidité du courant, la profondeur du

torrent, la maſſe des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit meſuré géométriquement avec une préciſion rigoureuſe; mais le chemin étoit toujours coupé; le pont ne joignoit pas les rives oppoſées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte, ni géometre, & dit: Je m'embarraſſe fort peu de la groſſeur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuſe ou qu'il ronge; mais je vous ferai un pont, & vous paſſerez deſſus: ce que ne peuvent faire ces Meſſieurs, qui vous diſent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de paſſer.

Et ſans calculer ni meſurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche ſolide. Le pont fut bâti, & l'on paſſa. Les géometres ſurent très-bien ce qu'étoit le torrent; & le maçon ſut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins ſont les jaugeurs du torrent, le guériſſeur eſt le maçon.

CHAPITRE DCLXI.

Ventilateurs des Spectacles.

Les chymiſtes nous ont appris qu'il regnoit dans une ſalle de ſpectacle trois ſortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut, un air plus léger & non moins nuiſible.

Tout air *reſpiré* ceſſe d'être *reſpirable*. Les petites loges ſont toutes dans le haut & dans le bas de la ſalle; & c'eſt-là que viennent s'empoiſonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En conſtruiſant la ſalle proviſoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoiſe, il n'y en a pas à la comédie dite italienne: cet honneur eſt réſervé à *Audinot*, à *Nicollet*, & aux *Variétés amuſantes*.

Cependant rien de plus ſimple que ce ventilateur, tel que l'avoit propoſé l'inſpecteur des objets de ſalubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe conſtamment & efficacement de tout ce qui peut intéreſſer la ſanté & la conſervation de ſes concitoyens.

Ce ventilateur conſiſte en un tuyau de

cheminée, faiſant l'office de fourneau à réverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du ſpectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la ſalle, en ſorte que le feu auroit aſpiré par ces bouches, & renouvellé l'air méphytique.

L'air reſpiré de nos ſalles de ſpectacles, eſt une ſource perpétuelle de maladies. L'exceſſive chaleur qu'on y éprouve, fait qu'on altere ſa ſanté en voulant former ſon goût. La police qui a ſoin de bannir des pieces les mauvaiſes paroles, devroit s'occuper à chaſſer des ſalles des ſpectacles l'air *reſpiré* qui n'eſt plus *reſpirable*.

CHAPITRE DCLXII.

Singulier mariage.

Un fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on préſente ſucceſſivement à l'enchere, conçut le deſſein de chercher au haſard une femme en province.

Il va à la poſte, fait mettre des chevaux à ſa chaiſe : *Où aller*, dit le poſtillon ? Du côté que tu voudras, n'importe, marche.

Mais, Monſieur... — Va devant toi. Le poſtillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre du poſtillon, où tu voudras, va devant-toi. De poſte en poſte, il parvint ſur la frontiere, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une égliſe, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *ſalut* avec expoſition du *St. Sacrement*. Il voit entrer une femme précédée d'une belle fille, âgée de 18 ans.

Il ſorte de l'égliſe, ſe préſente chez la dame, & lui dit : Je viens vous demander votre fille en mariage. — Eh ! qui vous a conduit ici, Monſieur? Les poſtillons, Madame. Je ſuis fermier-général; faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma ſignature. Le directeur vient, & ſe met preſqu'à genoux devant un des princes de la finance. On dîne; après le repas, le fermier-général dit à la mere : J'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec ſa fille, ne la refuſa point à un homme opulent; & quelques jours après, les mêmes chevaux de poſtes ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

Que les demoiſelles de province qui rêvent inceſſamment à la capitale, ne déſeſperent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent ſaiſira peut-être l'exemple que

nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsedent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE DCLXIII.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

Ces fêtes ont été instituées aux environs de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reste du royaume.

C'est une institution touchante que de couronner annuellement les vertus obscures des habitans de la campagne. Il est vrai qu'ils ne se doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par sentiment, sans attendre l'œil de l'ad-

miration, & la main de la récompense.

Le genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le ſommet de la pyramide, & jamais la baſe; c'eſt cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puiſſe s'émerveiller beaucoup de ces traits de générosité & de grandeur, familiers & communs parmi les claſſes que l'orgueil mépriſe.

Ce n'eſt que parmi les riches que l'on voit des cœurs inſenſibles, des fils ingrats ou inſolens, qui méconnoiſſent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature ſont plus ſentis & reſpectés. Il eſt, ſans doute, toujours bon de récompenſer ces vertus paiſibles & ruſtiques; mais la récompenſe à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'eſt un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils ſont loin de ſoupçonner.

Mais après le bien qui ſe fait en ſecret & en ſilence, qui ſe répand ſans oſtentation ſur la foule des infortunés, que l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu; il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compo-

sons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raisonnons jamais sur la cause.

CHAPITRE DCLXIV.

Misantrope.

Il est rare, mais le personnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Aussi l'esprit médiocre s'en empare; le bourru, l'atrabilaire, & même l'ennuyé, se donne pour misantrope.

Paroître mécontent de tout ce qui se fait, déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point se donner la peine d'examiner ce qui sert à la justification des différens états de la vie, & se permettre une satyre violente & perpétuelle, sans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal; ne voir par-tout que des désordres; & sembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même. Voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne savent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont souvent besoin eux-mêmes.

Que plus sage est celui qui sait vivre avec tous les hommes, passer habillement entre

leurs vices & leurs défauts, comme on paſſe dans un ſentier à travers des hayes d'épines; qui n'injurie point l'humanité, mais qui la ſert & la plaint; qui cueille les fleurs de la vie ſociale, au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent ſous un aſpect ſombre & triſte! Sa vie n'eſt pas une perpétuelle déclamation, un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE DCLXV.

Accès banal.

On ſe prête trop indifféremment à ces liaiſons indéterminées qui n'offrent que la ſurface de l'homme.

C'eſt une grande foibleſſe dans les habitans de la capitale de ſe livrer ſur le champ & ſans réflexion au premier venu, de parler de tout à un viſage nouveau, de ſerrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas, de faire des offres de ſervice à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'eſt-ce pas un défaut abſolu de ſentiment & de délicateſſe que cet abandon de l'ame à quiconque ſe préſente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air? N'eſt-ce point déclarer qu'on eſt indigne

d'avoir un ami que d'appeller amis quarante perſonnes ?

Ce ſallon qui s'ouvre tant de fois eſt-il un lieu public ? Eſt-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'eſt-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent perſonne ? Le ſot, l'homme d'eſprit, l'honnête homme, le frippon, reçoivent le même accueil ; eſt-ce pour chaſſer l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne ſe raſſemblent que pour ſe prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon, c'eſt gâter ſon ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaiſons paſſageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font diſparoître totalement ? Comment faire choix ou conſerver un ſolide, un tendre ami, quand on ſe fuit chaque jour, & qu'on ne ſe cherche pas ſoi-même ?

Rien ne caractériſe plus le vuide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement repréſentative ; & néanmoins, c'eſt d'après une expérience auſſi légere qu'on veut juger les perſonnes. On haſarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le deſſinateur n'auroit pas eu le tems de ſaiſir le profil de ſon viſage, & l'on veut décider ſur ſes qualités morales.

Cet accès banal eſt le grand vice de la

ſociété. Une femme devient le centre de trente perſonnages différens ; on eſt fort mal jugé ; on juge plus mal encore. Il faut parler lorſqu'on ne ſent rien ; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'eſt toujours là le premier acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle ſe trouve noyée dans les opinions d'autrui ; ce n'eſt plus un entretien, c'eſt une converſation vague, froide & ſans caractere.

Autant une ſociété choiſie & peu honorable devient la ſource de plaiſirs vifs, délicats & variés, autant ces ſallons ouverts à la foule qui ſe renouvelle, reſſemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant. L'indifférence la plus abſolue eſt ſous le maſque de la repréſentation ; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en reſſent.

Cet accès banal a engendré les lettres de recommandation, demandées, obtenues avec une ſi dangereuſe facilité où l'oſtentation ſert le plus ſouvent la baſſeſſe, & où l'on a la témérité de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre ſur le rapport d'autrui. On ne ſe permettroit point cette légéreté, s'il s'agiſſoit d'un cheval ; & l'on envoie à tout haſard un homme de confiance, comme ſi l'on ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer d'un importun.

L'homme en place eſt obligé de donner un accès libre à beaucoup de perſonnes ; il ſe plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, ſe l'impoſent-ils volontairement ? C'eſt par air. Une femme n'eſt contente que lorſqu'elle a reçu toute la ville ? quand elle a beaucoup de viſiteurs, elle dit tout bas à ſa voiſine : mon ſallon eſt bien meublé.

CHAPITRE DCLXVI.

Établiſſement à Vaugirard.

Que l'adulte porte la peine de ſon libertinage ou de ſon imprudence, on le plaint : cependant il connoiſſoit le péril ; la raiſon & la morale ne l'ont point arrêté ſur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verſeroit des larmes de compaſſion, & quel ſpectacle au monde commande plus puiſſamment la miſéricorde & la pitié !

Ces enfans ſortis d'une ſource empoiſonnée, ſeroient condamnés à ſentir juſqu'à l'âge de puberté les tourmens qui puniſſent le vice, pour expirer enſuite à la fleur de leur âge,

ſi la charité éclairée ne venoit à leur ſecours.

C'eſt peu. Leur bouche innocente verſeroit dans le ſein de la nourrice qui les allaiteroit ce venin ſubtil ; & pour prix de ſes bienfaits, ces nouveaux nés lui apporteroient le long ſupplice d'une mort douloureuſe, qui pourroit embraſſer encore ſon époux, & ſe tranſmettre à ſa poſtérité... De tels déſaſtres ne ſeroient pas croyables ſi l'expérience, hélas! ne les avoit confirmés. O cruel Arimane! quoi, juſques ſur des enfans!

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en récelent pas moins le poiſon & la mort ; & la fonction la plus ſacrée alloit être interrompue par la crainte légitime & par la plus juſte horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans attaqués du mal vénérien ſont traités avec leurs meres, ſi le fatal préſent qu'elles on fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le reſpect qu'inſpire ce nom ſacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux ſoins de cette charité pieuſe, & il ſembloit, en effet, que l'état leur dût un dédommagement.

On ſauve le tiers des enfans, qui à l'entrée

de la vie, portent le ſceau honteux du libertinage de leurs peres, & ce tiers que l'on ſauve eſt un vrai miracle; car aux enfans-trouvés, de ceux qui naiſſent ſans accident, on n'en ſauve pas autant; mais ici les ſoins ſont délicats & multipliés.

Cet établiſſement qui ſuffiroit à immortaliſer le nom de ſon fondateur, eſt dû à l'adminiſtration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuſe population, entaſſée dans une grande ville, ſi vous offrez le ſpectacle des arts & les ouvrages majeſtueux du génie, quelle corruption réſulte de cet aſſemblage d'individus, & quel ſpectacle que ces triſtes berceaux où une génération naiſſante porte ces taches honteuſes! L'image ſeule que cet hôpital préſente ſera un vrai phénomene & bien effrayant pour des pays même voiſins, qui nont ni chefs-d'œuvre à montrer, ni plaies hideuſes de cette eſpece à voiler.

CHAPITRE DCLXVII.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & ſans elles Paris ne ſubſiſteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaiſance, qui en ont fait la baſe des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne ſe ſont point laſſés de reproduire ſous toutes ſes formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône ſeule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfaiſance univerſelle ſe ſont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'eſt plus l'eſprit de parti qui répand les ſecours. Le janſéniſte ne s'informe plus ſi le pauvre qu'il aſſiſte penſe comme lui; le proteſtant eſt aidé par le catholique. On eſt libéral ſans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On peut affirmer qu'elles arrêtent ſouvent la main du déſeſpoir; & c'eſt ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoiſſance à ceux qui, dans les livres & ſur les théatres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en déſe-

ler les journaliſtes ; mais ces généreux auteurs ſavoient bien ce qu'ils faiſoient ; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui ſe fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée, en faiſoit naître une ſeconde. Nous portons tous en nous-même un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuſe nous touche : nous voilà émus, & nous voulons reſſembler à l'être à qui il ne nous a pas été poſſible de refuſer notre eſtime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfaiſance & de générosité ; qu'ils ſoulevent les vertus cachées dans la maſſe des vices ; qu'ils les montrent au public ; & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraſte, s'écriera au fond de ſon cœur : *Et moi auſſi je ſuis homme ; & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau ſermon ; l'exemple ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes font le bien par l'exemple. Tout établiſſement utile a été plus ou moins imité, & l'homme vertueux peut ſe dire à lui-même : *le bien que je ferai ici ſe propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité

à tous les actes de vertu, & que la nature humaine ceſſe d'être calomniée.

Il faut auſſi rendre juſtice à l'adminiſtration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne diſe plus : à Paris tout eſt fait pour les grands, & rien pour les petits. On cherche réellement à bâtir des commodités à l'uſage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de poſſéder. N'eſt-ce pas là du moins une perſpective conſolante ?

L'adminiſtration cherche à faire le bien ; mais malheureuſement, faute d'avertiſſeurs libres & publics, elle ſe trompe ſur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes les déterminent ou la violentent, & le bon & ſage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

Mais tous les adminiſtrateurs s'occupent d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne ſongeoit pas il y a quarante années. On a créé *un inſpecteur des objets de ſalubrité* ; c'eſt un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne détournera pas un inſtant ſes regards de l'utilité publique. C'eſt un engagement ſolemnel contracté avec la capitale ; & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

Tout eſt lié par des chaînons imperceptibles, & tout prend aujourd'hui des formes

nouvelles. Voici un pont de fer d'une ſeule arche de quatre cens pieds d'ouverture, que l'on va jetter en face de la place de Louis XV. Cette arche immenſe ne vous dit-elle pas, qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre; que toutes les idées ſe mouleront à l'uniſſon; que les penſées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'adminiſtration auſſi grandes que les arches; car élargir un pont & retrécir un plan patriotique ſeroit choſe contradictoire.

Les miniſtres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cens pieds d'ouverture prélude viſiblement à ma chere année 2440. Il ne ſera plus poſſible d'avoir une auſſi belle arche, & tout à côté des manutentions miſérables & meſquines.

Salut à l'arche de quatre cens pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand déſormais. Plus de ces petiteſſes de commis, plus de ſots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majeſtueux & ſolide.

CHAPITRE DCLXVIII.

Couliſſes.

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Oroſmane, la belle Néophyte, le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie, qu'on va ſacrifier; le Dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'Olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théâtral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plaît à l'œil, & même à la réflexion.

Mais la perſpective du théatre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes ſi vous voulez jouir; car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminées, & fait peur; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au coûteau mortel; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théatre, les trapes, le derriere des décorations, le

rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni forme, ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battemens de mains, a un viſage ſi défiguré, qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi.

Il n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe voit dans les couliſſes : l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouages, ces poulies, cet oripeau, ce plâtrage, ces lampions fumeux, ces dégoûtans valets de théatre, autant vaudroit briſer une belle figure de marbre, pour conſidérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique eſt beau quand on eſt placé au parterre! Qu'il eſt hideux lorſqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir! L'auteur & l'acteur voyant là les reſſorts de trop près, n'ont plus les jouiſſances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les couliſſes; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art, & qui ne veut pas en perdre le ſentiment exquis, s'abſtienne de voir le jeu anatomique de nos ſpectacles; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déeſſes ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions; & tous ces héros de théatre n'ont plus que des phyſionomies qui vous repouſſent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, ſi l'on veut que l'illuſion ſubſiſte ; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théatre, ſeroit de le faire circuler dans les couliſſes pendant quelques mois. C'eſt-là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup ſe décompoſe, & qu'il faut une tête forte pour ſurmonter ce coup-d'œil. Il décourage, attriſte, il émouſſe nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin, & ſe confier à ſon imagination, que d'aller ſuivre l'art pas-à-pas dans ces ruelles où les couleurs groſſieres ſont ſur les toiles & ſur les viſages.

Par *couliſſes*, j'entends auſſi les épreuves par leſquelles un auteur doit paſſer. Préſentation de piece, lecture, répétition, conciliations d'acteurs, arrangement de ſcene ; quelle patience héroïque, quelle conſtance ne faut-il pas à un auteur pour ſurmonter ces importuns & miſérables détails!

On parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refuſoit ſes faveurs. Il la pourſuit, il s'attache à ſes pas, il tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux ; d'une main impatiente & que le deſir anime, il découvre ſes charmes. La belle femme avoit un cancer au ſein ; l'amoureux guéri, recule & fuit : ainſi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir

fait

fait une eſpece de violence, découvre un jour l'ulcere ſecret qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l'art & conſerver ſes douces illuſions, demeurez au parterre, & n'en ſortez point. Ne montez pas même au foyer, & laiſſez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les couliſſes.

CHAPITRE DCLXIX.

Amitié des Femmes.

C'eſt à Paris qu'un homme ſenſé doit chercher une amie dans une femme; c'eſt là qu'on en trouve un grand nombre, qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, ſe mettent au-deſſus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la ſenſibilité de leur ſexe.

Liées à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteſſes; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté; elles obſervent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point; elles les connoiſſent; & comme elles ont un tact

fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

Quand l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout, & lui fait part de ce qu'elle apprend, le ſert efficacement dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins, ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands, retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'amitié des femmes a un charme plus doux que celle des hommes; elle eſt active, vigilante; elle eſt tendre, elle eſt vertueuſe, & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami; c'eſt pour elles un être ſacré.

Concluons avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit: » Je n'aurois jamais, dit-il, » pris à Paris ma femme, encore moins ma » maîtreſſe; mais je m'y ſerois fait volon» tiers une amie, & ce tréſor m'eût con» ſolé peut-être de n'y pas trouver les deux » autres «.

CHAPITRE DCLXX.

Animaux renfermés.

Plus les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenſes de police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le ſervice de leurs tables; leur garenne eſt à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins ſont enfermés à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une diſtance de quatre pieds. Les enfans reſpirent dans cette infection, & c'eſt la miſere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide reſſource. Quand le commis de la capitation arrive, ſe bouchant le nez, on lui offre un lapin en payement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent ſous les tuiles, le lapin animal terrier?

Les tailleurs, les cordonniers, les ciſeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les

métiers ſédentaires, tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre eſclavage. C'eſt une pie reſſerrée dans une petite cage; & la pauvre bête paſſe toute ſa vie du matin au ſoir à ſauter, à ſe remuer pour chercher ſa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, ſur-tout les vieilles demoiſelles, ont des chiens qui font les ordures ſur les eſcaliers; & l'on ſe paſſe mutuellement cette dégoûtante malpropreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des eſcaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites maîtreſſes fardées & bien miſes, porter leurs petits chiens à la promenade, & laiſſer leurs enfans à la ſervante?

Quand le pauvre ne ſe fait pas ſuivre par ſon chien, de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme; l'animal heurle douloureuſement juſqu'à ce que ſon maître ſoit revenu: le repos des maiſons voiſines eſt troublé; & le chien d'un gueux, ſi ſon maître eſt ignoré, ſe fera connoître, ſur tous les tons, de tout un quartier.

Un autre tient à ſa fenêtre un perroquet; il faut que le voiſin qui étudie l'hiſtoire, la médecine ou la muſique, ait dans l'oreille

e bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

Tous ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la ſalubrité, ni au repos de la ville. La plupart des chambres en ſont infectées; mais ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'ils partagent le pain deſtiné aux enfans du pauvre, qui ſemble les avoir adoptés & multipliés à meſure que ſa charge eſt plus grande.

CHAPITRE DCLXXI.

Épitaphe.

J'ai lu beaucoup d'épitaphes ſur les tombeaux de nos grands. Je ſuis fâché de n'en avoir pas rencontré une ſeule dans nos égliſes ſemblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le docteur Fothergill, qui dépenſa deux cens mille guinées pour le ſoulagement des malheureux.

Cet homme bienfaiſant avoit formé le projet de rendre en Europe le ſucre qu'il jugeoit ſalutaire d'un uſage univerſel, en faiſant deſcendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchiſſement des negres entroit dans ce plan qui mériteroit

d'être repris ou ſuivi par une de ces grandes ames que la providence accorde quelquefois à la terre, pour la conſoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE DCLXXII.

Eau de la Seine clarifiée.

De quoi ne fait-on pas marchandiſe dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie ſe forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une eſpece de liqueur dont elle vante la réputation, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle diſtribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine, & des certificats de l'académie des ſciences: il ne manque plus que les lettres-patentes. Elle établit des inſpecteurs, des charretiers diſtributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'aviſe-t-on pas pour faire de l'argent dans ce ſéjour magique, puiſqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la pompe & l'éclat d'une merveilleuſe entrepriſe !

Que prouve cet établiſſement ? Que l'eau de la Seine eſt bourbeuſe les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ſes bureaux & ſes inſpecteurs, il faut

épurer chez ſoi l'eau de la Seine, ſi l'on veut la boire légere & ſalubre.

On buvoit l'eau il y a vingt ans ſans y faire beaucoup d'attention; mais depuis que la *famille des gaz*, *la race des acides & des ſels* ont paru ſur l'horizon immédiatement après les *pantins* & les *ſilhouettes*, on a réfléchi ſur les annonces des chymiſtes; on s'eſt apperçu que tous les ruiſſeaux & les égoûts ſouterrains alloient droit à la riviere: alors on s'eſt armé de toutes parts contre le *méphytiſme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocſin formidable; on a vu par-tout des gaz malfaiſans, & les nerfs olfactoires ſont devenus d'une ſenſibilité ſurprenante.

Cela prête à la plaiſanterie; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance ſur les qualités nuiſibles ou ſalutaires des corps que nous avalons ou reſpirons. On reſte confondu de ſurpriſe & d'étonnement, quand on voit les nouvelles expériences de la chymie ſur les décompoſitions de l'air.

On a donc commencé par analyſer l'eau; & l'on réfléchit aujourd'hui quand on en boit un verre, ce que ne faiſoient pas nos ancêtres inſoucians. On a analyſé enſuite l'air, que ci-devant on reſpiroit en tout lieu, ſans s'enquérir du reſte.

Nous verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deſlon ont voulu nous miſtifier.

Nous ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs nerfs olfactoires ſur les lunettes méphytiſées.

On ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deſlon, afin que ce docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal!* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet.* Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité?

Il ne s'agit, à cette époque, que de bouleverſemens. On démolit de toutes parts le vieux temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverſe la phyſique,

la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême newtonien, la politique, & ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille! ô Newton! ô Stalh! ô Becker! &c. allez, vous êtes mis tous enſemble dans le même matras, pour que toutes vos idées ſoient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE DCLXXIII.

Montreuil.

A Montreuil, village voiſin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier ſe fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui ſoient ſur le globe; des pêches, en certains tems, valent ſix livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cens louis d'or.

L'arpent de terre y eſt loué ſix cens francs, & l'on en paye au roi ſoixante pour la taille. Montreuil eſt le plus beau jardin dont puiſſe ſe glorifier Pomone. Nulle part l'induſtrie n'a pouſſé plus loin la culture des arbres à fruit, & ſur-tout celle du pêcher. On ſe diſpute dans l'Iſle-de-France un jardinier Montreuillois. C'eſt un territoire fort borné; on y trouve en abondance tous ces fruits plus

ou moins délicieux qui réjouiſſent la vue, & qui lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mêts les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger ?

C'eſt un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des pois, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces jardiniers, qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaiſent au goût & entretiennent la ſanté. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'abſurde routine, laiſſent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuſe. Tel pays fera venir des bonnets pariſiens, & ne ſaura ni tranſplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage ſont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coëffures du jour & l'opéra-comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf ſur ſa tête, ou de défigurer une ariette ?

CHAPITRE DCLXXIV.

Hiſtoriographe de France.

Il y a vraiment un *Hiſtoriographe de France ;* c'eſt-à-dire, un homme chargé d'écrire l'hiſtoire du regne, & penſionné en conſéquence. Qui croiroit qu'une telle place exiſte ? Elle eſt de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poëtes à la guerre, pour détailler le récit de ſes victoires. C'eſt M. Marmontel, auteur de jolis contes, qui eſt *Hiſtoriographe de France.* Il a ſuccédé à Duclos, qui n'a laiſſé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes, & qui rapetaſſe aujourd'hui des opera, écrira-t-il l'hiſtoire ?

Il y a encore un autre hiſtoriographe de France ; mais il a imprimé, & où ? A l'imprimerie royale : c'eſt M. Moreau. On connoît ſes principes en politique, & l'on a ſu les apprécier.

Boileau & Racine, chargés de tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur ſtyle à la majeſté, à la grandeur, à la dignité du ſujet. En y réfléchiſſant toute leur vie, ils ont empoché les honoraires ; & heu-

reuſement pour leur gloire, & pour nous, ils n'ont rien écrit.

Quel terrible emploi que d'écrire l'hiſtoire! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poëte dramatique. On peindra la génération préſente, on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or? Heureux qui pourra dire: je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans un aſyle avec l'indigence & la liberté! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre?

Les adminiſtrateurs des états que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſéduiſantes de l'autorité, pour dompter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE DCLXXV.

Vue des Alpes.

J'ai quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueillement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéatre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout à la fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la modération, il eſt ſatisfait; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

La ſuperſtition ne l'approche point; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des

attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu ; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage des biens de la terre, ayant une certaine abondance, ſont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Pariſien. L'inquiétude eſt ſon élément ; il regarde ſa ſubſiſtance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richeſſes ſimples qui l'environnent ; il ne connoît point ces convulſions de l'ame, qu'enfantent les deſirs trop vifs & les eſpérances trompées. Et comme tout eſt lié, comme le moral dépend du phyſique, la tranquillité du pays ſe réfléchit ſur ſon viſage calme. Les vices honteux n'approchent point de ſa cabane champêtre ; le lait de ſes troupeaux ſemble garantir l'innocence de ſes fielles ; les forces de ſon eſprit ſemblent viſiblement combinées avec celles de ſon corps. Il n'a point le feu du génie ; mais il n'eſt pas ſoumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillans ; mais les préjugés nuiſibles ne l'obſedent pas. Il ignore les jouiſſances vives ; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh, comme ce ſpectacle les change les idées qu'on a reçu dans la capitale ! Qu'il eſt

bon, qu'il eſt utile d'avoir plongé ſon ame dans cette athmoſphere de liberté & de ſimplicité ; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent, & qui les regardent comme amis de la patrie (1) !

Oh ! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils poſſedent, & les petits ſe venger par des haines ſourdes & des imprécations concentrées. C'eſt d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriſeroit l'attention ; la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *Cenſeur royal* n'y empêche point d'être le cenſeur des

(1) Dans le canton de Soleure, le 2 Juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel ; eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives burent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme* ; ils y burent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté en vignes, où s'eſt donnée la bataille de St. Jacques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

adminiſtrations vicieuſes, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'eſt-ce pas ici que le prophete ſemble vous dire à l'oreille : Crie à plein goſier, ne t'épargne point ; éleve ta voix comme le ſon du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaiſſe point l'énergie de ton caractere ; charge-toi du miniſtere le plus impoſant. Cenſure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéreſſeroit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers !

Mais ce moment d'enthouſiaſme qui échauffe un inſtant l'ame de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu long-tems dans le ſein d'un être foible & borné. L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée ; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de ſentir bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

Elle eſt au deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & ſes plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal phyſique ? Dans ce cœur

ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il ? qu'eſt-il ? que veut-il ? que peut-il ?

Reconnoiſſant bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes; il ne ſait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier : je ſuis grande, & tu es petit; cet horizon eſt immenſe, & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

Oui, c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit, ſans doute, les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes les penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange envi-

ronnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs, ſa penſée s'élevera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient ſonder le gouffre; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

Un vaſte amphithéatre de glaces éternelles, un payſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent; des pyramides dont la baſe ſemble les fondemens du globe; des ruines immenſes & magnifiques, images & reſtes du chaos; comme ſi une plante étoit tombée ſur notre globe, & eût ſemé inégalement dans ſa chûte les oſſemens ou les membres épars du monde diſſous (1); des bouts

(1) C'eſt une idée qui m'a frappé en voyant le Mont-Pilat; & il a été impoſſible à mon imagination de ne pas faire auſſi un ſyſtême.

de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté ſa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majeſtueuſes horreurs. Voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la rempliſſent ſans l'épouvanter.

Le naturaliſte & le poëte y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laiſſe voir à nud ſes entrailles, ainſi que le travail ſouterrain des fleuves ébauchés, qui doivent ſortir de ſes flancs pour arroſer les royaumes & alimenter leur opulence.

C'eſt-là que l'homme eſt parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être aſſervi. Le tonnerre darde ſous les poids de ces heureux républicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats, la diſcorde ſanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.

FIN.

L'an deux mille quatre cent quarante (rêve s'il en fut jamais), nouvelle édition, corrigée & augmentée, 3 vol.

Mon Bonnet de nuit, 2 vol.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE DXLII. *Matrônes.* Pag. 1
CHAP. DXLIII. *Nouvelles à la main.* 13
CHAP. DXLIV. *Libelles.* 17
CHAP. DXLV. *Lieutenant de Police d'Athenes.* 22
CHAP. DXLVI. *Athenes rétablie.* 29
CHAP. DXLVII. *Vinaigriers.* 32
CHAP. DXLVIII. *Le Fat à l'Angloise.* 34
CHAP. DXLIX. *Inſcriptions.* 37
CHAP. DL. *Sentences de Police.* 41
CHAP. DLI. *Baptêmes.* 43
CHAP. DLII. *Faillites.* 46
CHAP. DLIII. *Courtiers.* 51
CHAP. DLIV. *Notre-Dame.* 55
CHAP. DLV. *Le Petit-Dunkerque.* 63
CHAP. DLVI. *Concert ſpirituel.* 67
CHAP. DLVII. *Hôtels nouveaux.* 69
CHAP. DLVIII. *Couvens, Religieuſes.* 73
CHAP. DLIX. *Portraits d'une Abbeſſe.* 78
CHAP. DLX. *Théatre national.* 80
CHAP. DLXI. *Le Calvaire ou le Mont-Valérien.* 86

CHAP. DLXII. *Jours ouvrables.* 89
CHAP. DLXIII. *De Raoul Spifame.* 91
CHAP. DLXIV. *Inventaires. Ce qu'on ne voit point.* 97
CHAP. DLXV. *Homme de goût.* 104
CHAP. DLXVI. *Ventes par arrêts de la Cour. Encan.* 108
CHAP. DLXVII. *Bois à brûler.* 112
CHAP. DLXVIII. *Rue Plâtriere.* 115
CHAP. DLXIX. *Bancs.* 119
CHAP. DLXX. *Dix-huit ans.* 120
CHAP. DLXXI. *Le Temple.* 122
CHAP. DLXXII. *Habillement.* 125
CHAP. DLXXIII. *Luxe, bourreau des riches.* 127
CHAP. DLXXIV. *Plume de Commis.* 138
CHAP. DLXXV. *Séminaire.* 141
CHAP. DLXXVI. *Saisies.* 145
CHAP. DLXXVII. *Hôtel des Enfans-trouvés.* 149
CHAP. DLXXVIII. *Cabale.* 155
CHAP. DLXXIX. *Lorgnettes.* 158
CHAP. DLXXX *Philosophie.* 160
CHAP. DLXXXI. *Point central.* 163
CHAP. DLXXXII. *Prédicateurs.* 166
CHAP. DLXXXIII. *Parcs.* 174
CHAP. DLXXXIV. *Francs-Maçons.* 175
CHAP. DLXXXV. *Latrines publiques.* 177

CHAP. DLXXXVI. *Egoûts publics.* 181
CHAP. DLXXXVII. *Cabarets borgnes.* 184
CHAP. DLXXXVIII. *Lettres de Cachet.* 191
CHAP. DLXXXIX. *Corbillard.* 200
CHAP. DXC. *Guerre des Auteurs.* 202
CHAP. DXCI *Meches à lampe.* 207
CHAP. DXCII. *Tête tranchée.* 208
CHAP. DXCIII. *Laitieres.* 212
CHAP. DXCIV. *Contraſte des Pariſiens avec l'Habitant de Londres.* 215
CHAP. DXCV. *Athéiſme.* 219
CHAP. DXCVI. *Babil.* 222
CHAP. DXCVII. *Fat, Fatuité.* 225
CHAP. DXCVIII. *Table.* 231
CHAP. DXCIX. *Poſtérité des vrais Philoſophes.* 233
CHAP. DC. *Secrétaires du Roi.* 238
CHAP. DCI. *Révolution muſicale.* 240
CHAP. DCII. *Bal d'Enfans.* 243
CHAP. DCIII. *Enrégiſtrement.* 246
CHAP. DCIV. *Bicêtre.* 249
CHAP. DCV. *De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.* 262
CHAP. DCVI. *La Saint-Louis.* 267
CHAP. DCVII. *Triomphe de Voltaire. Jeannot.* 272
CHAP. DCVIII. *Jockeis.* 279
CHAP. DCIX. *Diamans.* 282

CHAP. DCX. *Petites filles. Marmots.* 285
CHAP. DCXI. *Journaux, le vrai Journaliſte.* 290
CHAP. DCXII. *Tréteaux des Boulevards.* 294
CHAP. DCXIII. *Egoïſtes.* 298
CHAP. DCXIV. *Du Style.* 303
CHAP. DCXV. *École Vétérinaire.* 310
CHAP. DCXVI. *Uſuriers.* 311
CHAP. DCXVII. *Egoïſme des Corps.* 314
CHAP. DCXVIII. *Sybarites.* 317
CHAP. DCXIX. *Champs-Elyzées.* 319
CHAP. DCXX. *Journal de Paris.* 320
CHAP. DCXXI. *D'un ſecond Théatre François.* 325
Trente Écrivains en France, pas davantage. 330
CHAP. DCXXIII. *Carrabas, pots-de-chambre.* 336
CHAP. DCXXIV. *Raretés.* 341
CHAP. DCXXV. *College de Chirurgie.* 345
CHAP. DCXXVI. *Griſettes.* 351
CHAP. DCXXVII. *Vénalité.* 354
CHAP. DCXXVIII. *Femmes de quarante ans.* 357
CHAP. DCXXIX. *Feuilles périodiques.* 360
CHAP.

CHAP. DCXXX. *Distribution des aumônes.* 362
CHAP. DCXXXI. *École de Boulangerie.* 367
CHAP. DCXXXII. *D'Argenson.* 374
CHAP. DCXXXIII. *Maître-ès-Arts.* 383
CHAP. DCXXXIV. *Du siecle littéraire de Louis XIV.* 385
CHAP. DCXXXV. *Originalité.* 393
CHAP. DCXXXVI. *Bâtimens.* 394
CHAP. DCXXXVII. *Ouvriers en bâtimens.* 399
CHAP. DCXXXVIII. *Maçons.* 402
CHAP. DCXXXIX. *Charpentiers.* 406
CHAP. DCXL. *Jurés-experts.* 408
CHAP. DCXLI. *Du Ton militaire.* 410
CHAP. DCXLII. *Duels.* 413
CHAP. DCXLIII. *Tribunal des Maréchaux de France.* 417
CHAP. DCXLIV. *Vins.* 421
CHAP. DCXLV. *Aller à pied.* 423
CHAP. DCXLVI. *Mémoires de la Société Royale de Médecine.* 428
CHAP. DCXLVII. *Questions.* 430
CHAP. DCXLVIII. *Gouvernement.* 438
CHAP. DCXLIX. *Paillasse.* 448
CHAP. DCL. *Noblesse.* 451
CHAP. DCLI. *Baisers, Embrassades.* 456
CHAP. DCLII. *Vieux Garçons.* 459
CHAP. DCLIII. *Désespoir.* 462

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

JAN 27 1972

INTERLIBRARY LOAN

JUL 19 1979

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01235 7557
DO NOT
BUHR A
CARD

CHAP. DCLIV. *Poëmes lyriques.* 464
CHAP. DCLV. *Ballet.* 466
CHAP. DCLVI. *Rime.* 469
CHAP. DCLVII. *Gens bleſſés.* 474
CHAP. DCLVIII. *Miracles.* 476
CHAP. DCLIX. *Livres.* 478
CHAP. DCLX. *Empyriques.* 481
CHAP. DCLXI. *Ventilateurs des Spectacles.* 486
CHAP. DCLXII. *Singulier mariage.* 487
CHAP. DCLXIII. *Fêtes champêtres en l'honneur de la vertu.* 489
CHAP. DCLXIV. *Miſantrope.* 491
CHAP. DCLXV. *Accès banal.* 492
CHAP. DCLXVI. *Établiſſement à Vaugirard.* 495
CHAP. DCLXVII. *Bonnes Œuvres.* 498
CHAP. DCLXVIII. *Couliſſes.* 502
CHAP. DCLXIX. *Amitié des Femmes.* 505
CHAP. DCLXX. *Animaux renfermés.* 507
CHAP. DCLXXI. *Épitaphe.* 509
CHAP. DCLXXII. *Eau de la Seine clariſiée.* 510
CHAP. DCLXXIII. *Montreuil.* 513
CHAP. DCLXXIV. *Hiſtoriographe de France.* 515
CHAP. DCLXXV. *Vue des Alpes.* 517

Fin de la Table du quatrieme Volume.